

Le jeu de l'amour et du théâtre

Gisèle Casadesus

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gisèle Casadesus

Le jeu de l'amour et du théâtre



Cent ans, déjà ?



Philippe Rey

Gisèle Casadesus

Le jeu de l'amour
et du théâtre

Philippe Rey

à *Lucien*

© 2007, 2014, Éditions Philippe Rey
7, rue Rougemont - 75009 Paris

www.philippe-rey.fr

ISBN : 978-2-84876-407-8

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Table des matières

Dédicace

Copyright

I - Une enfance au pied de la Butte

II - Amour au Conservatoire

III - Premiers pas en scène

IV - Dans la maison de Molière

V - Sous l'œil de François Mauriac

VI - Les derniers beaux jours

VII - La drôle de guerre et l'Occupation

VIII - Je retrouve le cinéma

IX - Libération et nouvelle tournée

X - Premier grand chagrin

XI - Entre « Richelieu » et « Luxembourg »

XII - « Et combien que vous en avez, d'enfants ? »

XIII - Dernier rideau à la Comédie-Française

XIV - L'ère de la télévision

XV - « Vous avez encore le trac ? »

XVI - La « retraite » attendra

XVII - Cent ans, déjà ?

XVIII - Au soleil couchant

Interprétations

RÔLES À LA COMÉDIE-FRANÇAISE

PIÈCES JOUÉES À PARIS

PIÈCES JOUÉES EN PROVINCE ET À L'ÉTRANGER

CINÉMA

TÉLÉVISION

I

Une enfance au pied de la Butte

14 juin 1914, quatre heures du matin, un orage formidable s'est abattu sur Paris. Au cinquième étage du numéro 2 de la rue de Steinkerque, une jeune femme de vingt-deux ans, dans un dernier effort, met au monde un bébé rouge et fripé, aux cheveux noirs, hirsutes, doux et soyeux. Entourée de sa mère et d'une garde, accouchée par son beau-père le docteur Perrody, on lui présente le bébé :

- C'est une fille.
- Pauvre petite...

C'est par ces mots, qui ne devaient cependant pas influencer mon avenir, que je fus accueillie en ce bas monde par la mère la plus tendre et la plus attentive qui soit. La déception de ne pas avoir un deuxième fils et la perspective des soucis qui guettent une femme l'avaient poussée à cette exclamation peu optimiste, comme elle me l'a souvent conté. Mon père Henri Casadesus donnait à Lyon une série de concerts ; nous ne devons faire connaissance que quelques jours plus tard. Un bambin tout bouclé se penchait le lendemain sur mon berceau. Entrouvrant les yeux, le premier visage d'enfant que je découvris fut celui de mon frère Christian, de dix-sept mois mon aîné.

La famille de mon père était d'origine modeste. Ma bisaïeule paternelle, comédienne sous le nom de Francesca Ramadier, avait joué au Palais-Royal et en tournée avec Sarah Bernhardt. Fille de Rosalie Casadesus et de père inconnu, elle était née à Cahors, alors que sa mère et ses grands-parents étaient natifs de la Catalogne. Ouvriers agricoles, ils venaient se louer en France pour les vendanges ou autres travaux saisonniers, ce qui explique leur installation dans le Lot et le lieu de naissance de Francesca. Rosalie et sa fille eurent des débuts très difficiles dans la vie. On retrouve plus tard Rosalie au Châtelet comme habilleuse et couturière. C'est curieux, d'ailleurs, comme le Châtelet a joué un rôle continu dans l'histoire de notre famille... Mon père y fit ses débuts d'altiste dans l'orchestre Colonne, ma sœur Jacqueline y chanta l'opérette. *Valse de France*, œuvre de mon père, y fut créée. Mes deux fils, Jean-Claude et Dominique, à vingt ans de

distance, débutèrent également aux Concerts Colonne comme percussionnistes. L'aîné y fit ses premières armes de chef d'orchestre, de même que mon petit-fils, Olivier Holt, y dirigea *La Vie parisienne*.

Mon grand-père Luis Alexandre Casadesus, né de père inconnu lui aussi, adorait la musique. D'où venait cette passion ? Certes pas de sa mère, Francesca, ni de la terrible Rosalie qui, paraît-il, se promenait avec un poignard bien fiché dans sa jarrettière. Ces deux femmes, obstinément, coupaient les cordes de son cher violon dont il avait appris seul à jouer. Mais rien ne le rebutait. Ouvrier typographe, puis comptable dans une cartonnerie, il travaillait son instrument le soir avec un collègue de bureau... dont il épousa la sœur, Mathilde Victorine Sénéchal. Quatorze enfants naquirent de cette heureuse union, dont neuf seulement vécurent. Sa nombreuse famille empêcha mon grand-père de devenir l'artiste qu'il avait rêvé d'être. Obligé, pour subsister, de faire plusieurs métiers, il n'abandonna jamais sa musique, créa un petit orchestre pour jouer dans les bals de nuit et jura que tous ses enfants seraient musiciens. C'était hasardeux et téméraire, mais ce n'est pas rare que l'idéal des parents, par suite de contraintes matérielles, se réalise que chez les enfants.

Si tous les fils – Francis, Robert, Henri (mon père), Marcel et Marius – prirent avec succès le chemin du Conservatoire, les filles – Rose, Cécile, Jeanne et Régina – apprirent la musique... et la couture au foyer. Rose, l'aînée, ne se maria jamais pour élever ses frères et sœurs, et plusieurs de ses neveux.

Notre grand-mère paternelle, Mathilde, atteinte de paralysie après la naissance de son dernier fils Marius, dut cesser toute activité. Courageusement, Rose prit en charge la maisonnée. Admirable, mais d'un caractère difficile et autoritaire – hérité sans doute de l'arrière-grand-mère Rosalie ! –, « tante Rosette », comme nous l'appelions, apprit le piano à toute la famille : neveux et nièces.

Douée pour cet instrument mais très paresseuse, j'ose l'avouer, je fus l'objet, quand vint l'heure de me mettre les mains sur le clavier, d'un litige familial particulièrement délicat : qui me donnerait des leçons ? Chez les Casadesus, on apprenait ses notes avant ses lettres. Ma grand-mère maternelle Tania Perrody, également professeur de piano, exigeait que je sois son élève tandis que tante Rosette, forte de ses succès dont le plus brillant fut sans conteste son neveu Robert, célèbre pianiste virtuose, arguait de toutes ses références pour m'accaparer. Ce fut elle qui l'emporta. Ma grand-mère maternelle, furieuse, déclara qu'elle ne m'entendrait jamais jouer une note, et tint parole. Elle m'adorait, mais si par malheur j'osais m'approcher du clavier et y poser les mains, aussitôt elle baissait le couvercle d'un geste sec et fermait le piano à clé. Et pourtant, il paraît que je jouais fort bien ! Je me revois, vers huit ans, interprétant une valse de

Chopin à l'audition d'élèves de mes tantes Rosette et Régina, dans cette même salle Pleyel rue Rochechouart, démolie depuis 1928, où Chopin avait donné ses concerts. À cette audition jouait une petite élève de tante Rosette, Marianne Couchoud, filleule d'Anatole France.

Évidemment, je ne savais rien de ce grand écrivain, mais ce qui est cocasse, c'est que l'appartement de mes parents, 2, rue de Steinkerque, l'avait inspiré pour écrire *La Révolte des anges*. Il y évoque un « cagibi » où les anges rangeaient leurs ailes. Ce cagibi au fond du couloir nous servit longtemps de cachette, à mon frère et moi, lorsque nous jouions avec Yvonne et Jean, les enfants de Maurice Hewitt, violoniste du célèbre quatuor Capet.

Ma grand-mère maternelle, Tatiana Perrody, d'abord épouse Beetz, était née en 1869 à Tiraspol, puis elle fut élevée à Odessa. Sa mère s'appelait Clara Borissovna Pitkiss, son père Grégoire Seeliger. Juifs de naissance, ils souhaitaient cependant que leurs enfants deviennent chrétiens.

Ma grand-mère était l'aînée de onze enfants. Du fond de sa Russie natale, elle rêvait de Paris. L'idée d'y venir germa dans sa petite cervelle d'une façon charmante : son père l'emmenait chez le meilleur confiseur de la ville, dont la femme était française et parlait de Paris avec tant d'amour et d'éloquence que, lorsque le professeur de piano de Tatiana conseilla à ses parents de l'emmener en Allemagne ou en France pour parfaire ses études, ma future grand-mère déclara péremptoirement à son père qu'elle choisissait Paris.

Vers 1882, la famille Seeliger s'installa avenue Carnot. Mon arrière-grand-père avait au préalable prié le gérant de changer le numéro 13 en 11 *bis*, tel qu'il existe encore aujourd'hui, mon arrière-grand-mère, très superstitieuse, se refusant à habiter un immeuble porteur de ce chiffre fatidique.

L'arrière-grand-père Grégoire avait coutume de promener deux par deux ses six petites-filles au bois de Boulogne. Leurs longs cheveux roux leur descendaient très bas dans le dos. Tirées à quatre épingles, elles parlaient haut, en russe bien sûr, et Grégoire, étonné, demandait en rentrant à sa fille aînée : « Mais enfin, Tania, pourquoi les passants se retournent-ils sur nous quand nous nous promenons, nous n'avons pourtant rien d'extraordinaire ? »

Ma grand-mère commença ses classes au Conservatoire de Paris. En 1886, elle obtenait un prix de piano qui devait l'aider plus tard à surmonter des difficultés matérielles. En 1887, chez des amis, elle avait fait la connaissance d'un jeune ingénieur hollando-belge : André Beetz van Ghenabeth, frais émoulu de l'École centrale.

Mon grand-père Beetz, d'origine noble, très « fin de race », était doué d'un physique agréable mais d'une intelligence chimérique qui l'incitait plutôt à bâtir des châteaux en Espagne qu'à bâtir tout court.

De cette union naquirent deux enfants : Marie-Louise, ma mère, et Jacques, de cinq ans son cadet. Le mariage fut un échec. Ma grand-mère ruinée par son mari, comme ses sœurs dont les dots furent dilapidées par des époux inconséquents, donna des leçons de piano dans la haute société de l'époque pour subvenir aux besoins du ménage. Elle divorça lorsque sa fille se maria, ne voulant pas « lui faire tort », et se remaria aussitôt avec le docteur Perrody qui l'aimait et l'attendait depuis plusieurs années.

Ma mère fit ses études musicales à la Schola Cantorum, où elle étudia le piano, puis la harpe chromatique, instrument aujourd'hui disparu. À dix-neuf ans, elle rencontra mon père au cours d'une répétition salle Pleyel. C'était un fort bel homme âgé de trente-deux ans, divorcé depuis plusieurs années, père de deux fillettes de neuf et dix ans. Compositeur altiste, il fit partie du Quatuor Capet avant la guerre de 1914-1918. À vingt ans, il découvrit chez un antiquaire une viole d'amour du XVIII^e siècle qu'il restaura. Séduit par la sonorité de cet instrument au nom si poétique, il eut l'idée de fonder la Société des instruments anciens. Il s'adjoignit ses deux frères, Marius au quinton, Marcel à la viole de gambe, sa sœur Régina au clavecin, ainsi que son vieil ami Maurice Devilliers à la basse de viole. Ils firent le tour du monde et remirent en honneur les maîtres français et italiens du XVIII^e siècle. Mon père composa de nombreuses œuvres pour son quintette.

Ceux qui l'ont connu s'accordent à trouver qu'un charme et un esprit extrêmement vif émanaient de sa personne. Il était drôle et farceur, quelque peu mystificateur. Certaines de ses blagues sont restées célèbres : il se plaisait à « posséder » les plus érudits. D'un caractère optimiste, décidé à ne pas se laisser envahir par les soucis, il était persuadé que « tout finit par s'arranger ». Toujours prêt à rendre service, dévoué à ses amis, à tous ceux qui faisaient appel à lui, il démêlait avec gourmandise les fils des intrigues les plus embrouillées, se riant de l'argent. Moqueur et tendre, léger... avec profondeur, profond... avec légèreté, malicieux, subtil, pompant tout par instinct, amis des grands et des petits, autant à l'aise en face du roi d'Espagne ou du président de la République que d'un chauffeur de taxi ou de sa concierge, il possédait la verve d'un Figaro, l'astuce des grands diplomates et la bonté d'un vrai seigneur.

Qui suis-je, à sept ans ? Une petite fille assez insupportable, garçon manqué, débordante de vie, et qui le restera jusqu'à quatorze ans, âge où la coquetterie prendra nettement le dessus. Tendre et violente, paresseuse avec délices, d'une imagination débordante, j'inventais des spectacles. À dix ans j'écrivais des histoires d'amour sur le papier à lettres volé à ma mère. Instaurant par avance le « carré

blanc », je notais sur la première page de mes œuvres : « pas pour les enfants ». Dans l'une d'elles, il était question d'une veuve qui repoussait les assiduités d'un général, s'il vous plaît, et refusait ses offres de mariage au moment où, dans la pièce voisine, elle entendait son enfant dire tout haut sa prière. C'était d'une portée morale très édifiante. Une autre racontait la perfidie d'une actrice simulant une entorse pour se faire remarquer et porter par un monsieur, en villégiature au bord de la mer avec femme et enfants. J'étais très influencée par le milieu ambiant et faisais un doux cocktail de tout ce que j'entendais ou voyais¹.

Si surprenant que cela puisse paraître aujourd'hui, jamais je ne suis allée à l'école. Mon père voulait que je fasse de la musique et trouvait l'école tout à fait inutile. D'ailleurs, laquelle ? Là encore, l'autorité de ma grand-mère maternelle intervenait : « Pas question de l'école communale », disait-elle. À quoi mon père rétorquait : « Pas question de payer un centime pour les études. »

Tirailée entre les deux, ma mère obtint cependant que je prenne des cours une fois par semaine. Le cours Hattemer n'était pas encore mixte, mais un de ses admirables professeurs, Mme Parizot, acceptait de donner chez des parents des leçons aux sœurs de ses élèves. C'est ainsi que pendant trois ans je retrouvais chez Mme Landolt, square Laborde, une dizaine de petites filles de mon âge. Brillante en français, j'étais totalement nulle en calcul, et le suis restée. Malheureusement cet enseignement ne dépassait pas la sixième. Une institutrice se chargea ensuite pendant deux ans, et à raison de trois fois par semaine, de parfaire mon instruction à condition que l'étude du solfège, du piano, de la harpe et de la danse n'ait pas à en souffrir. Si je n'ai rien retenu des fractions ni des déclinaisons latines, je dois à Mlle Stannard (c'était le nom de cette chère vieille demoiselle chargée d'une élève aussi fantaisiste) de m'avoir fait découvrir *Athalie*. Émerveillée par le « songe », je le déclamais toute seule en introduisant des liaisons inopportunes dont le souvenir me fait encore dresser les cheveux sur la tête. Mes hautes études s'arrêtèrent brusquement un jour, quand mon père, qui passait sa vie à courir après l'argent, estima que j'en savais assez et qu'à treize ans je pouvais me cultiver moi-même.

Je me revois le jour de mes sept ans au cours de danse, à l'École normale. Le directeur, c'est M. Mangeot. Il est grand – du moins pour moi –, il a des moustaches, il me fait un peu peur. Je danse pieds nus. Après la séance, je dois me laver les pieds. Je monte carrément dans le lavabo. Il se casse, c'est un miracle que je ne sois pas blessée. M. Mangeot surgit dans la pièce :

– Qui a fait cela ?

– C'est moi, monsieur – je pleure un peu.

- Quel âge as-tu ?
- Sept ans aujourd’hui.
- Eh bien, tu en fais de belles le jour où tu as l’âge de raison.

J’ai oublié la suite... mais je me souviens que j’ai eu l’« âge de raison ». Qu’est-ce que cela peut bien vouloir dire... et que ce jour-là j’aie fait une bêtise ?

Sept ans... c’est aussi l’âge de mon baptême, retardé par la guerre, les tournées de mon père, quatre ans d’hostilités, les circonstances ne permettaient pas de rassembler la famille pour ce grand événement. En 1917, mes parents étaient partis pour l’Amérique du Nord, en tournée de propagande française. Papa avait quatre enfants ; de plus, il était myope. Son frère Marcel avait été tué en 1914 au front. Les pouvoirs publics s’étaient aperçus qu’il fallait préserver l’élite artistique du pays. Mon père, envoyé aux États-Unis pour une série de concerts, avait aussi la mission d’y introduire des musiciens français pour remplacer les Allemands. Le même paquebot emmenait Jacques Copeau et sa compagnie, Valentine Tessier, Louis Jovet, Jean Sarment et mon oncle Robert Casa, comédien et chanteur.

Que fait-on de Christian et Gisèle pendant ce temps-là ? Notre fidèle nounou nous emmène en Périgord où pendant six mois elle veille sur nous avec affection et efficacité. Nous vivons comme de vrais petits paysans. Après ce séjour – qui dut paraître un siècle à nos parents séparés de nous, recevant peu de nouvelles, apprenant toujours les catastrophes au moment d’entrer en scène –, nous revenons à Paris dotés d’un terrible accent périgourdin, roulant les *r* au grand dam de notre chère grand-mère horrifiée, qui n’ose plus nous sortir ni nous présenter à ses amis.

Tatate – c’est ainsi que nous appelons notre grand-mère – tient à cœur de nous « élever », de nous « inculquer les bonnes manières », de redresser nos torts. Ah ! les formules : « Cela ne se fait pas ; cela se fait ; que va-t-on dire ? » etc. Et les déjeuners du jeudi où, chaque semaine, elle et son mari nous reprennent sur le langage, la tenue à table, le travail ! André, son mari, et Tatate nous adorent, mais critiquent vertement notre éducation trop libre et la légèreté de papa, sa vie, sa fantaisie si peu bourgeoise à laquelle maman donne son adhésion. Quand papa a de l’argent, il nous emmène au restaurant tous les soirs. Quand l’argent manque, ce sont les vaches maigres. J’ai connu des périodes fastes où nous avions femme de chambre et cuisinière, à la satisfaction de ma grand-mère, puis d’autres périodes moins brillantes, selon une alternance de hauts et de bas. Mais papa s’arrangeait toujours pour que nous partions en vacances. Le changement d’air lui semblait pour nous indispensable, deux mois de vacances nécessaires. Quitte à s’endetter jusqu’au cou – et cela arriva

plus d'une fois au cours de sa vie –, il ne nous a jamais laissés manquer de rien, mon frère et moi. Nos parents nous ont forgé une santé de fer.

1918. Mon père et ma mère partent de nouveau pour l'Amérique. Cette fois, nous passons l'été chez les Georges Feydeau. Marianne Feydeau, la femme du célèbre vaudevilliste, est une grande amie de mes parents. Je fais chez eux la connaissance d'une petite fille de trois ans mon aînée, Gladys, fille d'Emmy Lynn, vedette du cinéma muet. Nous nous retrouverons à l'adolescence, liées d'une amitié jamais démentie. Elle épousera en 1946 Jean-Jacques Gautier, de l'Académie française, critique dramatique au *Figaro*. Je garde un souvenir confus de cette époque, sauf des tabliers. Je les détestais, je les déchirais allègrement. Pour me punir, Marianne Feydeau me mettait des tabliers noirs. Quelle humiliation !

À leur retour, nos parents nous rapportèrent une superbe patinette américaine. Or papa avait été nommé directeur de la musique et chef d'orchestre à la Gaîté-Lyrique. On venait d'y monter *La Belle Hélène* d'Offenbach avec les vedettes de l'époque : Marguerite Carré, Max Dearly, Denise Grey... Dans l'idée de faire une entrée sensationnelle, Max Dearly imagina d'arriver sur patinette. Notre père lui proposa la nôtre. C'est ainsi que le dimanche en matinée, nous allions assister au spectacle, Christian et moi, soit dans la fosse d'orchestre, soit sur le plateau, assis entre deux portants, d'où nous pouvions admirer notre patinette... et moi, prendre le goût du théâtre. C'était décidé : comme l'arrière-grand-mère Francesca, je serais comédienne, et j'ajoutais, péremptoire : « Et j'aurai des enfants. » Tatate fronçait le sourcil : « Si jamais tu fais du théâtre, tu ne repasseras pas le seuil de mon salon. » Impertinente et moqueuse, je rétorquais : « Je m'en fiche, je passerai par la salle à manger ! »

Notre vieil ami Fernand Ochsé, mort en déportation en 1944, décorateur, compositeur, artiste dilettante délicat, très... proustien, m'avait baptisée la « môme Chichi », « Sarah Bernhardt » ou (pardon !) la « fée des chiottes ». J'avais en effet la fâcheuse manie de rester des heures dans cet endroit retiré et d'y chanter à tue-tête les airs de *La Belle Hélène*, puis de sortir, mon vase de nuit sur la tête, exécutant des pas de danse fort gracieux en écorchant le texte de la pièce. À cinq ans, je haïssais cordialement Fernand. Pour me venger, comme il craignait furieusement les microbes et se croyait toujours malade, je vidais les bouteilles d'eau minérale qui lui étaient destinées et je les remplissais avec l'eau du robinet ; Fernand, fin et barbu comme Alfred de Musset, précieux et original, était obsédé par la seule opérette qu'il avait composée, qui ne fut jamais jouée, qu'il avait baptisée *Choukoun* et dont il nous rebattait les oreilles. Au milieu du repas, il quittait la

table, passait au salon, se mettait au piano et nous chantait *Choukoun* à tue-tête. Ou bien il dissertait sans fin sur le Casino de Paris, les décors qu'il concevait, les *girls* qu'il paraît de plumes d'autruche. Sur le plateau, il bavardait avec elles sans qu'elles se soucient de leur nudité. Mais, nous assurait-il, jamais un visiteur n'aurait pénétré dans leurs loges sans qu'elles fussent correctement vêtues. Ces anecdotes me divertissaient beaucoup et j'en oubliais momentanément mes vexations.

Ami de Pierre Fresnay et d'Yvonne Printemps, il avait créé pour eux le ravissant décor de *Trois valse*s. Fernand Ochsé avait épousé la veuve de son frère – mariage blanc sans doute –, celle-ci vouait une grande passion à son beau-frère. Ce fut elle, hélas, et bien involontairement, qui fut cause de leur perte. Juifs tous les deux, en 1940 ils avaient réussi à se cacher dans un petit hôtel tranquille aux environs de Cannes, grâce à quelques amis musiciens, dont mon père, Louis Beydts et Arthur Honegger. Personne ne se serait avisé de les y dénicher. Un jour, il y eut une descente de police allemande. Alors qu'on ne leur demandait rien, la pauvre Louise Ochsé, complètement affolée, se jeta littéralement dans la gueule du loup en criant : « Si vous prenez mon mari, je ne le quitterai pas », ou quelque chose du même genre qui attira l'attention. On les embarqua dans le dernier convoi qui partit pour l'Allemagne en 1944. Ils furent dirigés vers la chambre à gaz dès leur arrivée...

Mon aversion pour Fernand s'estompa avec les années au profit d'une solide affection. Je lui suis reconnaissante aussi de m'avoir présentée à Jeanne Lanvin. Alors que j'étais jeune élève au Conservatoire, elle me prêta des robes pour tous mes concours. Par la suite, elle m'habilla pour le théâtre.

Mais me voilà bien loin de mon baptême... Il eut lieu le 20 décembre 1921. Mon père, après m'avoir promise comme filleule à la terre entière, avait définitivement fixé son choix sur un de ses meilleurs amis de guerre, Gaston Félix, et sur Madeleine Grovlez, grande amie de mes parents, pianiste de talent, pleine de vie et de charme. Mon père était catholique, mais nullement pratiquant. Ma mère était protestante comme son père hollandais, André Beetz. Mon parrain était juif et ma marraine vaguement catholique.

Je fus baptisée protestante à l'église réformée de l'Étoile où mes parents s'étaient mariés en 1911. Je me souviens parfaitement de la gravité de cette cérémonie qui m'a frappée pour le reste de ma vie et a orienté mon existence. Ma mère, discrète et attentionnée, en fut le guide avisé.

Lumière sur le chemin, ma mère, comme plus tard mon mari, m'a entourée de soins attentifs et soutenue dans une vie où les difficultés

n'ont pas manqué. L'ambition de réussir ma carrière sans rien abdiquer de ma vie de femme et de mère était une gageure peu facile à tenir. La foi m'a beaucoup aidée. Je suis croyante, et le sentiment d'être protégée et aimée ne m'a jamais fait défaut, ni le soutien de la parole et de la prière. C'est un rare privilège que de suivre le chemin qu'on a choisi, cela vaut bien quelques soucis. Il y a tant d'êtres écrasés par le destin, et qui le subissent sans connaître le bonheur d'aimer et de réaliser ce que l'on aime.

Déjà à cinq ans, je subis un grand chagrin : maman est très malade. Nous sommes à Valvins, dans la maison occupée autrefois par Stéphane Mallarmé. On emmène maman en ambulance. Mon frère et moi repartons avec le camion de la maison Pleyel qui venait rechercher la harpe de notre mère. Nous sommes devant, à côté du chauffeur, il s'appelle Moliex. Nous le connaissons bien : il vient toujours chercher les instruments pour les concerts de nos parents. Il a une blouse bleue et une casquette de cuir, et à la maison mon frère lui offre toujours les cigares de papa.

Une guêpe m'a piquée. J'ai la bouche enflée et je pleure parce que maman n'est pas là. En rentrant dans l'appartement, je me cache dans son armoire pour retrouver son parfum. Elle rentre à la maison, mais on doit l'opérer. Je sens qu'elle va repartir. J'ai toujours peur d'aller en promenade et de ne pas la retrouver en rentrant. Un jour, je crois comprendre qu'on va venir la chercher. Je ne veux pas sortir. Je trépigne. On me jure qu'elle sera là quand je reviendrai. Je pars. Les grandes personnes ne savent pas le mal qu'elles font aux enfants en leur cachant la vérité, ou en parlant devant eux à mots couverts.

À mon retour – je revois cela dans mes yeux fermés comme si c'était hier –, le lit est défait, la fenêtre ouverte. Maman n'est pas là. Sur une chaise, il y a son tricot bleu et jaune brodé de points de croix. La bonne ricane bêtement, et moi, je pleure.

1.

Mon unique et admirative lectrice était ma fidèle amie d'enfance Maud Sabatier. Elle deviendra cantatrice à l'Opéra et professeur inégalable.

II

Amour au Conservatoire

Souvenirs plus ou moins précis : les concerts de mes parents, les soupers qui suivent et qui me séduisent plus que la musique (quelle honte !), mes leçons de danse rythmique avec Yvonne Mongin. Dès l'âge de quatorze ans, elle me prendra comme assistante. Nous dansons souvent en public. Plus tard, je prendrai des cours d'acrobatie et de danse classique.

Les vacances ennuyeuses à la campagne sont remplacées à partir de 1922 par de merveilleux séjours à l'île de Ré, où nous sommes définitivement attachés dès 1927. Les leçons de harpe chez Mme Lenars-Tournier, professeur au Conservatoire, femme belle et froide, très timide certainement, mais qui en impose par une raideur lointaine, me terrorisent. Elle m'impressionne et je l'admire, comme plus tard je serai impressionnée et éblouie par Édouard Bourdet. Ma camarade de cours, Jacqueline Parent, se signe sur le palier avant d'entrer chez Mme Lenars. Comme ma cousine Freddy Alberti, elle aura un premier prix. Quelques années plus tard, elle deviendra Mme Navarra, l'épouse du violoncelliste.

Le piano, malgré mes dispositions, me lasse très vite. On décide d'essayer la harpe. La musique m'ennuie. Je n'aime que le théâtre, mais à douze ans, il n'en est évidemment pas question. À treize ans, je présente le concours de harpe au Conservatoire. Il paraît que je joue très musicalement le *Noël* de Paul Leflem qui m'est attribué. Mais l'épreuve de déchiffrage est un vrai désastre. Je me trompe, je vois mal les notes, je m'embrouille, je finis par faire n'importe quoi et j'entends un membre du jury, facétieux, s'exclamer : « On voit que c'est une fille de compositeur, elle invente tout. »

J'oublie de dire qu'à mon arrivée, à l'annonce de l'appariteur j'entends : « Ah ! encore une Casadesus. » Je n'irai pas jusqu'à dire que cette remarque m'a traumatisée, mais elle m'a tout de même un peu refroidie. Ma « composition » n'a sans doute pas séduit le jury : je suis glorieusement recalée. À ma grand-mère impatiente qui m'attend à la sortie, je réponds avec calme : « Je suis admise... à me représenter l'année prochaine. »

En fait, je suis ravie de cet échec. D'autant plus que, l'année suivante, pour ma plus grande joie, on ne me représente pas. Maman subit plusieurs opérations au genou, à la main, abandonne sa carrière de harpiste pour se consacrer à nous. Tandis que mon père, sans cesse, effectue de longues tournées en Amérique.

Durant cette période, mes deux sœurs aînées, Catherine et Jacqueline, se brouillent avec papa. J'en suis profondément chagrinée. Ils se réconcilieront pour notre plus grand bonheur à tous en 1932. Entre-temps, Catherine, violoniste, s'est mariée avec André Gaudin, baryton de l'Opéra-Comique. Sept enfants naîtront de leur union ; certains feront carrière. Mon autre sœur, Jacqueline, cantatrice, aura lié son sort à Xavier de Courville, homme de lettres et de théâtre érudit, fondateur de La Petite Scène. Ils auront deux filles ; l'une, Bernadette Bernard, sera comédienne et mime.

En 1928, papa m'emmène pour un mois à New York et Boston, fêtée, choyée... Quel rêve ! « Écris tes impressions, m'avait-on dit dans la famille, c'est un voyage unique, tu ne le referas pas de sitôt¹. »

Dernièrement, j'ai retrouvé ce cahier écrit à l'âge de quatorze ans et demi. Il a fait la joie de mes petits-enfants, et moi-même j'ai souri, amusée et émue de retrouver les enthousiasmes naïfs et les découvertes de cette adolescente à la fois sûre d'elle et timide. Au hasard j'y lis ceci : « Sur le *Rochambeau*, octobre 28. [...] Je crois que je m'habitue de plus en plus à ne rien faire. Quelle vie d'agrément. Oh ! là là, chère grand-mère, ne poussez pas de hauts cris, et vous, maman, ne fronchez pas les sourcils comme cela. Mais c'est vrai que j'aime cette vie. Couchée tard, levée tard, bons repas, journées agréables, soirées délicieuses, gens charmants, que voulez-vous, cela me plaît à moi ! Le bateau roule et tangué, je ne m'en aperçois pas, je n'ai pas le mal de mer et c'est merveilleux. Ce doit être bien ennuyeux d'être malade huit jours de traversée ! »

Suivent l'arrivée à New York, le séjour à Boston où mon père donne en soliste quelques concerts avec la Boston Symphony sous la direction de son vieil ami Koussevitzky. Nous sommes reçus par une de leurs amies, Mrs Thaw, et son fils de dix-neuf ans chargé de me promener et de me faire visiter la ville. Je le trouve sympathique mais je regrette amèrement qu'il soit si laid et vraiment peu séduisant. Heureusement qu'il a une belle voiture et qu'il m'emmène au cinéma, au music-hall et danser ! Je feuillette mon journal et je retrouve mon admiration pour une grande vedette noire de l'époque, chanteur de jazz dont je fais la connaissance et qui me donne une photo dédicacée : Roland Hayes, ce qui va bien épater mon frère et mes amies parisiennes. Et puis... et puis le concert de Vladimir Horowitz : un succès fou ! À la fin, il a bissé six fois, et six œuvres différentes. Il est merveilleux. Je l'adore ! (Rien que cela, en toute simplicité.) Après,

souper chez une dame amie. Ah ! ce Horowitz, sur la scène je l'avais trouvé bien, mais il est encore plus beau de près, mille fois mieux. Il a des yeux merveilleux et un teint splendide (cela paraît utile pour un pianiste !). Au souper, il est venu s'asseoir près de moi. Je lui ai rappelé que je l'avais vu chez les Koussevitzky à Paris, le jour où il y était venu avec Ramon Novarro (vedette de *Ben Hur* au cinéma muet). Il revient à Paris en juin pour un concert. Morte ou vive, j'irai car je l'adore ! Comme il est simple et charmant ! Si au moins il donnait des leçons de piano, je travaillerais bien avec lui (ce que l'amour peut faire, quand même !). Il a plongé son beau regard dans mes yeux en me disant : « Au revoir mademoiselle. – Au revoir monsieur. »

Ce qui m'étonne dans la lecture de ce « journal », c'est la légèreté et la futilité de mes propos. Il est vrai que je n'ai pas encore quinze ans, bien que, pour ma plus grande joie, tout le monde m'en donne dix-sept. J'aime la musique, j'y suis sensible, mais qu'est-ce qui me frappe chez Horowitz ? Son physique. J'admire mon père, Koussevitzky, mais quel est mon propos après leurs concerts triomphants ? « Beau succès... merveilleux souper », ou bien : « Ma robe rose et bleu m'allait vraiment bien. » Et sur le bateau du retour, où le voyage me semble encore plus fabuleux que le départ, où je parle à des passagers – dont beaucoup sont des personnalités connues –, où j'ai la chance de rencontrer le grand sculpteur Calder, qu'est-ce que je trouve à dire ? « Ah ! ce Calder, ce qu'il est rigolo ! » Et voilà. De même, lorsque j'étais enfant, j'ai eu le privilège de côtoyer des gens de valeur, des artistes, des noms, de grands compositeurs, des virtuoses. Je ne m'en rends pas compte. Cela me paraît tout naturel, à huit ans, de sauter sur les genoux du compositeur Louis Aubert – que j'appelle irrévérencieusement « Aubert-Palace » –, de rencontrer à la maison André Messager, Honegger, Reynaldo Hahn, Roussel, Cortot, Le Flem, Vladimir Goldschman et tant d'autres... De même, je ne tire aucune vanité d'une histoire racontée si souvent par ma mère : amie et admiratrice de Gabriel Fauré, maman allait quelquefois le chercher au Conservatoire dont il était directeur, flanquée de mon frère, et moi dans ma voiture. Gabriel Fauré prenait mon frère par la main et poussait mon landau.

Seize ans : un premier amour déçu provoque quelques larmes, que l'on croit éternelles à cet âge. J'ai pour moi l'attention vigilante et compréhensive de parents aimants et inquiets. Mon père décide : « Il faut lui changer les idées, je l'emmène en Hollande. » Enchantement d'un deuxième grand voyage avec lui, ses concerts, ses succès. Et maintenant : « Alors, ma fille, que vas-tu faire ? » La musique, il faut bien le dire, et les études avaient été passablement négligées du fait de cette histoire romanesque, ridicule et manquée.

– Papa, tu sais bien que mon grand rêve a toujours été de faire du

théâtre, je voudrais tellement essayer.

– Bon, bon, dit papa incapable de me contrarier, nous verrons cela au retour. Après tout, pourquoi pas, puisque tu as abandonné la harpe et le piano, coquine !

De retour à Paris en novembre 1930, je décide de mettre ce projet à exécution au plus tôt. Mon père connaît plusieurs comédiennes ; Marie Leconte, sociétaire de la Comédie-Française, Jeanne Saulnier, veuve de Samuel, ancien directeur des Variétés, Marguerite Deval. Mais il répugne à les déranger. Une de nos amies, familière de la rue de Steinkerque, aura une idée lumineuse. Excellente couturière qui habille maman, Andrée Giraud est la sœur de Marguerite Carré, cantatrice célèbre, interprète de *La Belle Hélène* sous la direction de mon père. Très autoritaire et jalouse, Marguerite Carré avait interdit à sa jeune sœur l'accès des planches ; elle lui avait fait apprendre la couture et l'autorisait seulement à jouer la comédie en province. « Je joue souvent pour mon plaisir en tournée, avec Jean-Jacques Olivier, directeur de la compagnie du Chariot – nous dit-elle –, or mon jeune premier vient d'entrer à la Comédie-Française, il se nomme Pierre Faubert, et donne quelques leçons. Il pourrait très bien entendre Gisèle et la conseiller. » Cette perspective m'enthousiasme ; rendez-vous est pris. Pierre Faubert, très séduisant de sa personne, grand, élégant, belle voix chaude, me fait grand effet. Mais je suis légèrement dépitée quand, après m'avoir examinée de la tête aux pieds, il me déclare avec des gestes significatifs : « Tu as de ça – désignant ma poitrine –, et de ça – geste vers l'arrière-train –, tu joueras les grandes coquettes ! » Jugement lapidaire que l'avenir, mes rares qualités et la perte de quelques kilos de trop dus à mon âge tendre devaient rapidement démentir ! Néanmoins, je me jette avec ardeur sur les textes qu'il me suggère, allant de Célimène (quelle audace) à Mathilde du *Caprice* (tout de même), en passant par Junie (pourquoi pas) et Dorimène du *Mariage forcé* (hé ! hé !). Les leçons m'enchantent, bien que je sois intimidée par mon jeune professeur. Il donne ses cours dans un ravissant hôtel particulier, chez une ancienne chanteuse américaine... aisée, passablement son aînée, et qui le couve... De plus, elle a l'air d'une tigresse.

Un jour de printemps 1931, Pierre Faubert me dit soudain : « Je vais vous présenter à mon ancien professeur Mlle Du Minil. Elle enseigne au Conservatoire. J'aimerais avoir son opinion. » Je suis folle de joie et d'inquiétude. Ainsi, il me trouve assez de qualités pour oser affronter une ancienne sociétaire de la Comédie-Française. Que va-t-elle me dire ? Et si elle me décourage ? Ce n'est pas le sentiment de Pierre Faubert, mais enfin ? Je ne suis pas très tranquille. Mlle Du Minil est une vieille demoiselle très digne. Mais je me l'imaginais mal sur les planches. Elle est assez forte. Le visage plâtré de

poudre, beaucoup de rouge aux lèvres. Elle ne doit pas être tellement âgée, mais pour moi, à seize ans, je pense que c'est vraiment une vieille dame. Elle m'écoute attentivement. Je suis avec ma mère. Elle se tourne vers elle et lui dit :

– Cette petite a sûrement des dons. Mais elle n'est pas dans son emploi. Très bonne diction naturelle. Je ne peux pas m'occuper de vous maintenant, je prépare mes élèves du Conservatoire pour les examens et concours de fin d'année. Tâchez d'y aller, cela vous sera profitable et intéressant. Voici quatre scènes que vous allez apprendre pour la rentrée, vous reviendrez me voir fin septembre, et nous verrons si vous pouvez vous présenter au Conservatoire.

– Au Conservatoire, déjà ! s'exclame maman, habituée par la musique à tant et tant d'heures de travail.

– Oh ! seulement pour voir ce que c'est... pour l'année suivante.

Et nous voilà parties acheter *Le Lys* de Pierre Wolf, qui me semble déjà, à l'époque, une sombre idiotie. L'autre, *Danger* de Maurice Donnay, plus relevé. Histoire dramatique d'une fille amoureuse de l'ancien amant de sa mère, ignorant quand même ce détail, et se mourant d'amour, confiant ses sentiments à son journal secret dérobé par la mère jalouse, etc. Les deux autres scènes, classiques celles-là, correspondent certainement mieux à mon tempérament (tout au moins la seconde) : Armande des *Femmes savantes* et *Le Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux. Seulement, Mlle Du Minil m'avait distribué Silvia ; il est vrai que dans cette scène, Silvia se fait passer pour Lisette.

Début juillet, j'assiste aux concours de fin d'année comme me l'avait conseillé Mlle Du Minil. Je m'y rends avec d'autant plus d'intérêt que mon cousin Raphaël Partoni, élève de deuxième année, concourt dans *Le Misanthrope*. Je note mes impressions sur mon programme, et si mon cousin ne récolte de ma part (pardon, Raphaël) qu'un « pas mal », si les deux futurs premiers prix bénéficient d'un « bien » et d'un « très bien » (Lehmann et Chambois), mon admiration va tout droit à un élève de deuxième année, vingt-cinq ans, Lucien Pascal. Je griffonne : « Beau physique, belle voix, élégant, très bien (souligné deux fois). »

Et voilà, le destin venait de me faire un clin d'œil... Que n'étais-je voyante ! J'aurais su immédiatement, pour mon plus grand bonheur, que dans quelques mois ce Ruy Blas que j'applaudissais entrerait dans ma vie pour toujours. Mais n'anticipons pas. Pour l'instant, j'écoute le palmarès, et je vois avec satisfaction mon cousin et son camarade Pascal recevoir ensemble un premier accessit. Ici se place une petite histoire familiale tragi-comique. Mon grand-père Perrody était médecin du Conservatoire, grâce à quoi ma grand-mère avait le privilège d'assister à tous les concours. La famille Casadesus au grand

complet s'était dérangée pour entendre Raphaël. Si mon père et ma mère, plutôt sévères dans leurs jugements professionnels, ne nous ont jamais encensés mon frère et moi, il n'en était pas de même chez mon cousin. Fils unique, ses parents le considéraient comme la huitième merveille du monde. Lorsqu'il s'était présenté au Conservatoire, je me souviens d'avoir entendu son père déclarer : « On n'a pas entendu une voix pareille depuis Mounet-Sully ! »

Qu'est-ce qui a amusé certains journalistes pendant la scène ? Une plaisanterie lancée par l'un d'eux ? Toujours est-il que ma grand-mère a esquissé un sourire au moment où Raphaël terminait sa scène. Elle soutint toujours, d'ailleurs, que c'était une réflexion sans rapport avec mon cousin qui lui avait valu ce bref signe de gaieté. Tout le monde se retrouve en coulisses, ou plutôt sur le trottoir du Conservatoire, pour féliciter Raphaël. Ma grand-mère, en toute sincérité, s'approche également et lui dit sa joie. À ce moment, Marius, le plus jeune frère de mon père, irascible et caractériel de réputation, s'exclame : « Je ne vois pas pourquoi Mme Perrody te félicite, elle a eu un rire comme une grimace pendant ta scène ! »

À ces mots, le docteur Perrody, homme doux, patient et affable s'il en fut, voyant sa femme chérie attaquée, sent la colère lui monter au front, et hop !, décoche à Marius une superbe paire de gifles !

Cris, scandale, la moitié de la famille attaque l'autre. Lucien Pascal, qui ne connaît que Raphaël, tente de séparer les combattants, et tout le monde ou presque se retrouve au poste de police, pendant que papa nous entraîne lâchement, maman et moi, et nous disparaissions, laissant les parties adverses s'expliquer.

Si le commissaire relâche tout le monde aussitôt, une brouille pire que celle qui opposa les Montagu et les Capulet s'installe entre les Casadesus (mon père mis à part) et les Perrody pour de longues années, au grand désespoir de ma mère, tiraillée par les uns et les autres, victime éternelle des caractères impétueux de sa mère et de sa belle-famille.

Heureusement, les vacances apportent une diversion à ces querelles. Nous rejoignons l'île de Ré. Il est convenu que je dois travailler et lire beaucoup en vue de mon prochain concours d'entrée au Conservatoire. Remplie du feu sacré et d'un certain zèle, je ne me prive pas pour autant de distractions, de baignades, ni de parties de bateau.

Gladys, en vacances avec nous, écrit à sa mère : « J'espère que Gisèle sera reçue, mais Dieu, qu'elle est paresseuse ! »

À la rentrée, Mlle Du Minil décide de m'attribuer Silvia du *Jeu de l'amour et du hasard*. Un jeune élève, Maurice Petit, qui prendra le pseudonyme de Davesnes et sera tué en 1940, me donne la réplique ;

avec le recul, je pense qu'il n'était pas plus Dorante que je n'étais Silvia, mais peu importe, Mlle Du Minil faisait grand cas de son jeune élève.

Le jour du concours arrive : 5 novembre 1931. Je suis émue, mais sans grand espoir, puisque c'est à titre d'essai que l'on me présente, vêtue d'une petite robe toute simplette en lainage chiné vert et blanc, col blanc et tablier « pour faire soubrette ». Réconfortée par mon camarade, mais gagnée par le trac communicatif des concurrents, me voilà appréhendée par une mère genre « mère cardinal » dont la fille travaille aussi, et depuis longtemps, chez Mlle Du Minil : « C'est la première fois que vous vous présentez ? – Oui, madame. – Ah ! Nous, c'est la quatrième ! » Importante, elle tourne les talons avec un regard condescendant et va rejoindre sa fille... qui sera encore recalée. Comment serait-elle reçue, la pauvre petite ? Je n'ai guère de jugement à cette époque, mais chaque fois que je l'entends chez Mlle Du Minil, je me retiens pour ne pas rire. Elle interprète une scène de *L'Embuscade* de Kistemaeckers. Elle doit arriver à pas de loup derrière son partenaire, lui mettre la main sur les yeux et, gamine, s'écrier : « Bonjour, Robert, bonjour, mon vieux copain. » Or, avec un visage pointu, des cheveux frisés, un œil qui dit légèrement au revoir à l'autre, une bouche complètement de côté, une voix perchée et aiguë, plus l'accent parigot, cela donne : « Binjur, Robere, binjur, mon vieux coopin », et elle trébuche toujours avant d'atteindre le dos de son partenaire. Eh bien, Mlle Du Minil ne la décourage pas, au contraire ! Je suppose que les parents ont une coquette situation, après tout, il faut bien que les professeurs vivent ! Le jury la sonne dès les premières répliques : il y a deux cent cinquante concurrentes cette année-là.

À dix-huit heures, les résultats sont proclamés : admissible. Quelle joie ! Mlle Du Minil apparaît. Elle est ravie : « C'est encourageant, mon petit. Au moins, vous serez sûrement auditrice. Le prochain examen a lieu dans douze jours, vous redonnerez la même scène, mais vous mettrez une robe longue. » Et se tournant vers Maurice Petit : « Vous changerez de cravate. » Ce sont ses seules indications ; on ne peut pas dire qu'elle torture ses élèves et bouscule leur personnalité ! Une robe longue ? Je n'en ai pas, et les finances sont en baisse. Heureusement, au printemps précédent, j'ai été demoiselle d'honneur au mariage de Jacqueline Baummevieille². La robe est prestement sortie du carton, nettoyée, repassée. Elle est blanche, avec une collerette qui couvre les épaules – ne cherchons pas le rapport avec Silvia. Cette fois, le jury m'écoute jusqu'au bout. En attendant la délibération, j'ai enlevé ma robe blanche, remis mon manteau noir à col de faux astrakan et un superbe feutre noir garni d'une large plume d'autruche verte. L'effet est grandiose... Je me trouve très séduisante et très « femme », avec

un côté d'Artagnan sûrement irrésistible. En tout cas, je retiens l'attention d'un journaliste venu flâner par là et glaner les noms des heureux futurs élèves. À mon grand étonnement, il ne se tient plus de rire quand, après avoir demandé mon nom, il m'interroge : « Avec qui travaillez-vous ? » Je lui réponds le plus ingénument du monde : « Avec Mlle Du Minil, mais c'est Pierre Faubert qui m'a commencée. »

Je ne comprends pas pourquoi il a l'air hilare, et pourquoi il me repose la question deux ou trois fois, multipliant les clins d'œil alentour. Il s'appelle Pierre Liausu, et il écrit dans *Comœdia*. Nous nous retrouverons souvent par la suite, et rirons ensemble de cette première rencontre. Et puis, des années plus tard, à la suite d'une dépression, il mettra fin à ses jours en s'ouvrant les veines...

Tout à coup, brouhaha. Une porte s'ouvre, un huissier se présente, un papier à la main, qu'il affiche au tableau de service. Bousculade : les résultats ! Un élève de troisième année, ému et angoissé, s'avance pour lire les noms dans un soudain silence qui suit les « chut, écoutez, taisez-vous », et solennellement, il égrène : « Résultat de l'examen comédie hommes. Sont reçus dans l'ordre : MM. Scipion, Barré, Marny, Velgue, Regnier, Murzeau, Ducornoy, Carretier, Lupovici. Résultat de l'examen comédie femmes : Mlles Casadesus, Pioger, Ponzio, Dangle, Pagès, Berger, Castelli. À titre étranger : Gould. »

Première ! j'étais reçue première ! Mlle Du Minil s'avance vers moi :

– Ma petite fille, je suis ravie, vous êtes reçue première à l'unanimité, mais je ne peux vous accueillir dans ma classe, je n'ai qu'une place et je dois prendre mon élève Pioger qui travaille avec moi depuis trois ans.

J'éclate en sanglots. J'entends une voix derrière moi, martelant les syllabes :

– Vous êtes chez moi, mon enfant.

Un homme encore jeune, mais les traits burinés, svelte, le chapeau légèrement de côté, la tête inclinée, les épaules en arrière, une jambe en avant, me dévisage en ajoutant :

– Je vous ai choisie pour votre articulation naturelle et excellente.

Moi, toujours en larmes :

– Mais monsieur, je ne vous connais pas (la gaffe).

– Je suis Georges Le Roy, de la Comédie-Française. À demain dix heures pour votre première classe.

Je continue à pleurer, tellement qu'un grand jeune homme s'approche de moi, me prend par les épaules et me dit gentiment :

– Allons, mon petit, il ne faut pas pleurer, vous êtes très jeune. Vous serez reçue l'année prochaine.

– Je suis reçue, et première, dis-je entre deux hoquets, mais je ne suis pas chez Mlle Du Minil.

Un sourire éclaire le visage de Maurice Donneaud (de la Comédie-Française), et se penchant vers moi, il murmure :

– Vous vous consolerez vite, soyez sans crainte.

Le Conservatoire, 14, rue de Madrid, portait encore à cette époque sur son fronton l'inscription : « Conservatoire national de musique, de danse et de déclamation ». Ce n'est qu'en 1934 que « déclamation » sera remplacée par « art dramatique ». En 1946, la musique et l'art dramatique seront séparés ; les comédiens s'installeront au 2 bis, rue du Conservatoire, où les concours de fin d'année ont lieu depuis l'origine.

Dans la classe de Georges Le Roy, le « maître » siège au milieu, assis derrière une petite table. Face à lui, une estrade. Les élèves se tiennent sur des banquettes alignées les unes derrière les autres, les hommes à gauche, les femmes à droite.

L'ameublement scénique est réduit au strict minimum. Les quelques chaises figurent tour à tour de moelleux canapés où les coquettes et les amoureux se laissent aller avec élégance, ou bien l'entrée du palais d'Agamemnon ou de Bajazet. Un banc et une table complètent le décor, l'imagination fait le reste.

Ma première apparition est saluée par quelques rires étouffés et ironiques côté hommes. Georges Le Roy m'a demandé d'apprendre la première scène du quatrième acte des *Femmes savantes*, entre Trissotin et Henriette. Celle-ci, amoureuse de Clitandre, se décide à expliquer poliment, mais fermement, à Trissotin pourquoi elle refuse de l'épouser. Je crois avoir déjà dit que je ne savais pas grand-chose, que j'étais très jeune et manquais d'expérience. Je me trouvais confrontée à des camarades hommes beaucoup plus âgés. Certains en dernière année, entrés à la limite d'âge, avaient presque dix ans de plus que moi. Aussi, quand j'attaquai avec mon accent légèrement parisien, en vers :

*Un cœur, vous le savez, à deux ne saurait être
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître*

(que je prononçais « mettre »), je sentis un léger courant d'hilarité parmi la gent masculine. Il augmenta lorsque je repris les vers deux ou trois fois, à la demande de notre professeur. Quelques semaines de Conservatoire eurent raison de ma naïveté.

Mon cousin Raphaël me dit un jour : « Je peux, si tu le veux, te présenter au chef de figuration du Théâtre-Français. Tu gagnerais un peu d'argent. Cela te débrouillerait, tu apprendrais à te mouvoir sur scène. L'année prochaine, en deuxième année, on pourrait te confier une réplique ou deux. » Ravie, je remerciai chaudement mon cousin.

M. Jans, le chef de la figuration, était un personnage étonnant, grand et large, doté d'une crinière blanche rejetée en arrière. Il avait

la curieuse manie, avant de parler ou de vous serrer la main, de fourrer un index inquisiteur dans son nez, puis, à l'aide de deux doigts, il fourrageait dans sa bouche, après quoi sa main descendait carrément sous son ventre et d'un geste vif remontait une certaine partie de son individu qui semblait visiblement le gêner. Ce rituel terminé, il vous tendait la main en ponctuant ses phrases d'un éternel « comprenez-vous, comprenez-vous », en roulant les *r*, restant de je ne sais quel accent. Il m'examina de la tête aux pieds, puis, apparemment satisfait que je sois élève de M. Georges Le Roy et cousine d'un élève de troisième année, il me dit :

– Eh bien, venez demain soir. On joue *Le Sang de Danton* de M. Saint-Georges de Bouhelier, comprenez-vous, vous ferez une femme du peuple. Soyez là une heure avant le spectacle, je vous indiquerai ce qu'il faudra faire. Vous monterez à l'étage Rachel³, vous demanderez la loge des élèves du Conservatoire et l'habilleuse Mme Roy.

Émotion et branle-bas de combat à la maison. Mon père est en Amérique, mais ma mère et mon frère, tout bouleversés de cette promotion, décident de prendre des places pour me voir paraître à la Comédie-Française. Les fonds sont bas... mais qu'à cela ne tienne, on se contentera des troisièmes loges. À l'heure dite, j'arrive au théâtre, tandis que ma mère et Christian font la queue devant les guichets. Mme Roy m'accueille avec la condescendance aimable et supérieure de ceux qui se sentent investis d'une haute responsabilité. Elle m'indique une place au fond de la loge devant la glace de la table à maquillage ; un tiroir de chaque côté m'est réservé, et en face, une penderie pour mes vêtements. Puis, en me toisant d'un œil connaisseur, elle m'affuble d'un costume, une friperie devrais-je dire, composé d'un jupon, d'une jupe, d'un corsage, d'un fichu et d'un bonnet qui me tombe sur les yeux et qui me va « comme un gant », dit-elle. Mais, à son insu, j'ai vite fait, avec une épingle à cheveux, d'ajuster mon bonnet d'une façon plus seyante. Les élèves de deuxième et troisième année arrivent. Elles me prodiguent des conseils à n'en plus finir. M. Jans venu me donner quelques indications n'insiste pas, mes camarades m'ayant déjà informée. D'ailleurs, les explications de M. Jans, je devais m'en apercevoir par la suite, étaient rien de moins que cocasses. Quand le metteur en scène demandait à un figurant de se déplacer, il criait à l'intéressé : « Vous, là-bas, comprenez-vous, comprenez-vous, massez-vous tout seul, au fond ! »

Pour l'instant, ma « prestation », comme l'on dit aujourd'hui, consistait au premier tableau à crier « Vive Danton ! » ou « À bas Danton ! ». Danton était joué par Léon Bernard, sociétaire éminent, professeur au Conservatoire. Doué d'un physique massif et puissant, d'une voix tonitruante, acteur de grand talent, il était peu cultivé, à

l'inverse de Georges Le Roy. Il était capable de lire Agnès, Célimène, don Diègue ou Hippolyte, trouvant immédiatement d'une façon saisissante le ton du personnage. Mais je l'ai entendu un jour dire à une élève : « Tu es brune, tu as le type espagnol, tu serais très bien dans la reine de *Ruy Blas*. » Évidemment, cela laisse rêveur lorsque l'on songe à cette douce et blonde princesse allemande... exilée à la cour d'Espagne... Passons !

La Comédie-Française, outre les élèves du Conservatoire, recrutait ses figurants un peu partout ; aux Halles notamment. C'est ainsi que, pour ma première et glorieuse apparition, je me trouve coincée entre un portefaix à barbe imposante et à forte odeur, et Mme Dutet, la souffleuse, habillée en femme du peuple, brochure en main, se frayant un passage dans la foule compacte et ne cessant de chuchoter : « Poussez-vous, mais poussez-vous donc, laissez-moi souffler à M. Bernard. » M. Bernard-Danton siège au fond de la scène, trop loin pour entendre la souffleuse logée dans son trou. La mémoire un peu défaillante, il avait exigé une souffleuse en coulisses ; de peur d'être vue d'une partie de la salle, elle était obligée de se costumer en pétroleuse.

Après mes quelques timides « À bas Danton ! », si possible sans gêner la souffleuse repoussée en coulisses par les uns ou les autres, je songeais que je ne m'imaginais pas la Comédie-Française sous cet angle. Ma mère et Christian ne peuvent certainement pas m'entrevoir, mais je me console en pensant qu'ils se rattraperont au tableau suivant, après l'entracte. Forte des instructions reçues, je descends ponctuellement cinq minutes avant le lever du rideau pour m'installer dans une tribune d'où, cette fois, je dois crier avec quelques harpies « Vive Saint-Just ! » (ou « À bas Saint-Just ! »), interprété par mon maître Le Roy. Je m'assieds sagement sur le banc du devant, face au rideau baissé qui me cache le public. Je pense que cette fois ma famille m'apercevra dans l'exercice de mes fonctions. Hélas, à l'instant où l'entracte s'achève, mes charmantes camarades envahissent la tribune et me délogent rapidement : « Dis donc, toi, la première année, ouste, derrière. » Piteusement, j'essaye bien d'« attraper le créneau », comme on dit en jargon de métier, et de glisser ma tête entre deux autres têtes, mais la tribune étant à peu près à la hauteur du premier balcon, il est impossible que je sois aperçue des troisièmes loges. Quant au dernier tableau, il se passe dans le noir : ma mère et mon frère n'apercevront donc jamais mon museau.

À ma paresse naturelle succède à cette époque une activité débordante. Avec les années, elle ne fera que croître. Je partage mes matinées entre les classes de comédie deux fois par semaine, de littérature et de danse.

M. Georges-Gustave Toudouze, le professeur de la classe de littérature, a l'air d'un photographe de la Belle Époque avec son chapeau à large bord et sa cravate lavallière. Ses cours ne sont pas passionnants. Dès le début, il me surveille sévèrement, car je suis un peu chahuteuse. Je prends mes notes... sur du papier à lettres bleu ciel que j'ai emprunté à ma mère. Cela me vaut un cinglant « Mademoiselle Casadesus, on ne fait pas sa correspondance en classe de littérature. »

– Mais, maître (il se fait appeler maître), ce sont mes notes et mes devoirs.

Il me flanque dehors. Je m'amuse à lui glisser mes précieuses notes sous la porte, ce qui l'irrite prodigieusement.

Il nous emmène au musée du Louvre où, j'ai honte de l'avouer, aidée de deux camarades de belle stature (Jacques Erwin-Follot et Louis Eymon), qui me tirent chacun d'un côté, je fais d'immenses glissades dans les salles aussi augustes que bien cirées. Je décrocherai quand même une médaille de littérature en fin d'études. Georges-Gustave Toudouze organisait dans les écoles de Paris et de la banlieue des représentations de pièces classiques, jouées par les élèves du Conservatoire. C'était une source de revenus pour eux.

Notre professeur ne se refusait pas certaines libertés avec les textes aussi bien qu'avec les interprétations et les costumes. Par exemple, il achetait une paire de pantoufles au Prisunic pour Argan, du *Malade imaginaire*, et soutenait devant les lycéens que « les pantoufles du malade étaient d'époque ». Pourquoi pas ? Sa petite amie du moment ignorait tout du Conservatoire, jouait toutes les ingénues et, par économie, il employait également la mère qui, elle, n'avait jamais mis les pieds sur une scène. Je n'ai jamais eu l'honneur de participer à ces représentations.

L'après-midi, je répète au Théâtre-Français pour les figurations, ou bien je lis, apprends et répète des scènes nouvelles. Le soir, je figure. Les rares loisirs se partagent entre mes amis, le cinéma et le théâtre où je vais voir jouer les autres, ce qui est un bon enseignement. Le café de l'Univers, place du Théâtre-Français, est le lieu de rencontre et de joyeuses discussions entre élèves – anciens et nouveaux. Nous y retrouvons régulièrement, mon frère et moi, outre notre cousin Patorni, Jacques Eyser (quarante ans plus tard, il sera doyen de la Comédie-Française), élève de deuxième année chez Leitner, Suzanne Rouet, élégante et distinguée, sortie du Conservatoire une année plus tôt et qui reste en relation avec ses jeunes camarades. Nous nous étions rapidement liées. De six ans mon aînée, elle me conseillait, me prêtait des robes, des souliers, des livres. Entrée à l'Odéon quelques années après, elle épousa son camarade Raymond Girard, fondateur d'un brillant cours de comédie, et professeur de

diction au Conservatoire. Notre amitié ne s'est jamais démentie, et Suzanne sera la marraine de notre fils aîné.

Il y a aussi Alfred Adam, ironique et pince-sans-rire, qui épousera mon amie Lily Richard, Maurice Davesnes, perpétuellement amoureux de Marie Bell, Robert Murzeau qui travaille la tragédie mais nous fait mourir de rire, Jean Françaix qui se dispute avec Eyser pour me raccompagner. Je devais très vite les mettre d'accord... en partant au bras d'un troisième !

Maman, souriante et compréhensive, vient souvent nous rejoindre à l'Univers. Plus souvent en face d'un sandwich et d'un bock que d'un dîner plantureux, nous refaisons le monde du théâtre, critiquant, admirant (oui, tout de même) tel acteur ou telle pièce.

Un matin, à la sortie de classe, je trouve au bas de l'escalier du Conservatoire mon cousin et un camarade que je reconnais immédiatement pour l'avoir remarqué au dernier concours. Depuis mon entrée rue de Madrid, je n'avais pas réussi à lui parler. Je l'apercevais quelquefois filant en compagnie de Claude Génia, également en troisième année. Je le trouvais fort élégant avec ses cheveux un peu longs pour l'époque, et bien sanglé dans un manteau bleu marine. Avec un petit soupir intérieur, je pensais qu'il ne se trouverait jamais sur mon chemin et que Claude Génia devait sans doute l'intéresser bien davantage. Et voilà qu'il est là, à mes pieds, immobile, me fixant de ses yeux bleus. Étrange fantaisie de la vie où, en quelques instants, tout se joue. Je m'étais arrêtée. Nous nous regardions. Ce fut Raphaël qui rompit le silence :

– Je te présente ma cousine, elle vient d'être reçue première, elle est chez Le Roy...

Et, se tournant vers moi :

– Lucien Pascal, tu connais ?

– Oui.

Confusément, du fond de mes dix-sept ans et demi, je sens que cette minute est décisive.

On dit que les gens heureux n'ont pas d'histoire. Ce n'est pas exact. Ils en ont une, à condition que l'eau claire de leur bonheur ne ressemble pas au calme monotone des rivières. Dieu merci, dans l'union de deux comédiens, quelques vagues, quelques zéphyrs qui n'engendrent pas forcément des tempêtes apportent un certain remous, indispensable au bon équilibre du couple. Jean Anouilh a dit quelque part : « C'est plein de disputes, un bonheur. » Sans aller jusque-là, que serait la vie, sans la vie même ?

Lucien Pascal avait vingt-cinq ans. Ingénieur dessinateur en même temps qu'élève de comédie au Conservatoire, il travaillait dans un bureau de la Door Company, société américaine située place Saint-Augustin. Dispensé de la classe de littérature après une brillante

première médaille en première année, il ne suivait que les cours de Léon Bernard, grâce à une permission spéciale de son patron américain amusé qu'un ingénieur puisse envisager d'être comédien. Lorsque, reçu au Conservatoire, il avait dû se libérer pour ses cours, il avait sollicité un rendez-vous avec le grand patron :

– Monsieur, j'ai une faveur à vous demander : pouvez-vous m'accorder deux matinées par semaine pour suivre des cours ?

– Oh ! vous voulez suivre des cours de perfectionnement pour la société ?

– Euh... non, monsieur. Voilà, ce sont des cours de comédie... je viens d'être reçu au Conservatoire, alors, si vous pouviez me libérer deux fois par semaine, mon travail ici n'en souffrirait pas, je rattraperais le soir, au besoin.

L'autre avait éclaté de rire et, se tapant sur les cuisses, avec son accent yankee il s'exclama :

– Maurice Chevalier ! Vous voulez être comme Maurice Chevalier !

Après dénégations et explications de ce qu'était le Conservatoire, le directeur avait consenti, trouvant la situation très cocasse mais stipulant bien sûr que Lucien ne négligerait en rien son travail et ses visites sur les chantiers du Nord où il se rendait fréquemment. Je comprenais enfin pourquoi il disparaissait si vite après les classes. Par la suite, il m'arrivera bien souvent d'aller le conduire à la gare du Nord où il sautera dans un train pour Saint-Quentin ou Amiens.

Après son premier prix en 1932, engagé à l'Odéon, il lui faudra bien choisir et renoncer à sa situation à la Door Company. Le théâtre remplissait sa vie et il n'allait pas l'abandonner pour un prétexte matériel ; engagé à l'Odéon, il gagnait la moitié de ses appointements de dessinateur. Son patron, désolé de le voir partir, lui attribua un certificat magnifiquement élogieux et, en lui serrant la main, lui dit : « Si vous changez d'avis, nous vous reprendrons avec joie. »

La famille de Lucien Pascal, à l'inverse de la mienne, n'évoluait pas du tout dans un milieu artistique. Son goût pour le théâtre, venu de quel ancêtre ?, avait été fortement contré. Son père, architecte, était mort à la guerre. Restée seule avec quatre enfants élevés à la force du poignet, on comprend que sa mère, torturée de chagrin, courageuse mais angoissée pour l'avenir de ses enfants, ait vu avec peu d'enthousiasme son plus jeune fils se passionner pour l'art dramatique. Ne voulant pas chagriner sa mère qui imaginait un nom honorable galvaudé chez les saltimbanques, il changea de nom : Lucien Probst devint pour le Conservatoire Lucien Pascal. J'ai à mon actif la joie d'avoir, quelques années plus tard, réconcilié ma belle-mère avec le théâtre et modifié son jugement sur notre milieu.

Dans ce milieu si décrié parfois, les artistes avaient pourtant à

cœur d'élever leurs enfants comme de vrais bourgeois, alors que de nos jours les bourgeois élèvent les leurs comme des artistes, ou plutôt comme des bohèmes. Mon père, charmant et si léger, partageait sa vie entre la maison et une diva, chanteuse d'opérette qui avait eu ses heures d'Opéra-Comique. Elle possédait une maison de campagne, la « maison du pêcher », baptisée par papa, malicieusement, « ma maison du péché ». Nous savions tout cela. Maman, digne et bonne, supportait. Moi, jalouse et violente, je faisais des reproches à mon père, qui s'exclamait : « Ma fille est terrible, elle ne me passe rien. Je la crains bien plus que ma femme ! » Mais à dix-huit ans, si j'avais demandé à quitter la maison, à avoir ma chambre ou mon studio, comme les filles d'aujourd'hui, il serait tombé raide ou m'aurait clouée sur place. D'ailleurs, je m'empresse de dire que cette idée était impensable, elle ne pouvait pas me venir à l'esprit. Les temps ont bien changé.

La maison était très accueillante. Souvent, je ramenais rue de Steinkerque des camarades du Conservatoire pour déjeuner à la fortune du pot. J'avais très vite présenté Lucien Pascal à ma mère. Nous répétions ensemble nos scènes. Lucien avait le sens critique, un instinct très sûr et des dons exceptionnels de pédagogue en plus de ses dons de comédien. Le professorat l'intéressait beaucoup. Nombreux sont les élèves qu'il a formés ou fait travailler. Il fut le premier professeur de Madeleine Robinson. Plus tard, il sera nommé professeur de régie au Centre de la rue Blanche et au Conservatoire. En 1950, ayant abandonné sa carrière d'acteur, il deviendra directeur de la scène à la Comédie-Française.

Mais, pour l'instant, sa première élève... c'est moi. Et si les tendres liens qui nous unissent rapidement le conduisent à s'intéresser à ma carrière avec un désintéressement, un soutien inébranlables, jamais démentis, il n'en est pas pour autant rempli de faiblesse ou d'indulgence. Il ne me passe rien, il m'apprend tout, il secoue ma paresse ou ma facilité naturelle. Je pleure. Il claque les portes. Je ne suis pas toujours facile... Il n'est pas toujours commode. Merveilleuses leçons qui servent aussi d'alibi à une rentrée tardive à la maison... Il ne néglige rien, choisit mes scènes, mes poèmes, car Georges Le Roy ne s'intéresse guère aux débutants, et juge inutile de me faire concourir en première année.

Grâce à Lucien Pascal, au bout de quelques mois je décroche une première médaille de diction à l'unanimité avec *Les Femmes et le secret* de La Fontaine, *La Mort du dauphin* d'Alphonse Daudet... et j'obtiens le droit de passer le concours.

voyage.

2.

Petite-fille d'une vieille amie de ma grand-mère, Mme Azambre, Jacqueline a épousé André Haguet, auteur d'*Une jeune fille savait* et dialoguiste de films. En 1966, j'interpréterai en tournée le rôle principal de *Caroline a disparu* qu'André aura écrit en collaboration avec Jean Valmy.

3.

Les étages des coulisses portent le nom de sociétaires célèbres du passé : Préville, Talma, Mars, Samson et Rachel.

III

Premiers pas en scène

Le concours sera aussi pour moi la première fois où je jouerai *vraiment* la comédie. Je ne peux compter pour des débuts mes modestes figurations au Théâtre-Français, ni une représentation dans une salle de concerts à Lyon pendant l'hiver. Un pensionnaire de la Comédie-Française qui y tenait un emploi dans de petits rôles s'occupait avec sa femme de monter des spectacles. M'ayant remarquée, il m'avait demandé si je voulais jouer la jeune première d'une pièce inédite d'un certain Jules Bertaut – un historien, je crois –, intitulée *Yann fils de la mer*. Drame breton, sombre histoire où la pauvre jeune fille attend le fiancé désespérément... Mes souvenirs sont très flous. Le rôle principal était tenu par Maurice Donneaud, de la Comédie-Française. Or celui-ci, toujours indisponible pour répéter, absent de Paris ou bien malade, fatigué, abusant jusqu'à l'excès de « remontants » ou de tranquillisants, ne venait jamais aux répétitions. « Ne vous inquiétez pas, vous répéterez à Lyon », m'assure-t-on.

Je savais bien mon petit rôle. Je connaissais mes places ; à cause de ma classe au Conservatoire, je dus partir seule et retrouver la troupe. « En arrivant à l'hôtel, vous demanderez M. Donneaud, il sera là depuis la veille. Vous aurez tout le temps de faire un bon raccord. » Un mot m'attendait : M. Donneaud, pris d'un gros accès de fièvre, ne pouvait répéter, il s'excusait et viendrait seulement pour la représentation.

Un peu affolée, je rejoignis la salle Rameau où avait lieu la représentation. Cette salle n'était pas équipée pour le théâtre, elle manquait de dégagements. Une entrée côté cour et une côté jardin, des éléments de décors simulaient vaguement un intérieur breton de la fin du XIX^e siècle. J'avais un petit costume étriqué, les mesures données ne correspondant sans doute pas à ce que possédait la costumière, qui avait envoyé « ce qu'elle pouvait » et carrément oublié les chaussures. Qu'à cela ne tienne, je jouerais en chaussures de ville, des souliers parisiens de 1932 avec un costume de paysanne 1890 : quelle importance, n'est-ce pas ? Au point où nous en étions, j'étais surtout préoccupée par mon partenaire. Celui-ci, malade, dégoulinant de

fièvre, de sueur, frissonnant, se présenta au dernier moment. Comme j'avais quelques répliques avant son apparition, je ne l'avais pas vu. Arrive ma grande scène avec lui. Émue, tremblante, je murmure, tournée vers le côté cour, comme me l'avait indiqué le metteur en scène : « Ah ! Yann, enfin le voici, je le vois ! » Je ne vois rien du tout... Je répète ma phrase désespérément : « Ah ! Yann ! » À ce moment-là, un rire secoua le public ; mon fiancé faisait son entrée dans mon dos ! Il me serra dans ses bras, à m'étouffer. J'avais peine à dégager ma tête pour risquer mes quelques répliques, et je me retrouvai trempée de la sueur de mon pauvre camarade, ayant quand même « tout dit ». (Expression restée dans les annales du Théâtre-Français, et que les comédiens prononcent quelquefois en plaisantant à leur sortie de scène. On la doit à une célèbre comédienne peu douée qui, en sortant de scène, s'écria : « J'ai tout dit », ce qui pour elle devait représenter le *summum* du talent !)

Bien que félicitée chaudement par les organisateurs de m'en être fort bien tirée, j'éprouve un peu de déception de ce premier contact avec la scène, et je juge que ce n'est pas là un vrai début. C'est à mon premier concours que je vais affronter le public. Une réforme récente oblige les élèves à concourir dans deux scènes : une moderne, une classique. Les romantiques sont considérés comme modernes. Je fixe d'abord mon choix sur une scène du premier acte de *L'amour veille*, de De Flers et Caillavet, mais une élève de troisième année donne une scène du troisième acte de la même pièce. Elle fait valoir ses droits, et Georges Le Roy, déjà peu enthousiaste à l'idée de laisser concourir une première année, me prie de choisir une autre scène. Je prends donc, en moderne, Cécile d'*Il ne faut jurer de rien* et, en classique, *La Seconde Surprise de l'amour* (Lisette).

À cette époque, le concours se déroule selon un rite presque séculaire, qui reste gravé dans la mémoire des Comédiens-Français et des gens de théâtre. Chaque année, au début de juillet, une animation inaccoutumée règne dans une paisible rue de Paris, devant la porte d'un immeuble d'aspect monacal. En dépit de l'heure matinale, la température accablante fait toujours partie du programme. Les employés de la banque d'en face délaissent leurs travaux et surveillent en chuchotant les allées et venues de personnages décorés. Qui sont-ils ? Des académiciens, des auteurs dramatiques, des vedettes, des critiques qui fendent la foule composée de comédiens, d'hommes de lettres, d'imprésarios, de parents, d'amis, d'amateurs sentencieux, et de toute une jeunesse ardente qui discute avec passion. Le concierge ouvre la porte ; la foule se rue à l'intérieur d'une salle ravissante, de style Directoire, vert et rouge. Les invités, les parents, les amis s'installent à l'orchestre et dans les étages supérieurs. Les critiques dramatiques de face, au premier balcon. Derrière eux, à l'heure H,

dans la salle surchauffée d'impatience et d'émotion, le jury fait une entrée remarquée. Un bref coup de sonnette du président-directeur retentit. Le brouhaha cesse, l'appariteur se présente à l'avant-scène, un papier à la main, et, rompant le silence impressionnant, il annonce : « Concours de comédie classique femmes ; numéro 1, mademoiselle..., rôle de..., réplique monsieur... » Un frisson parcourt la salle, les souvenirs affluent, les vers chantent dans la mémoire des gens du métier... Et la concurrente, transie, tremblante, à moitié morte de peur, se jette à l'eau.

Cette année-là, les premiers prix du concours hommes vont à Jean Valcourt, Lucien Pascal et Échourin. Pour les femmes, trois premiers prix également, qui récompensent Marcelle Brou, Claude Génia et Éliane Ellis.

Pour ma part, folle de joie, je reçois... un deuxième accessit, à titre d'encouragement sans doute, mais qui clôt glorieusement cette première année. Louis Beydts, compositeur, qui assiste au concours, très galamment m'envoie un magnifique bouquet pendant l'entracte. Après les résultats, je cherche vainement mes fleurs. J'apprends par l'habilleuse qu'une camarade de troisième année, superbe créature appelée également pour le deuxième accessit et furieuse de cette récompense, s'est emparée des roses pour se faire photographier et... elle est partie avec. Je ne l'ai jamais revue. Les roses non plus, naturellement !

Ce premier concours m'apporte quelques contacts intéressants. Je fais la connaissance de Firmin Gémier, ancien directeur de l'Odéon, metteur en scène. Il projette de tourner un film et me convoque. Malheureusement, Firmin Gémier mourra en 1933, avant d'avoir mis son projet à exécution.

Au mois d'octobre, Marcel Prévost, de l'Académie française, m'invite à la manifestation annuelle du *Jasmin d'argent* à Agen. Il s'agit de jouer une scène de Porto-Riche (je crois) avec Suzanne Rouet, lauréate des années précédentes, et de dire des poèmes.

Nous partons toutes les deux, bien décidées à ne pas nous quitter. La réputation de Marcel Prévost, flatteuse peut-être pour lui, a de quoi effrayer des jeunes filles soucieuses de leur tranquillité ; lorsqu'il jette son dévolu sur l'une d'elles, ce septuagénaire n'hésite pas à l'importuner ou la poursuivre jusque dans ses derniers retranchements ! Cela dit, notre séjour se passe fort agréablement. Mme Marcel Prévost, calme et effacée, nous reçoit très gentiment. Quant au maître de céans, il entreprend de me faire visiter sa propriété. « Tu viens, Suzanne ? » dis-je d'un ton impératif à mon amie, ce qui le fait sourire.

– Vous ne pouvez pas vous séparer une seconde, alors ?

– Ah non, maître, on ne se quitte jamais !

– Bon, vous allez voir la propriété.

Et le voilà parti d'un pas allègre que nous avons peine à suivre. Comme nous le complimentons sur sa sportivité, sa jeunesse d'allure, il se tourne vers nous, mi-sérieux, mi-malicieux :

– Eh bien, mes petites filles, je fais tout, mais tout, vous entendez bien, comme à trente ans !

Nous n'avons pas insisté.

Au retour, je trouve un mot de Jean-Jacques Olivier, directeur de la compagnie du Chariot, me fixant rendez-vous. L'accueil est charmant. Jean-Jacques Olivier a l'air d'un abbé de cour du XVIII^e siècle. Il sautille. L'œil rond est humide. Il a un air gourmand, concupiscent, des poches sous les yeux, la lèvre inférieure remontant sur la supérieure. Il roule les yeux au ciel en parlant, cite à chaque instant Adrienne Lecouvreur et ses amours avec le maréchal de Saxe. Ses manières sont sucrées et irrésistibles. (Le « sexe faible » n'est pas son fort !) Il a écrit plusieurs ouvrages dont un sur l'acteur Le Kain qui créa les tragédies de Voltaire. Le vœu le plus cher de Jean-Jacques Olivier se réalisera à la fin de sa vie : il deviendra bibliothécaire de la Comédie-Française.

Il me prend la main, l'embrasse, s'exclame, frétille, pousse de petits cris, pleure que l'on ne sait plus jouer la tragédie (déjà !), et m'engage pour le début novembre à Strasbourg. Justement, je dois y jouer Fulvie, la confidente dans *Cinna*, aux côtés de Madeleine Clervanne, et une pièce en un acte, *L'Acte de naissance*, d'un petit maître du XVIII^e siècle.

Les répétitions commencent dès les jours suivants au café Voltaire. Jean-Jacques, qui m'a prise en amitié immédiatement et me tutoie (ce que je ne tarderai pas à faire aussi), s'arrache les cheveux en m'entendant dire « Oguste », au lieu d'« Auguste ».

– Ma petite fille, je t'en supplie, voyons, *AU, AU*, pas *O*.

Madeleine Clervanne conciliante, et indulgente devant mon inexpérience, suggère de faire quelques coupures dans mon rôle de tragédienne qui me va comme des manchettes à un lapin. Heureusement, je me rattrape avec la pièce en un acte où, d'après les critiques strasbourgeoises, je suis « malicieuse et spontanée à souhait » !

Désormais et jusqu'à mon entrée au Français, j'assure les spectacles classiques animés par la Compagnie du Chariot, et je joue à Strasbourg et à Colmar successivement une série de rôles de mon emploi : Cécile d'*Il ne faut jurer de rien*, Suzanne du *Mariage de Figaro*, et ces représentations firent plus pour mes progrès que des mois de cours – merveilleuses représentations répétées avec soin, et toujours joliment montées.

Elles m'ont aidée à comprendre ce qu'est le métier et à travailler. Être comédienne, c'est laisser le personnage entrer en soi. L'art de l'actrice ne consiste pas seulement à analyser un rôle, mais à en faire jaillir la vie, à tirer d'un texte mort et souvent très ancien un personnage de chair actuel, vrai, vivant, qui prend son regard, sa couleur de cheveux, son timbre de voix, son tempérament et son âge aussi, hélas ! Je dis hélas car les difficultés commencent avec lui. Une débutante possédant tous les dons physiques mais sans métier aura beaucoup de mal à adapter la psychologie de certains rôles classiques à la sienne propre en fonction de l'âge voulu par l'auteur. Dans les pièces classiques, c'est presque toujours dix-huit ou vingt ans ! C'est très long et très difficile d'apprendre à bien dire les vers et la prose du répertoire dans le style de l'auteur avec le naturel qui convient à chaque œuvre. Les classiques comme Corneille, Racine, Molière... Musset, même Claudel exigent une diction infailible et une maîtrise de l'alexandrin qu'on ne possède pas toujours à vingt ans. Il faut très longtemps pour acquérir la jeunesse, disait Picasso ! À mes débuts, on parlait beaucoup d'« emploi » au théâtre : j'ai été engagée à la Comédie-Française comme « ingénue, soubrette légère et [...] utilité » ; cela pour ne pas refuser de jouer une « panne », comme on dit dans le métier. J'ai eu la chance d'y échapper ! En tant qu'ingénue, j'ai donc beaucoup fréquenté ces aimables jeunes filles du répertoire, tantôt terre à terre ou mystiques, romanesques, amoureuses ou coquettes, ingénues ou rouées, que les auteurs ont inventées ou recrées d'après nature. Mon professeur Georges Le Roy imposait à ses élèves une technique impeccable, demandant avant tout une émission claire et compréhensible. Il avait écrit un traité de diction remarquable dont bien des jeunes aujourd'hui auraient avantage à s'inspirer. Très à cheval sur le langage et la façon de s'exprimer, il nous reprenait souvent pour nos fautes de français. Un de mes camarades du Conservatoire lui demandait un jour l'autorisation de manquer la classe suivante :

- Excusez-moi, maître, mais je pars à Strasbourg.
- Non, dit Georges Le Roy, tu ne pars pas à Strasbourg.
- Mais si, maître, je vais jouer au Grand Théâtre, et même avec Gisèle !
- Non, vous ne partez pas à Strasbourg !
- Mais... je suis engagé !

Et au grand soulagement de mon camarade, Le Roy reprit : « Tu ne pars pas à Strasbourg, tu pars *pour* Strasbourg ! »

Jean-Jacques Olivier avait du goût et savait toujours entourer les jeunes du Conservatoire d'un ou deux très bons comédiens qui dirigeaient les répétitions. Joyeuses expéditions que ces voyages à

Strasbourg, fatigants aussi, mais quand on est jeune et plein d'ardeur ! Nous partions le mercredi soir par le dernier train, nous arrivions à l'hôtel Hanoi où le patron tolérait les chahuts de cette bande juvénile et bruyante. Le jeudi matin, nous répétions en scène ; en général, nous jouions en matinée deux pièces et nous n'avions que le temps de nous démaquiller et de courir reprendre le train.

Lucien Pascal, Robert Murzeau, René Barré, Suzanne Rouet, Alfred Adam, Julien Bertheau étaient parmi les plus assidus. Quelquefois, si l'un d'eux ne pouvait qu'arriver juste à temps pour la représentation, on assistait à une séance tragi-comique où Jean-Jacques Olivier, en perruque Louis XV, à moitié habillé, ses bretelles traînant par terre, en culotte de soie, ses lunettes sur son nez, parcourait la scène et les coulisses, regardait l'heure toutes les deux minutes en gémissant : « Me faire ça à moi ! Vous allez voir qu'il ne sera pas là pour la matinée. Qu'est-ce que je vais faire, Seigneur... C'est la dernière fois, je ne le reprendrai pas, je le jure. »

Il s'agissait souvent d'Alfred Adam ou de Robert Murzeau. Et puis l'intéressé apparaissait une demi-heure avant le lever du rideau, et Jean-Jacques se précipitait sur lui : « Ah, mon chéri ! te voilà. Merci, Seigneur, viens que je te serre sur mon cœur, je savais que tu arriverais à temps ! »

Nous connaissions le processus et n'essayions même plus de raisonner ou d'apaiser Jean-Jacques.

En dehors des matinées classiques d'Alsace, je continuais de figurer au Théâtre-Français (j'avais même quelquefois le privilège de dire une ou deux phrases). M. André Brunot, éminent sociétaire, remplaçait provisoirement au Conservatoire Georges Le Roy, qui avait dû interrompre ses classes pour cause de dépression et de troubles psychologiques. Lesquels se manifestaient de façon originale : Georges Le Roy commençait par parler sans arrêt de Georges Clemenceau, puis, mystiquement exalté, tenait des propos incompréhensibles souvent déroutants, mêlés de mystification. Ainsi pouvait-il s'adresser à une élève : « Tu as l'air d'un oiseau, je vais ouvrir la fenêtre, tu t'envoleras. » Il n'y avait là rien de méchant, mais réitéré, geste à l'appui, cela finissait par inquiéter la jeune intéressée.

Cet homme remarquable d'intelligence et de talent donnait des indications lumineuses en tragédie. Profondément mystique, il impressionnait ses élèves et les influençait même dans leur vie privée. À cette époque où j'avais surtout besoin de « sortir de moi-même », d'être secouée et de tout apprendre, cet enseignement supérieur me passait carrément au-dessus de la tête. C'est seulement plus tard, à la Comédie-Française, que j'ai vraiment compris et apprécié la direction de ce maître.

Pour l'heure, ne voulant pas me laisser diriger, je le fuyais. En 1926, il avait réussi le tour de force absolument impensable à cette époque de rapprocher les comédiens et l'Église catholique. Il avait obtenu des entrevues à Rome avec le pape et fini par faire lever l'excommunication qui datait du temps de Molière. Évidemment, lorsqu'il évoquait ces événements en pleine classe, j'affectais, en bonne protestante, de m'en désintéresser (ce qui était un peu sot), et je refusais ses invitations à Notre-Dame de Paris.

D'origine irlandaise, il était également un peu mystificateur, si bien qu'on ne savait jamais s'il parlait sérieusement ou non : plutôt déconcertant pour de jeunes élèves. Outre son grand talent de comédien, il avait aussi des dons de maître verrier, s'intéressait à la musique et à tous les arts, avait écrit une remarquable grammaire et un traité de diction encore suivis à l'heure actuelle.

Durant mes premières années à la Comédie-Française, je vis souvent avec chagrin Georges Le Roy emmené en clinique pour un repos forcé. Une fois, nous jouions *Madame Quinze* de Jean Sarment, une très jolie pièce relatant les amours de Mme de Pompadour et de Louis le Bien-Aimé. Le Roy était des premier et avant-dernier tableaux, dans le rôle de Lenormand d'Étiolles, mari de la marquise. La pièce, très longue, lui laissait du temps. C'est ainsi qu'un jour il partit en costume... à Notre-Dame et, dans le jardin voisin, sans chaussures, il essayait tel saint François d'appriivoiser les oiseaux. Ramené par des agents de police à la Comédie-Française, il récidivait le lendemain, dans le même costume, cette fois pour déposer la photo de Georges Clemenceau... sur la tombe du soldat inconnu. Et comme les agents, éberlués de voir ce personnage du XVIII^e siècle penché sous l'Arc de triomphe, lui demandaient ses papiers :

– Mais je suis Le Roy, de la Comédie-Française !

– Allez, allez, pas d'histoire, au poste.

Et c'est là qu'un jour on le récupéra juste à temps pour son entrée en scène.

Mme Delvair, sa première femme, tragédienne de grand talent, et lui avaient une fille de mon âge ; de santé très fragile, elle mourut vers vingt-trois ans. Je n'ai jamais vu deux êtres aussi illuminés, aussi sereins devant la mort de leur enfant que ces deux grands croyants, déclarant qu'il ne fallait pas pleurer, puisque maintenant elle était « dans la lumière et heureuse ». Un peu inhumain tout de même, mais forçant l'admiration, Georges Le Roy a marqué beaucoup de comédiens à travers plusieurs générations. Gérard Philipe, Claude Rich et Edwige Feuillère, pour ne citer que ceux-là, furent parmi les plus fidèles. Je me souviens encore avec émotion de la soirée d'adieux de notre professeur, en 1950, à la Comédie-Française, en présence de personnalités de premier plan. Cette représentation extraordinaire se

poursuivit jusqu'à cinq heures du matin. Tous ses élèves, depuis les plus anciens, groupés autour de lui, reconstituèrent « la classe ».

Mais revenons au Conservatoire de mes premières années. La Faculté avait jugé bon de donner quelque repos à notre professeur. Nous fûmes d'abord envoyés dans la classe de Léon Bernard. Puis M. Brunot fut nommé professeur intérimaire. Nous nous trouvions très heureux, moi surtout, d'avoir un maître direct, bon enfant comme André Brunot, s'adressant à nous en propos tout simples :

– Dis-moi, mon petit coco, dis-moi, si cela te convient, je t'engage pour une tournée en Hollande.

– Oh, maître ! avec joie !

– Et d'abord, ne m'appelle pas « maître », j'ai horreur de ça. Appelle-moi « patron ».

– Bien, maî... heu, bien, patron.

– Nous partons le 21 mars pour trois jours : La Haye et Rotterdam. Tu diras des poèmes, je te les indiquerai. Ma compagne Madyne Coquelet chantera. Nous jouerons, elle et moi, une pièce en un acte de Courteline. Tu joueras une scène de *Démocrète* de Regnard avec ce porc d'Échourin.

Échourin avait eu son premier prix en même temps que Valcourt et Pascal, en 1932. D'abord refusé au Théâtre-Français, il s'était installé à l'étage de l'administration et n'avait pas arrêté de sangloter pendant quarante-huit heures. « Je vais me suicider, disait-il entre deux hoquets, ma vie est fichue sans la Comédie-Française. Je vais me tuer. » Il repartait à la fermeture, revenait dès l'ouverture et recommençait, soutenu, protégé par son maître, Léon Bernard, et René Alexandre ; tous deux membres du comité, ils avaient fini par convaincre l'administrateur, Émile Fabre, de lui signer son engagement. Mais beaucoup n'étaient pas d'accord, et le procédé d'Échourin avait été blâmé par plusieurs sociétaires. Engagé, il se redressait, affichait un contentement un peu vaniteux. Obséqueux, toujours présent, à l'affût, prêt à se rendre indispensable auprès des autorités, gros, peu ragoûtant, suant et soufflant, amateur d'histoires graveleuses, il s'était vu octroyer le surnom de « porc » par André Brunot qui néanmoins, ayant besoin de lui, l'avait engagé pour cette tournée.

Ma deuxième année tire à sa fin. Le concours approche. J'espère décrocher un premier prix et peut-être, de ce fait, entrer au Théâtre-Français. Si cela se réalise, nous avons décidé, Lucien Pascal et moi, de nous marier.

J'ai choisi deux scènes « à l'emporte-pièce » : *Les Folies amoureuses* de Regnard et *Les Deux Écoles* d'Alfred Capus.

Georges Le Roy est revenu. Mon choix ne retient guère son intérêt, tourné vers les scènes de tragédie. M. Brunot, trop occupé, ne m'a entendue qu'une ou deux fois, sans presque rien m'indiquer.

– Qu'est-ce que vous donnez au concours ? me demandent d'autres professeurs ou camarades plus âgés.

– Agathe des *Folies amoureuses*.

– Oh ! Oh ! Dangereux, scène casse-gueule.

Encourageant ! À quinze jours du concours, déprimée, secouée par Lucien Pascal qui ne me trouve pas drôle, je n'y vois plus clair et je suis prête à abandonner. Tout à coup, Lucien a une idée lumineuse : « Je t'emmène chez M. Duard, il va t'arranger ta scène. »

Émile Duard est un vieux monsieur au teint rougeaud, à la crinière blanche, à l'œil mouillé et malicieux. Le portrait de *Chardin par lui-même*. Directeur des études classiques de l'Odéon, le ^{xvii}e siècle et surtout le ^{xviii}e siècle n'ont aucun secret pour lui. Il indique les textes avec un esprit, une saveur et des « dessous » remarquables. On comprend vite de qui son fils Paul Colline, le chansonnier, tient sa vivacité de repartie et son air gouailleur.

– Alors, mon petit chat, qu'est-ce qui ne va pas ? Agathe ? Ne t'inquiète pas, vas-y.

Il m'écoute sans broncher, puis à la fin de la scène :

– Eh bien, ce n'est pas cela du tout, mais du tout.

Et le voilà qui me fait reprendre tout, exactement à l'envers de ce que j'ai imaginé, m'interrompant à chaque réplique. Perdue, affolée, je pleure :

– Je n'y arriverai jamais.

– Mais si, mais si, tu vas voir, on va travailler, allez, recommence.

Je sors, la tête pleine à éclater, désorientée, pensant à la catastrophe que je me prépare. Les jours suivants, tant bien que mal, j'essaie de suivre les consignes du professeur. Peu à peu, je commence à retrouver tous les dessous à double entente, en demi-teinte que j'avais négligés auparavant, me contentant de faire un numéro de virtuosité.

– Dans l'esprit, mon petit chat, pas dans la force. Et l'amour, tu y penses à l'amour ? À l'audace, l'émotion contenue, la rouerie et en même temps à la partie folle qu'elle joue pour se sauver avec son amoureux ? Tout a un double sens, penses-y.

J'y pense si bien que le jour du concours, légèrement rassérénée mais morte de trac, je donne la scène, admirablement réglée, et je sors (pardon du manque de modestie) sous les applaudissements de la salle. L'après-midi, une scène très drôle des *Deux Écoles* d'Alfred Capus déchaîne les rires. À l'entracte, pendant la délibération, tout le monde me donne gagnante : « Le premier prix, c'est Casadesus, vous verrez. »

Fâcheux, les pronostics ! Une troisième année, Madeleine Fabre¹,

donne deux scènes très dramatiques. Ses supporters eux-mêmes prédisent qu'il y aura deux premiers prix. Eh bien, non ! Il n'y en aura qu'un : Madeleine Fabre. Les jurys, à l'époque, donnaient toujours la préférence aux scènes dramatiques, jugeant le comique moins positif (?). Je reçois à l'unanimité un second prix.

– Le premier prix, ce sera pour l'an prochain, ne t'inquiète pas.

J'ai droit à tout un défilé de comédiens, de camarades, de journalistes :

– Ça alors, quelle injustice ! Cette petite méritait le premier prix haut la main !

– Mais, mon cher, c'est toujours pareil, voyons, le Conservatoire ne récompense jamais les vrais talents.

Ce genre de réflexions, on les entend depuis cent ans. Très simple et pas exagéré pour deux sous... Mary Marquet, sociétaire de la Comédie-Française, fend la foule de sa haute taille pour me presser sur son cœur :

– Ma petite, tu es géniale. (Rien que ça !) L'an prochain tu seras chez nous. Et puis tu n'es pas petite, tu pourras jouer avec moi, je te prédis une merveilleuse carrière !

La presse est unanime à me louer, mais hélas mes projets s'écroulent : pas de mariage pour cette année. Je n'ai pas de situation, et Lucien gagne trop peu pour deux. Pas de Comédie-Française. De plus, une comédienne de l'Odéon, du même emploi que moi, a été engagée quelque temps auparavant.

Robert Trébor, le directeur du théâtre Michel, qui assiste au concours, m'engage pour remplacer Renée Devillers à la rentrée de septembre aux côtés de Pierre Fresnay et Fred Pasquali dans une pièce d'Yvan Noé, *Teddy and Partner*. C'est la joie !

Je pars en vacances avec le manuscrit sous le bras. Je dois revenir pour répéter mi-septembre. Un télégramme de mon père me rappelle un peu plus tôt : Édouard Bourdet va faire jouer sa pièce *Les Temps difficiles*, il cherche une jeune fille et veut me voir. Rentrée à Paris, j'ai rendez-vous avec Victor Boucher et Édouard Bourdet. Papa m'accompagne. D'ailleurs, il connaît bien Victor Boucher. Nous nous rendons 71, quai d'Orsay, chez Édouard Bourdet. Je ne sais pas encore, bien sûr, qu'il deviendra un jour l'admirable et imposant administrateur de la Comédie-Française. Ah ! qu'il est impressionnant, intimidant ! Grand, élégant, les yeux bleu acier, un regard froid qui vous transperce, les cheveux légèrement bouclés. Il parle, la tête inclinée en arrière, d'une voix lente et basse. Il fume, la cendre tombe sur son veston, d'un revers de la main, il l'époussette, un peu distant. Victor Boucher, au contraire, est bon enfant, vous met à l'aise, parle abondamment. Il explique la pièce, le personnage. Il est entendu qu'Édouard Bourdet viendra me voir jouer *Teddy and Partner*. La

difficulté du rôle réside dans la contradiction entre la légèreté et l'insouciance juvénile de la première partie, et la situation très dramatique de la seconde où le personnage a complètement évolué : la jeune fille est devenue femme, torturée et poursuivie par l'exigence d'un mari ataxique et trop amoureux. Édouard Bourdet me jugera trop jeune et inexpérimentée pour cette seconde partie.

Le rôle sera créé et très bien joué par Hélène Perdrière, qui a déjà fait ses preuves au boulevard après deux ans passés à la Comédie-Française. La distribution sera fort brillante, avec Victor Boucher éblouissant et si humain, Jacques Baumer, Marguerite Deval, et surtout Marcel Dalio, remarquable dans le rôle de l'ataxique amoureux.

Je vais donc commencer à répéter au théâtre Michel. L'action de *Teddy and Partner* m'est sortie de la mémoire. Néanmoins, je me rappelle vaguement mon personnage, une jeune femme ensorcelée par le jeu d'un clown musicien. Elle vient lui dire son émoi, son admiration, se trouve complètement désemparée devant l'homme cynique et moqueur qui ne correspond en rien à son jeu bouleversant. Mais tout s'explique, puisque c'est son secrétaire, sensible, artiste, qui joue du violon en coulisses à sa place. La jeune femme et le secrétaire s'aimeront, et après quelques péripéties dont le déroulement m'échappe, formeront un trio musical avec le clown (pas si méchant que cela), et partiront sur les routes de la gloire...

Le rideau tombait sur la première strophe de *Parlez-moi d'amour* que j'essayais de chanter... le moins mal possible. Pierre Fresnay jouait le secrétaire, Pasquali le clown, Pauline Carton, Robert Blancard et Madeleine Suffel complétaient la distribution. À la répétition, dès les premières répliques, complètement intimidée par Pierre Fresnay, j'éclate en sanglots. J'ai à peine dix-neuf ans, ne l'oublions pas.

Guère expérimentée, je ne connais pas Pierre Fresnay, sauf de réputation. Il est tout auréolé de sa récente aventure avec Yvonne Printemps, sujet principal des conversations du Tout-Paris artistique et mondain. Jouer sa maîtresse passionnée et admirative a de quoi vous faire peur. Heureusement, tout le monde est indulgent et sympathique. Même Pierre Fresnay sort de son apparente froideur pour me reconforter et me remonter le moral.

La première doit avoir lieu le 20 septembre. Répétitions tous les jours et essayages chez un grand couturier de l'époque, Dupouy-Magnin. Mais comme je n'ai guère de jugement encore sur ce qui me va ou non, je me laisse faire et me présente pour la première répétition en costume, affublée d'une robe du soir en taffetas qui me fait ressembler à un tas. Heureusement pour moi, Yvonne Printemps, qui connaît bien mon père, est venue voir la répétition. Elle s'exclame de la salle à la scène :

– Vous n’allez pas laisser cette petite jouer attifée de la sorte, voyons ! Il lui faut quelque chose de léger, de transparent !

– Mais, madame, rétorque le premier de chez Dupouy, nous n’avons plus le temps !

– Prenez-le. Appelez le directeur, M. Trébor, je suis sûre qu’il ne laissera pas la petite dans cette tenue, c’est l’intérêt de la pièce, du spectacle.

J’étais ravie, car sans rien oser dire, je me sentais tout à fait mal à l’aise dans cette robe qui m’engonçait et me donnait l’air d’une demoiselle d’honneur pour noces de campagne !

Pendant trois semaines, je fus – en scène – la maîtresse amoureuse de Pierre Fresnay. Chaque soir, dans un élan passionné, il me renversait sur un divan, et m’embrassait fougueusement... en mettant son pouce sur ma bouche. À l’époque, les baisers passionnés sur une scène étaient toujours très chastes, et pour ma part je préférais cela. Il était amoureux d’Yvonne Printemps, moi de Lucien Pascal ; aucun n’avait envie de se laisser aller, fût-ce pour un bref instant, à une légère incartade.

Fresnay n’était pas du deuxième acte de *Teddy and Partner*. Une indiscretion des habilleuses nous avait appris que, pendant ce temps-là, il s’esquivait par les sous-sols du théâtre Michel qui le menaient vers ceux de la Madeleine, où il rejoignait Yvonne Printemps. Et Sacha Guitry, en scène, s’imaginait celle-ci l’attendant sagement dans sa loge.

Le 1^{er} octobre 1933, le Conservatoire rouvre ses portes. Y rentrerai-je ou non ? Robert Trébor me propose éventuellement un rôle dans une prochaine pièce. Mon deuxième prix m’a laissée un peu déçue. Il n’est pas sûr que j’obtienne le premier prix l’année suivante, et alors, adieu mes rêves de Comédie-Française. J’envisage réellement de donner ma démission, poussée par mon père qui entrevoit pour moi une carrière peut-être plus brillante sur les boulevards. Mais mon frère et Lucien insistent fermement pour que je reprenne mes classes.

– Tu as une année à faire, qu’est-ce que c’est ! Risque au moins ta chance. Si tu as ton premier prix, tu peux peut-être être engagée au Français.

– Je n’ai plus de scène, qu’est-ce que je vais donner ? Et si je m’effondre, je me ferai du tort.

– Mais non, à dix-neuf ans rien n’est perdu, tu dois essayer.

– On va retourner voir M. Duard, dit Lucien, je suis sûr que lui trouvera.

– Non.

– Si.

Finalement, je me rends à leurs raisons, et le jour de la rentrée, je

me pointe en classe.

– Tiens, te voilà ! me dit Georges Le Roy, je n'avais plus de tes nouvelles. Je sais que tu joues en vedette au théâtre Michel, je te croyais démissionnaire.

– Heu... non, maître, je tiens à ma troisième année...

À ce moment, entre dans la classe un appariteur qui annonce : « Mlle Casadesus est convoquée chez M. le directeur. » Aïe ! il va falloir s'expliquer.

M. Henri Rabaud, le directeur (compositeur de talent, auteur d'opéras, d'opéras comiques, dont *Marouf savetier du Caire* qui eut son heure de gloire) me reçoit en souriant paternellement dans sa belle barbe blanche :

– Alors, mon enfant, avez-vous une autorisation pour jouer, et sous votre nom, au théâtre Michel ?

– Monsieur le directeur, excusez-moi, mais c'était la période des vacances, le Conservatoire était fermé, je ne savais que faire... et je ne pouvais refuser une offre aussi intéressante... Et puis, jouer aux côtés de M. Fresnay...

– Oui, oui, j'entends bien, mais vous connaissez le règlement ? Interdiction à un élève de jouer sous son nom dans un théâtre parisien.

– Oui, monsieur le directeur... mais... le cas s'est déjà produit, et comme vous n'avez rien dit à ce moment-là... j'ai pensé que peut-être...

– Comment ? Mais je n'en ai rien su !

Effectivement, une élève, partie maintenant du Conservatoire (celle-là même qui avait pris mes fleurs un an plus tôt) avait joué tout une année au théâtre Mogador sans même utiliser un pseudonyme, cela sans être inquiétée le moins du monde.

– Eh bien, je le déplore. Mais ce n'est pas une raison, vous devez arrêter... ou jouer sous un autre nom !

– Oh, monsieur le directeur, mais ce n'est pas possible !

J'éclatai en sanglots. Décidément, que de larmes j'aurais versées au cours de ma carrière.

– Je vous en prie... comprenez, la pièce s'arrête dans quelques jours, on ne m'accordera pas ce que vous demandez, que faire ? Et je veux vraiment faire ma troisième année...

Après m'avoir laissée bien pleurer, et avec beaucoup de sévérité, M. Rabaud finit par me dire :

– Allons, s'il n'y en a que pour quelques jours, et puisqu'il y a eu un précédent, je veux bien fermer les yeux. Mais attention ! Gare, si cela se renouvelle !

Je remerciai, pleurai de nouveau, souris, embrassai le directeur tout paternel, et sortis... à moitié rassurée... Car, en fait, la pièce ne

s'arrêtait qu'une dizaine de jours plus tard. Bref, soit que le directeur ait eu d'autres chats à fouetter, soit qu'il ait voulu se montrer généreux, il n'y eut pas de suites, et je pus terminer tranquillement ces représentations qui m'ont apporté beaucoup d'émotions et de joies.

Ma troisième année s'annonce sous de bons auspices. Les tournées de la compagnie du Chariot reprennent, et chaque mois je vais y jouer un classique. Béatrice Bretty m'a remarquée au concours et recommandée à Marcel Karsenty qui emmène en tournée une pièce d'André Birabeau, *Ma sœur de luxe*. Il cherche une jeune fille pour jouer la fille de Bretty et la sœur (de luxe) de Pierre Brasseur.

Du 4 décembre 1933 au 14 janvier 1934, on tourne en Suisse, au Luxembourg, en Alsace, Belgique, Algérie, Tunisie, puis, après quelques jours à Paris pour Noël, en Afrique du Nord.

Cent francs de cachet et cent cinquante francs de défraiement : la joie et la fortune s'accompagnent de la tristesse de la séparation. Nous commençons, Lucien et moi, à comprendre et à goûter les joies et les peines de nos carrières débutantes, mais aussi à sentir la force de cet amour qui nous aidera tant et tant d'années. La main dans la main, les regards dans la même direction (selon Saint-Exupéry), nous affronterons soucis, tentations, chagrins, échecs et succès qui jalonnent une vie et qui peuvent si bien la cimenter.

Tentations... Eh oui ! cela peut arriver, cela arrive. Le tout est de ne pas « tomber dedans » (comme disait ma petite fille de quatre ans, croyant que c'était un grand trou noir et profond ; et interrompant sa prière : « Que que tu dirais maman si j'tombais dans la tentation ? »).

Je me souviens que pendant les représentations de *Teddy and Partner* je m'étais amusée à imaginer ce qu'aurait pu être ma rencontre avec Fresnay si... s'il n'avait pas été avec Yvonne Printemps. Si j'avais été libre moi-même et si nous avions été attirés l'un vers l'autre, le baiser factice laissant place à un vrai m'aurait peut-être troublée et orientée autrement. L'imagination tient une grande place dans la vie des artistes !

Sur la scène à cette époque, les élans amoureux étaient plus que réservés, mais au cinéma, déjà, ils se montraient plus passionnés. Recommencer cinq ou six fois une « prise » où le séducteur enfouit sa tête dans votre cou et vous serre fort (quand il ne vous applique pas un baiser brûlant) a de quoi vous troubler. Heureusement, la technique à respecter, les gens qui vous entourent, les places à observer, et le texte à dire viennent à votre secours. Certaines comédiennes et même des comédiens posent leurs conditions. Lino Ventura, paraît-il, stipulait dans ses contrats qu'il ne se plierait à aucune scène de baiser. De Funès également.

Personnellement, je n'ai jamais été confrontée à des scènes

scabreuses. J'ai eu l'immense chance de jouer des rôles qui ne m'ont jamais gênée quant à l'idée que je me faisais de l'amour, donc de la fidélité. Je ne me suis jamais trouvée en face d'une situation inacceptable, et n'ai jamais été forcée de refuser un rôle qui m'aurait entraînée dans une voie contraire à mes sentiments et à ma vie. Je pense à cette jeune comédienne qui se voyait proposer un rôle avec ou sans pénétration ! Peut-on en vouloir à l'artiste (au chômage ou pas) d'accepter ? Il faut bien vivre !

Pour la comédienne, la tentation n'est pas toujours uniquement sur le plateau. C'est grisant pour une jeune artiste de se sentir adulée, invitée, courtisée, quelquefois par des hommes séduisants. Mais quoi ! Il faut savoir ce que l'on veut et ce que l'on a ! J'imagine que la situation n'est guère plus facile pour l'employée poursuivie par son patron, ou pour la victime de harcèlement sexuel... !

Dès le début des répétitions, connaissant la réputation de Pierre Brasseur, Bretty, très gentiment protectrice, me dit : « Ma petite fille, vous resterez près de moi et prendrez, comme moi, le parti de rire et de ne jamais vous fâcher de ses incartades. »

Lorsque nous arrivons dans une ville, le premier soin de Pierre, à l'hôtel, est de sonner la femme de chambre, et au théâtre d'appeler l'habilleuse. Doué d'un tempérament à toute épreuve (et si elles répondent à ses goûts par leur âge et leur physique), il a vite fait de... comment dirai-je... leur prouver, sur-le-champ, sa juvénile vigueur. Puis, fanfaron, il vient s'en vanter auprès de Bretty et de moi-même. Fidèles à nos engagements, nous rions et le renvoyons adroitement vers d'autres horizons. Personnellement, je n'ai jamais eu ni à me plaindre ni à remettre Brasseur à sa place, et cependant, comme il me disait des années plus tard quand nous nous rencontrions : « Tu étais mignonne, tu sais, mais je t'ai toujours respectée, hein ? D'abord, je savais qu'il y avait un certain Pascal dans ta vie... Pourtant, tu portais des bottes... et j'ai toujours adoré les bottes ! » Sacré Pierre !

D'autres engagements le réclamant, c'est Pierre Dux qui assure la seconde partie de la tournée, en Tunisie et en Algérie.

Deux incidents nous émeuvent au cours de ces représentations. D'abord en Suisse, à Zurich (ou Neuchâtel), nous sortions d'un restaurant, tous en groupe, lorsqu'une voiture arrive à toute vitesse, fauche un de nos camarades, Pierre Asso. Nous le voyons projeté en l'air à plusieurs mètres, et retomber violemment sur la chaussée. (Transporté à l'hôpital, il devait y rester plus de six mois. Rétabli, il épouse son infirmière qu'il ramène à Paris... et dont il se sépare quelques années après.) Il faut assurer la représentation, une fois l'émotion et les démarches passées. Que faire ? Le régisseur, après annonce, lit le rôle.

Dès le lendemain arrive de Paris un de mes camarades du Conservatoire, Ulrich Guttinger (André Gray). Il a appris le rôle dans la nuit, et la tournée continue.

Le second incident se situe en Algérie. Nous prenons le train de nuit, entre Alger et Oran. Trajet assez long. Bretty et Dux, artistes de la Comédie-Française, ont droit à des *sleepings*, mais le reste de la troupe se case dans des compartiments de première classe. Au milieu de la nuit, un choc violent me catapulte sur ma voisine d'en face, et projette les valises... sur nos têtes. Déraillement. Blessés légers, mais rien de grave heureusement, à part quelques bosses, seulement très peur. Plusieurs heures d'attente dans le froid et la nuit, puis transbordement avec nos valises vers un autre train garé beaucoup plus loin. La dépêche envoyée d'Oran à la famille la rassure, les journaux ayant parlé de ce déraillement.

Je rentre le 15 pour passer l'examen de janvier le 30. La tournée m'a pas mal fatiguée. Je suis barbouillée, pas dans mon assiette. Ma mère s'inquiète. Je vois dans son œil qu'elle se pose des questions... La veille de l'examen, je suis si jaune qu'elle est à la fois rassurée... sur un certain point, et ennuyée de me sentir souffrante. Je vais tout de même passer l'examen... en robe rouge. « Ma pauvre chérie, s'écrie maman, tu as l'air d'un jaune d'œuf dans de la sauce tomate ! »

Je donne une scène de *Margot* de Meilhac et Halévy, et demande à être entendue dans Agnès. Georges Le Roy n'est pas convaincu que je puisse jouer une ingénue, et moi je désire prouver le contraire. Je n'obtiendrai d'ailleurs qu'un « assez bien » et une bourse de sept cent cinquante francs.

Je rentre me coucher pour un mois avec une bonne jaunisse qui m'empêchera d'aller jouer *L'École des femmes* aux côtés de Fernand Ledoux à Strasbourg. Guérie, je répète *Le Mariage de Figaro*, rôle de Suzanne. Quelle joie de jouer ce rôle pour la première fois en Alsace !

Les semaines passent vite. À l'examen de mai, je n'obtiens pas de meilleure note avec *L'École des mères*, de nouveau « assez bien ». L'angoisse du prochain concours commence à me saisir. Nous retournons voir M. Duard : « Je t'ai trouvé une scène, tu vas passer *Arlequin poli par l'amour* de Marivaux. Jamais la pièce n'a été donnée au Conservatoire. Je t'ai fait un arrangement... Tu vas te régaler ! » À force de lire un tas de pièces, nous finissons par trouver une scène dans *La Figurante* de François de Curel, mais... nous refaisons tout le texte et l'arrangement pour le rendre plus moderne. Alfred Adam et Lucien me donnent la réplique. Grâce à notre ami Ochsé, Mme Jeanne Lanvin me prête une très jolie robe. Le matin, René Barré est mon Arlequin. Il aura un premier prix et sera engagé à l'Odéon.

Par ces deux scènes très différentes, j'espère montrer deux facettes

de mes qualités et, qui sait, peut-être enfin décrocher la récompense suprême. Quelques mois avant le concours, la jeune comédienne de l'Odéon engagée l'année précédente au Théâtre-Français avait donné sa démission. Elle se mariait avec un riche industriel qui mettait comme condition à leur union l'abandon de sa carrière. Alors ?

4 juillet 1934 : le grand jour est arrivé. J'ai tiré le numéro 6, juste avant l'entracte. Jean-Jacques Olivier m'a fait faire un ravissant costume de bergère. Avant d'entrer en scène, je dois commencer à chanter : « Il n'y a rien de si charmant-*ant* que la bergère aux champs... » J'ai tellement le trac et la bouche si sèche qu'aucun son ne sort de ma gorge. René Barré m'encourage en me donnant la note... et c'est parti. Dès les premières notes de la chanson, le public réagit, les rires fusent... et je termine comme dans un rêve. Des applaudissements si nourris obligent le directeur à agiter sa sonnette : le public ne doit pas se manifester.

Lucien a tellement peur qu'il n'a pas voulu aller dans la salle et, de la coulisse, il entend le succès de la scène. L'après-midi, l'effet est plus modéré, mais, comme l'on dit : « j'ai bien passé ». Et puis c'est la délibération, interminable attente pour ceux et celles qui croient, à tort bien sûr, que tout leur avenir, toute leur vie se jouent là. Tout à coup, la sonnette retentit. Ça y est, le jury reparaît. Ma marraine Madeleine Grovlez est près de moi. Elle me tient dans ses bras. Je tremble comme une feuille. L'appariteur qui détient la liste des récompenses lui a fait, paraît-il, un clin d'œil.

– Je te dis que tu l'as !

– Mais non, marraine, sûrement pas, tais-toi, je t'en prie.

Soudain le brouhaha cesse. La clochette a sonné. La voix du directeur retentit dans la salle.

– Veuillez appeler Mlles Casadesus et Delamare.

Un hurlement de joie, des bravos éclatent. Nous entrons, Lise et moi, pleurant et riant, applaudies à tout rompre pendant de longs instants. Puis le directeur peut enfin parler :

– Mesdemoiselles, le jury vous a décerné à chacune, à l'unanimité, un premier prix de comédie.

Toutes les deux, nous avons décroché cette récompense avec Marivaux, et c'est la première fois que celui-ci est à l'honneur, à la première place dans un concours de comédie. Georges Le Roy s'approche de moi, m'embrasse. « Tu as rendez-vous demain à trois heures au Théâtre-Français, M. l'administrateur veut vous voir toutes les deux. » Et il ajoute, ce qui me fait battre le cœur d'espoir et d'émotion : « Tu es mineure, viens avec ton père. » Inutile, je pense, de décrire dans quel état de bonheur je me trouve. Tout tourne dans ma tête. Autour de moi, pressée, entourée, embrassée, on rit, on pleure, on crie. J'ai le temps, le cœur serré un instant, d'entrevoir deux

camarades de troisième année qui partent sans rien, la tête basse. Espoirs, désespoirs, injustice...

Deux jours après le concours, je recevais cette merveilleuse lettre de M. Duard, que je retranscris intégralement.

Paris, 6 juillet 1934.

Ma chère petite amie, je suis très heureux de tes succès, de ton bonheur et de ton engagement à la Comédie-Française. C'est maintenant surtout qu'il va falloir travailler... regarder... savoir regarder autour de toi... démêler ce qui se passe dans ton cœur et dans le cœur des autres... parvenir quelquefois après beaucoup de désillusions à conquérir le sourire... juger avec beaucoup d'indulgence les autres, être difficile pour toi-même, enfin bien cultiver la délicate fleur de ton cœur... afin de présenter à autrui un fruit de jour en jour plus savoureux en ne permettant qu'à ceux qui en sont dignes de mordre dedans... en laissant aux autres le regret de ne pas pouvoir encore approcher de lui... leurs lèvres avides... mais sans les décourager de pouvoir plus tard y parvenir.

Reste simple, humble de cœur. Ne limite pas tes horizons, cherche à mettre en pratique les termes de cette trilogie divine : connaître, comprendre, aimer... et les dieux te seront propices, c'est la grâce que je te souhaite et là-dessus je t'embrasse bien tendrement.

Ton ami E. Duard.

Ma femme aussi t'embrasse de tout son cœur.

Le lendemain de mon concours, la petite servante de mes parents, qui suivait ma carrière avec intérêt, entre dans ma chambre, les journaux à la main et l'air désolé, et me dit : « Oh, ce n'est pas gentil ! Il y en a un qui vous traite de garçon boucher ! » Un peu interloquée, j'ouvre le journal et je lis, à ma grande confusion mais ravie : « Quant à Mlle Casadesus dans sa scène de Marivaux, elle a tout simplement l'air d'un Boucher descendu de son cadre » !

Et un autre critique signale dans la presse « le bon goût du professeur de Mlle Casadesus pour lui avoir choisi une aussi jolie scène » !

– M. l'administrateur vous attend. Entrez, monsieur... mademoiselle.

C'est Émile qui vient de prononcer cette phrase magique. Émile Girard, le chef des huissiers, toujours posté en haut de l'escalier de

l'administration. Jovial, rond, le sourire aux lèvres, la plaisanterie à la bouche, l'accent bourguignon, à l'aise avec tous les ministres, hauts personnages de la Troisième République, les auteurs heureux ou malheureux, tous les sociétaires ou les plus obscures comédiens, Émile sait tout, voit tout, entend tout, mais ne dit que ce qu'il faut dire, et donne son avis à bon escient. « Les recettes baissent, monsieur l'administrateur, remontez donc *La Belle Aventure* ou *Le monde où l'on s'ennuie*, vous ferez de l'or en barre. » Émile sait si bien vous consoler de vos déboires ou vous féliciter de vos succès. Son minuscule bureau, ouvert à tous, en face de celui de l'administrateur, déborde de photos dédicacées de toutes les gloires passées et présentes de la Comédie-Française. Émile sera resté, avec un total dévouement, cinquante ans au service de la Maison pour le plus grand bien de tous.

Pour l'instant, il ouvre la porte et s'efface pour nous laisser entrer. Georges Le Roy est déjà là. Émile Fabre lève les yeux. Il a une petite barbe blanche, des yeux que l'on a du mal à rencontrer derrière ses verres épais, il ne cesse de fouiller dans ses papiers en parlant d'un ton bourru avec un net accent du Midi... Pourtant il est, paraît-il, strasbourgeois.

– Alors, monsieur Casadesus, avez-vous une rente à faire à votre fille ? Parce que, vous savez, les appointements de pensionnaire sont très bas ! Bon ! vous voulez entrer ici ? ajoute-t-il en se tournant vers moi. Je veux bien vous engager... il n'y a personne de votre emploi, Madeleine Renaud se dirige vers des rôles plus forts, les années passent pour Mme Bovy et Mlle Nizan, on a besoin d'une ingénue. Mais, vous savez... ce n'est pas une maison facile.

Je suis rouge, émue, heureuse, je balbutie que c'est mon plus grand rêve... Quant à mon père, philosophe et débonnaire, il se contente d'ajouter en riant, pour répondre à la première question d'Émile Fabre :

– De toute façon, c'est son plus cher désir. Quant à l'argent... nous n'en avons jamais eu beaucoup, et comme elle se marie dans cinq jours, ce n'est plus moi que cela regarde.

– Dans quoi voulez-vous débiter ? continue Fabre, rapide et lapidaire. Je vous préviens qu'Agnès c'est impossible, Mme Bovy (qu'il prononce *Bauvy*) ne veut pas le lâcher. Lisette du *Jeu de l'amour*, c'est pareil. Peut-être Rosine du *Barbier*, Marie Bell et Madeleine Renaud n'y sont pas fortement attachées... Cela vous va ?

– Ah oui ! Tout me va.

– Bon, on verra fin septembre si vous avez les titulaires pour vous entourer². En attendant, si vous tenez à prendre quelques jours de vacances, c'est tout de suite, parce que, je vous préviens, dès le 1^{er} août (la maison ne ferme pas pendant l'été), on aura besoin de vous. Les sociétaires partent en tournée ou en vacances, pas moyen de

mettre la main dessus. Revenez le 1^{er}. Passez à côté, maintenant, M. Valhy-Baysse va vous faire signer le contrat.

C'est mon père, en fait, qui signe, car je suis mineure. Me voilà engagée aux appointements de neuf cent cinquante francs par mois comme « ingénue, soubrette légère et... utilité ».

1. Cette excellente camarade que j'aimais beaucoup, engagée au Théâtre-Français, devait mourir deux ans après d'une encéphalite léthargique.
2. C'est une tradition en vigueur à l'époque ; pour ses débuts, la jeune pensionnaire est entourée de tous les plus anciens sociétaires dans les rôles dont ils sont titulaires.

IV

Dans la maison de Molière

« Gisèle, réveille-toi... Nous sommes le 10 juillet. »

Maman, tendre et souriante, me tend le plateau du petit déjeuner. J'ouvre les yeux : mardi 10 juillet... Le jour de mon mariage... Mairie à onze heures, déjeuner chez ma grand-mère et bénédiction à l'église à quinze heures. À part quelques intimes, nous avons tenu secrets l'événement et la date.

Mes parents, mes grands-parents et mon frère m'accompagnent, Lucien est entouré de sa mère, de son frère et de ses sœurs. À la mairie, quelle n'est pas notre surprise de nous trouver bombardés par un photographe de *Paris-Soir*. Un jeune journaliste, Charles Gombault, a relevé mon nom dans la liste des bans publiés, et le soir même paraît en première page notre photo avec cette légende : « Gisèle Casadesus, la jeune lauréate du dernier concours de comédie engagée à la Comédie-Française, a épousé ce matin à la mairie du XVIII^e son camarade de l'Odéon Lucien Pascal. » Nous qui voulions l'incognito, nous sommes servis. Évidemment, quelques membres de la famille et des amis nous tinrent rigueur d'apprendre notre union par le journal.

La vie commence, et comme elle semble belle ! Vingt ans, un premier prix, un engagement à la Comédie-Française, un mariage d'amour tellement attendu !

– Il paraît que vous venez de vous marier ? me dit une éminente sociétaire de la Comédie-Française.

– Oui, madame...

– Mes félicitations. Vous êtes heureuse, naturellement ?

– Oh oui, bien sûr. (Quelle question !)

– Ah ! Nous en reparlerons dans dix ans.

On n'est pas plus aimable... Eh bien, oui, madame, on peut en reparler dix ans après, vingt ans après et soixante-dix ans après. Celui que j'ai choisi, aimé, compagnon de tant d'années de bonheur, mais aussi de difficultés, de peines, de chagrins, de déceptions, ne m'a jamais fait défaut, ne m'a jamais déçu. Mais comment comprendrait-elle, cette dame tout occupée d'elle-même, qu'il existe aussi à côté du théâtre de merveilleux sentiments, des valeurs sûres

qui, loin d'être incompatibles avec notre métier, l'enrichissent, et apportent à une femme des réalités humaines ?

Le 13 juillet, Lucien part en tournée avec Mary Marquet et Maurice Escande, tandis que je passe quelques jours à l'île de Ré avec mon frère. Au retour, je suis convoquée par Marcel L'Herbier. Je commencerai fin août un film : *L'Aventurier*, aux côtés de Victor Francen et Henri Rollan. Lucien Pascal sera également engagé pour jouer le mari de Blanche Montel. Quarante-sept ans après, nous reverrons ce film à la télévision. Nos enfants et petits-enfants s'amuseront beaucoup de nous voir à l'orée de notre carrière, auréolés de nos vingt ans et vingt-huit ans... bien avant leur existence. Ils riront de me voir toute jeune, courtisée par Henri Rollan, monsieur d'un certain âge que j'abandonne pour Victor Francen... pas plus jeune que lui. Dans ce film, au cours d'une soirée, je danse avec Rollan ; malheureusement, il est un peu plus petit que moi. Or il doit donner l'impression de me dominer. Le metteur en scène fait quérir en toute hâte un tabouret et nous dansons ainsi sur place, moi pieds nus, lui sur l'escabeau. Le caméraman a mission de nous prendre en plan américain, c'est-à-dire seulement à partir du buste. Cette scène dramatique est d'une drôlerie irrésistible pour ceux qui nous regardent tourner. Je découvre ainsi les trucages de cinéma !

Le 1^{er} août, Lise Delamare et moi sommes prêtes à répéter deux Égyptiennes dans *Le Mariage forcé*. Nous devons jouer deux jours après, mais la mort du maréchal Lyautey oblige le théâtre à faire relâche. Nos premières prestations auront lieu le 6 août. À partir de ce jour-là, répétitions, représentations s'enchaîneront pour moi à une vitesse vertigineuse. Quelle expérience pour une jeune comédienne ! Un raccord ou deux avec le souffleur, rarement avec les autres acteurs, et hop, on se retrouve jetée sur la scène sans savoir exactement quels comédiens on va rencontrer.

Les répétitions à l'époque se passaient de différentes manières. S'il s'agissait de reprendre rapidement un rôle, le comédien ou la comédienne répétait avec la souffleuse qui lui indiquait ses places, puis faisait un « raccord » le jour de la représentation, comme je l'ai déjà dit, avec les protagonistes. Et il arrivait qu'il se retrouve en scène pour la première fois avec son partenaire ! Pour une création ou une pièce classique dans laquelle tous les comédiens étaient distribués pour la première fois, soit chacun arrivait texte su, soit des lectures de la pièce avaient lieu et on répétait « brochure » en main pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines. Puis on lâchait la brochure pour se consacrer uniquement au jeu, sous la direction du metteur en scène assisté plus tard par le directeur de scène qui, à la table de travail dans la salle, notait toutes les indications de celui-ci, les

réglages de lumière, etc. Les premières répétitions se déroulaient dans un foyer où quelques meubles simulaient le futur décor, puis en scène où l'on faisait une « plantation » en attendant le ou les décors réels.

À la Comédie-Française, les premières répétitions en scène m'ont toujours mise mal à l'aise. On a l'impression surnoise d'être épié, jugé par des comédiens non distribués qui se font un malin plaisir de passer dans la salle par une porte entrouverte, d'écouter quelques instants et d'aller colporter leurs impressions et leurs critiques. Ah ! cette porte du balcon, je n'étais pas la seule à en souffrir. Certains metteurs en scène avaient même fini par obtenir l'interdiction de la salle à quiconque n'était pas de la distribution. Dans les autres théâtres, tous les comédiens sont engagés pour la même aventure. Ils viennent tous de l'extérieur pour la même pièce. L'esprit de « troupe » n'est pas le même.

La première répétition « dans le décor » était toujours source d'émotions et de surprises : il fallait trouver ses repères, donner vie à ce qui jusque-là n'avait été qu'ébauché. Puis avait lieu la première répétition en costumes s'il s'agissait de classique, ou en tenues modernes, et là aussi le jeu pâtissait de ce premier contact, car on ne bouge pas de la même façon en costume du XVIII^e siècle ou en pantalon. Mais tout s'apprend : le port du corset, ou la profonde révérence, ou le coup de pied élégant qui éloigne la traîne, ou le bref salut moderne, tête levée vers le balcon, puis penchée vers l'orchestre ! Jusqu'au début du XX^e siècle, les artistes femmes étaient tenues de fournir leurs robes lors des créations. C'est ainsi qu'un soir de première, n'ayant rien dévoilé avant la représentation, le public a vu entrer deux protagonistes, Mme Croizette et Sarah Bernhardt, vêtues de la même robe venant de chez le même couturier ! Depuis, l'administrateur décida que les toilettes seraient contrôlées par le théâtre.

Entre le 6 août et le 30 septembre, date à laquelle auront lieu mes débuts officiels, je joue pour la première fois les rôles de : l'Égyptienne du *Mariage forcé*, Rosette dans *On ne badine pas avec l'amour*, Lucinde dans *Le Médecin malgré lui*, Fanchette dans *Le Mariage de Figaro*, Rose dans *Le Sourire du faune*, Georgette dans *La Brebis* (aux côtés de Madeleine Renaud), Casilda de *Ruy Blas* avec Marie Bell et Albert Lambert, le doyen. Lorsqu'il joue la tragédie, Albert Lambert quitte terre, il plane, il n'entend plus rien... et quelquefois oublie son texte. Un jeudi, en matinée, il joue Polyeucte, tout pénétré de son personnage, en extase. À ses côtés, Jeanne Delvair joue Pauline. Elle termine une tirade :

C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée

Je te suis odieuse après m'être donnée.

Elle attend. Silence interminable. Le souffleur s'escrime : « Hélas », « Hélas », répète-t-il. Rien. De la coulisse, on envoie : « Hélas ». Jusqu'aux enfants dans la salle qui se mettent de la partie : « Hélas ». Enfin, superbe, Albert Lambert finit par murmurer : « Hélas. » Et Pauline enchaîne :

Que cet hélas a de peine à sortir...

Je vous laisse imaginer la vague d'hilarité qui secoua le jeune public...

Homme délicat et fin, le doyen est très poli avec les élèves ou les pensionnaires. Il a encore l'allure très jeune mais, malgré tout mon respect, je ne peux m'empêcher de sourire lorsque je dis à la Reine, parlant de Ruy Blas : « Madame, ce jeune homme se trouve mal », alors qu'il pourrait être mon grand-père. Mais telle est la Comédie à l'époque. On ne se soucie guère des rapports d'âge. Comme dit un vieux sociétaire : « Ce qui compte, c'est la voix, au quatrième rang d'orchestre tu ne vois plus les rides ». Deux ans après, l'arrivée d'Édouard Bourdet comme administrateur changera tout cela, et remettra chacun dans des emplois correspondant à son âge et à son talent.

En attendant, je me familiarise avec les services, avec cette extraordinaire hiérarchie qui sévit alors. Les élèves du Conservatoire n'ont pas le droit de prendre l'ascenseur. En principe, les jeunes pensionnaires non plus. Ils sont tolérés au « guignol », sorte de petite loge avec glace et deux banquettes placées sur la scène, côté jardin, où les comédiens font leurs changements rapides et attendent leurs entrées en scène, sous la surveillance d'un régisseur respectueux et ponctuel. Les sociétaires y discutent des affaires de la maison, jugent, tranchent, s'amuse aussi aux dépens les uns des autres. Certains brillent par leur esprit, leurs bons mots que l'on se répétera de génération en génération. C'est là qu'Augustine Brohan, sociétaire de grand talent à l'esprit acéré, avait répondu à une camarade illettrée qui lui demandait :

– Jockey, cela s'écrit avec un *q* ?

– Évidemment, sinon comment pourrait-on monter à cheval ?

La même Augustine avait rétorqué à Alfred de Musset qui la quittait pour aller voir Rachel : « Ah oui, c'est vendredi, vous faites maigre ! » – allusion à la minceur extrême de la grande tragédienne.

Madeleine Brohan, la sœur d'Augustine, était plus tendre, plus discrète. On raconte qu'un jour, rentrant à pied chez elle, elle s'aperçoit qu'elle est suivie par un élégant jeune homme, qui lui offre de la raccompagner. Elle s'offusque et s'écrie : « Mais, monsieur, pour

qui me prenez-vous, je suis une honnête femme ! » Puis elle le dévisage, s'aperçoit qu'il est charmant et ajoute : « Je suis une honnête femme et croyez que je le regrette infiniment ! »

J'ai personnellement entendu, dans ce même guignol, Béatrix Dussane raconter une histoire très drôle, rire aux éclats, puis répondre au régisseur qui lui disait :

– Madame Dussane, attention, c'est à vous.

– Ah oui... Fini de rire.

Lorsque l'on sait que Zerbinette entre en riant à gorge déployée sous le nez de Géronte, on comprend la saveur de cette repartie.

J'écoute avec ravissement les histoires sur la maison par Chapelain, le coiffeur, « Monsieur Georges ». Lui et sa femme fabriquent toutes les perruques et tous les postiches au dernier étage du théâtre, l'étage Rachel, où les élèves et quelques jeunes pensionnaires ont leurs loges. Le soir, Monsieur Georges coiffe les artistes. Son père l'ayant précédé dans ces fonctions, il est intarissable : « Nourri dans le sérail, j'en connais les détours¹. »

Un personnage typique, aussi, c'est l'habilleuse. En fait, elles sont trois ou quatre pour les femmes. Chacune a ses artistes et ne les cède pas. Elles sont plus « sociétaires » que les sociétaires elles-mêmes. Elles savent tout, voient tout, épousent les querelles, les haines, les amours, les sympathies ou les antipathies de *leurs* artistes, veillent jalousement sur elles, ne se font jamais remplacer, même si un deuil les affecte ou qu'une fête familiale les réclame, imitant en cela leurs comédiennes. Nous partageons, Lise Delamare et moi, les bons soins de Suzanne. Elle est dans la maison depuis près de vingt ans ; entrée comme coursière toute gamine, elle est passée habilleuse depuis peu. Sa tante avant elle fabriquait les coiffes et les bonnets du répertoire.

À l'avènement d'Édouard Bourdet, Mme Lalique, décoratrice de grand talent et qui régnera sur l'atelier pendant trente ans, s'avisera qu'il faut une modiste. Suzanne ne put jamais l'admettre :

– Elle a pris la place à ma tante, répétait-elle, butée.

– Mais, Suzanne, ta tante, de toute façon, ne pourrait plus être là ! Voyons, si elle était encore vivante, elle aurait... plus de cent ans.

– Oui, mais quand même, elle a pris la place à ma tante.

Elle ne put jamais entendre raison.

Tremblante devant Mary Marquet qui la terrorise, incollable sur les styles et la façon d'exécuter un drapé, Suzanne est la perle des habilleuses, mais collectionne – pour notre plus grande joie – les « perles » de toutes sortes. Nous sommes « ses filles ». Elle nous entoure de prévenances et d'affection. « Ah, dit-elle, ma petite Delamare, ce qu'elle est belle... elle est *en pleine pâmoison* ! » Le chef tapissier s'étant cassé la jambe, Suzanne m'explique qu'elle est allée le voir à l'hôpital :

- C'est effrayant qu'est-ce qu'il souffre.
- Je m'en doute, c'est terrible, on l'a mis dans une gouttière ?
- Oh non, mademoiselle, on l'a mis dans une chambre, seul.

Un jeudi, en matinée, je joue Marton dans *Les Fausses Confidences*. Je suis terriblement inquiète : ma mère va subir une grave intervention à l'œsophage. Je la quitte au moment où on l'emmène dans la salle d'opération. Il faut bien jouer... Les comédiens sont souvent forcés de marcher sur leur cœur et leurs soucis pour remplir les exigences de leur profession. Je cours au théâtre. J'ai prévenu Suzanne que j'arriverais au dernier moment, et surtout qu'elle ne me parle pas. Je suis trop angoissée et il faut que je garde tout mon sang-froid. Oh ! elle est parfaite, Suzanne, elle ne bronche pas. Je l'entends seulement renifler, soupirer, refouler ses larmes. À un moment, je n'y tiens plus :

– Mais enfin, Suzanne, qu'est-ce que tu as ?

– Oh, je ne vous dis rien, mademoiselle, mais elle *était* si gentille, votre pauvre maman !

Dieu merci, rétablie après quelques semaines, maman riait à gorge déployée de cette réflexion.

J'ai gardé Suzanne comme habilleuse pendant mes vingt-huit ans de service. J'ai eu des enfants, des petits-enfants, mais j'étais toujours pour elle *Mlle Casadesus* : « Vos enfants vont bien, mademoiselle ? » Vieille tradition au théâtre où, sans doute, autrefois, par peur de vieillir, les comédiennes se faisaient appeler, comme les danseuses de l'Opéra, « mademoiselle » jusqu'à la fin de leur vie.

Un personnage aussi cocasse que l'habilleuse, c'est la souffleuse. À l'époque, le Théâtre-Français compte trois souffleurs : Dupuy fils qui succède à son père, aussi remarquable que ce dernier pour rattraper un artiste en détresse, et deux dames aussi inutiles que bavardes : Mmes Dutet et Triquet. La première a vaguement fait du théâtre et a dû être jolie dans sa jeunesse. Elle s'est fait enlever par un officier, homme fin et discret, et tous les deux finissent leur carrière au Théâtre-Français, lui comme régisseur, elle comme souffleuse. Tremblante devant les grands sociétaires, se faisant copieusement attraper quand ils cherchent leur texte aux répétitions, elle allonge prodigieusement les séances des jeunes pensionnaires en leur racontant sa vie, à l'instar de Mme Triquet. Celle-ci a l'air d'une cartomancienne, avec ses cheveux frisés, sa multitude de colifichets et de bijoux de pacotille vaguement marocains. Elle participe de tout son cœur à l'action et oublie carrément de suivre sa brochure pour essuyer une larme ou apprécier le jeu des acteurs. Un jour, un comédien se trompe. Au lieu de le rattraper en lui envoyant le mot manquant, elle se met à tourner ses pages furieusement en murmurant : « C'est pas ça, c'est pas ça ! » On a frôlé la catastrophe. Une autre fois, nous sommes

en scène sans parler, Martinelli et moi, et de son « trou », tout bas, avec des larmes dans la voix, elle nous murmure : « Vous savez... mon petit chat... il est mort ! » Allez donc vous concentrer après cela ! Aussi évitions-nous soigneusement de regarder dans sa direction lorsque nous la savions de service.

Le progrès de la technique, la difficulté des nouvelles mises en scène ont totalement changé le rôle du souffleur. D'abord, le trou est presque toujours supprimé. Le souffleur se tient en coulisse (quelquefois même dans la salle) pour donner, comme le régisseur, une quantité de signaux de lumière et de son, et suivre le texte au cas évidemment où un artiste aurait une défaillance de mémoire. De toute façon, le souffleur n'a jamais été qu'une bouée de sauvetage. Il n'est pas pensable de jouer sans savoir impeccablement son texte. Seuls quelques vieux comédiens, autrefois, alors que la mise en scène était à peu près inexistante, pouvaient, paraît-il, « jouer au souffleur ».

Le 30 septembre marque mes débuts officiels. Il ne m'appartient pas ici de rapporter les articles de presse qui saluent agréablement mes premiers pas. Ils sont, pour ma plus grande joie, très élogieux, mais ce qui compte surtout pour moi, c'est l'opinion de mes aînés. Je retrouve mon cher « patron » M. Brunot, revenu spécialement de vacances pour jouer Figaro. La distribution comprend M. Laffon (que l'on appelle « pépère ») dans Bartholo, Fernand Ledoux en Bazile, Jacques Guilhène² en Almaviva. Les deux petits rôles de Lajeunesse et Leveillé sont magistralement tenus par Pierre Dux et Lucien Dubosc³. Je suis bien entourée, et lorsque, à la fin de la représentation, après plusieurs rappels, M. Brunot me prend par la main et me ramène en scène, me laissant saluer seule, des larmes de joie et d'émotion jaillissent brusquement.

Les rappels ou saluts étaient toujours réglés à la veille de la première représentation. À la Comédie-Française, et la règle est toujours en vigueur, c'est la troupe qui compte, il n'y a pas de « vedette » comme dans les autres théâtres où les rappels se règlent selon une hiérarchie immuable, du plus petit rôle à la vedette qui finit seule en scène pour les derniers saluts. Néanmoins, je me souviens d'avoir joué vers 1935 un tout petit rôle dans *Les Burgraves* de Victor Hugo aux côtés de l'illustre tragédienne Mme Segond-Weber, sociétaire honoraire revenue pour quelques représentations. À la fin de la pièce, un rappel ramenait sur scène toute la distribution, puis le rideau se baissait, tout le monde disparaissait... Alors le rideau se relevait, et majestueuse, d'une démarche lente et posée, Mme Segond-Weber entraînait, seule, face au public, saluait, tendait un bras interrogatif vers sa droite (côté jardin), un autre vers sa gauche (côté cour), puis, les deux bras écartés, exprimait sa désolante et muette déception : « Ils ne veulent pas venir... Ils me laissent seule ! » Et là,

elle plongeait dans un profond salut ému et reconnaissant, sous les acclamations ! La jeune troupe dont je faisais partie s'amusait beaucoup en coulisses de cette petite comédie.

Mary Marquet, toujours passionnément débordante, me presse une fois de plus sur son cœur : « Tu vas jouer bientôt avec moi. Nous allons créer une pièce merveilleuse avec Maurice Escande qui revient au bercail⁴. Tu as un très joli rôle dans *Madame Quinze* de Jean Sarment. »

En attendant, sans discontinuer, je répète et joue plus de dix rôles nouveaux dans le répertoire, plus les matinées poétiques, plus quelques villes de province où je joue notamment *Martine*, pièce délicieuse de Jean-Jacques Bernard.

La générale de *Madame Quinze* a lieu le mardi 19 février 1935. C'est ma première création, un joli rôle, c'est vrai. Le rêve poétique et inaccessible de Louis XV : la pure jeune fille ou jeune femme. Tour à tour, je serai une jeune fille à l'Hôtel de Ville, puis la jeune fille de l'auberge, puis Mme de Céran. Jean Sarment a connu mes parents à la faveur de leur tournée en Amérique du Nord. Il faisait partie de la troupe de Jacques Copeau. Sur le bateau, entre deux coups de roulis, il s'accoudait à la cheminée du grand salon et récitait inlassablement des vers. Mon père m'avait souvent parlé de lui. Et voilà que je deviens son interprète. Après les répétitions ou les représentations, il lui arrive gentiment de me raccompagner. Nous nous arrêtons quelquefois en route « pour boire un petit quelque chose, n'est-ce pas ? » dit-il. Pour lui, c'est toujours « un petit Byrrh », et nous discutons à perte de vue, surtout sur la foi, l'au-delà, la mort que Jean Sarment redoute autant que moi-même. Il est très prévenant avec ses interprètes féminines, les entoure d'une cour discrète et charmante. Je reçois des fleurs et des vers signés tour à tour « Musset » ou « Shakespeare », selon son humeur, et qui nous font beaucoup rire, mon mari et moi. Nous nous lions d'amitié avec Jean et sa femme, et ce petit penchant qu'il montre envers moi n'offense pas Lucien.

L'année 1935 ne me laisse pas chômer... J'entrevois cependant avec joie la perspective de quelques mois de vacances après la saison estivale.

« Je ferai du théâtre et j'aurai des enfants »... La première partie de ce vœu se réalise dans les meilleures conditions artistiques, et voilà la seconde : j'attends un bébé pour fin novembre, début décembre.

À cette époque, on n'aimait pas beaucoup qu'une comédienne soit mère. À mon entrée dans la Maison, seules Madeleine Renaud et Germaine Rouer avaient un enfant. Certaines cachaient encore leur maternité ou présentaient leur enfant comme un neveu ou une nièce. On racontait l'histoire d'une comédienne du Théâtre-Français, réputée

par sa beauté mais aussi pour ses gaffes et... ses naïvetés. Devenue par la suite l'épouse d'un ambassadeur, elle arrive un jour dans les coulisses accompagnée d'un tout jeune garçon. Quelques camarades l'interrogent :

– C'est votre fils ?

– Ah non ! se récrie-t-elle. C'est le fils de ma sœur, et encore... pas même.

Réponse qui laisse ses interlocuteurs plutôt interloqués.

Pour l'instant, je ne dis rien de mon état, mais l'œil expert et perspicace de Suzanne ne s'y trompe pas :

– Dites-moi, mademoiselle, vous n'auriez pas un peu grossi ? J'ai du mal à fermer votre corsage.

– Mais non, tu te trompes.

Arrive le jour où je ne peux m'empêcher de m'exclamer :

– Oh ! Arrête, tu me serres trop.

– Bon, j'ai compris, il ne faut pas que le corset écrase un petit bout de nez !

– Oh, Suzanne, surtout, n'en parle pas encore, je t'en prie !

– Soyez tranquille.

Mais voilà qu'en juin, je reçois un coup de fil urgent de Bourny. Bourny est régisseur général. Toujours affairé, les lunettes au bout du nez, roulant les yeux à droite et à gauche comme s'il craignait d'être surpris, il était l'exemple type du portrait de Timante par Célimène au deuxième acte du *Misanthrope* :

*Sans cesse il a tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien...*

Il était secondé par Henri Cartier, homme affable, père de la journaliste bien connue Jacqueline Cartier.

– Allô, mademoiselle Casadesus ? Vous jouez demain soir Hélène de Tréville dans *La Belle Aventure*.

– Comment ? Mais je ne connais pas le rôle !

– Je sais, mais il faut sauver la situation. Madeleine Renaud tourne en province et ne peut rentrer. Mme Bovy est fâchée avec Mlle Nizan et refuse catégoriquement de jouer avec elle. M. l'administrateur a dit que c'était tout à fait votre affaire. Apprenez cette nuit, vous ferez un raccord demain avec les autres interprètes, et vous jouerez le soir même.

J'en suis malade mais, bien sûr, pas question de se dérober. De plus, *La Belle Aventure* est une des rares pièces qui font recette à cette époque où la Comédie va cahin-caha. C'est le grand triomphe de Bovy dans la grand-mère, et le rôle de la mariée – sa petite-fille – que je dois jouer est bien joli. J'avais une idée des grandes scènes, que j'avais apprises au Conservatoire, et me jetai sur le texte.

Tremblante d'émotion le lendemain, jour de la représentation, je répète en scène avec Yonnel qui joue le jeune premier (il pourrait être mon père), Pierre Bertin (délicieux dans *Valentin Le Barroyer*) et Berthe Bovy. Tout se passe à peu près bien, mais sur les conseils de mes camarades, pour ne pas me fatiguer et bien enregistrer les places, je répète « dans mes bottes » – expression de théâtre peu élégante, qui signifie que l'acteur ne donne pas son maximum. À un moment, une porte du balcon s'ouvre, et Léon Bernard qui est semainier⁵ m'interpelle vivement :

– C'est comme cela que vous allez jouer ce soir ? On ne vous entend pas !

– Ne t'inquiète pas, me dit Bertin, continue, ne te frappe pas !

– Plus fort, plus fort ! crie Bernard. C'est très mauvais, je n'entends rien.

Là-dessus je me mets à pleurer, ne sachant plus ce que je dois faire. Dehors, un orage épouvantable éclate. Du coup, je m'évanouis. Suzanne se précipite en hurlant :

– Mais il faut la laisser, la pauvre petite. Elle est enceinte, elle ne veut pas le dire !

De toute façon c'était dit, tout le monde était désormais averti. La scène tournait au tragi-comique. Léon Bernard tout contrit me tapait dans les mains, Yonnel m'embrassait, Suzanne me desserrait, Bertin me cherchait à boire, et je crois que Berthe Bovy s'impatiait légèrement. On explique à Léon Bernard que je sauve la situation pour le soir même et, du coup, je deviens l'objet de toutes les prévenances. Heureusement, la représentation se déroule sans incident. Je sais bien mon texte, le rôle me va bien (je devais par la suite le jouer pendant de nombreuses années). Les effets se font au bon endroit, je ne gêne pas les sociétaires. Et le public ne soupçonne pas que la mariée « a fauté » et qu'un petit trois mois se cache sous sa robe blanche !

Le 7 décembre 1935, Jean-Claude venait au monde⁶. Plein de tact, il avait choisi le samedi, entre la matinée et la soirée, pour son apparition. Son père jouait *Vive le roi* à l'Odéon aux côtés d'Elvire Popesco, si bien qu'entre les deux représentations le père et le fils purent faire connaissance. Elvire Popesco avait Lucien pour amoureux dans cette pièce de Verneuil. Depuis, elle avait coutume, quand nous nous rencontrions sans lui, de me demander le plus naturellement du monde, avec son accent inimitable : « Alors, comment va mon amant ? »

Un mois plus tard, je reprends *Madame Quinze*. Le soir, après le tableau où j'ai une jolie scène avec Escande, Mary Marquet, toujours simple, me serre sur sa large poitrine en criant : « C'est merveilleux ! Son enfant lui a donné du génie. Quelle émotion ! Quelle humanité ! » Elle n'en finit pas et moi je ne sais plus où me mettre. L'entracte se

passé, puis le tableau suivant. Mary Marquet-Mme de Pompadour vieillissante se trouve en scène avec Dussane-Leczinska et moi-Mme de Cérans, représentant la jeunesse. Une grande scène nous oppose toutes les deux. Mary Marquet, « Maniouche » comme nous l'appelions, dans un grand mouvement tragique, se tourne de dos, tousse, rit, pleure jusqu'à ce que le public l'applaudisse. Ce soir-là, par malchance, le public n'applaudit pas. Elle sort de scène, furieuse, et m'attaque :

– Tu n'as pas vu que tu me gênaient terriblement, non ? Naturellement, on fait un enfant, on reste absente des mois, et après on ne sait plus jouer la comédie !

– Alors, Maniouche, tout à l'heure j'avais du génie, c'était trop. Maintenant je suis bonne à jeter aux orties, c'est trop. Je n'ai mérité « ni cet excès d'honneur ni cette indignité⁷ ».

Je tourne les talons et remonte dans ma loge, la laissant interloquée. De ce jour-là, nous fûmes toujours au mieux.

Je crois être la seule sociétaire de mon époque qui ait vu dix administrateurs se succéder à la Comédie-Française. Entre mon engagement par Émile Fabre et ma mise à la retraite vingt-huit ans après par Maurice Escande, ce furent Édouard Bourdet, Jacques Copeau, Jean-Louis Vaudoyer, Pierre Dux, André Obey, Pierre-Aimé Touchard, Pierre Descaves et Claude de Boisanger.

En 1936, année du Front populaire, les grèves, les mouvements politiques bouleversent la vie. Émile Fabre, nommé administrateur provisoire en 1915, se voit révoqué. Jean Zay, ministre des Beaux-Arts, nomme à la tête de la Comédie-Française avec les pleins pouvoirs Édouard Bourdet, auteur dramatique de talent. Quatre metteurs en scène sont également désignés : Gaston Baty, Charles Dullin, Louis Jouvet – tous trois représentant le théâtre du Cartel – et Jacques Copeau. Quelle révolution au sein de la Comédie-Française ! Les plus anciens sociétaires, habitués à faire la pluie et le beau temps, se voient soudain privés de certains de leurs privilèges, priés de rentrer dans le rang, d'abandonner des rôles qu'ils jouent depuis toujours et dont ils n'ont plus l'âge depuis belle lurette.

Déterminé à rajeunir les cadres, à dépoussiérer la maison, à faire des distributions cohérentes, à ramener le public, à attirer les snobs, des spectateurs jeunes et « dans le vent », Bourdet met tout en œuvre en très peu de temps. Pierre Dux, dans son livre sur la Comédie-Française, raconte plaisamment qu'une sociétaire frisant la cinquantaine et toujours titulaire des rôles de pures ingénues, furieuse de se voir retirer certains personnages de jeune fille, s'était fait annoncer auprès de l'administrateur. Nue sous son manteau de fourrure, elle s'était plantée devant lui et, ouvrant tout grand son vison au grand ébahissement d'Édouard Bourdet, s'était écriée :

« Alors, c'est cela que vous appelez une vieille femme ? » Homme bien élevé, il avait fallu tout le tact de l'administrateur pour la faire remonter dans sa loge et la convaincre qu'elle aurait tout loisir d'exercer son talent dans des rôles plus appropriés... à son âge.

Le jour de l'intronisation d'Édouard Bourdet, en octobre, je suis alitée, terrassée depuis quelques semaines par une grave broncho-pneumonie qui me retiendra malade deux mois.

Fin septembre, un soir où je joue *L'Âne de Buridan* avec Pierre Bertin, je ne me sens pas bien. J'ai près de 40 de fièvre... mais il faut jouer quand même. Le lendemain, impossible de me lever. Édouard Bourdet m'a aimablement envoyé un mot pour me souhaiter un prompt rétablissement. Il m'informe que je jouerai en décembre Madelon, la petite servante du *Chandelier* de Musset, merveilleux spectacle mis en scène par Gaston Baty. Ce sont les débuts de Julien Bertheau dans *Fortunio* ; on ne peut pas mieux l'interpréter. Et quelle distribution ! André Brunot en maître André ; Maurice Escande en Clavaroche ; Pierre Bertin en Landry. Et surtout, surtout Madeleine Renaud dans Jacqueline. Quel talent, quel charme, quelle rouerie, quelle subtilité ! Madeleine... une des plus grandes (si ce n'est la plus grande) comédiennes de notre époque ! Quel privilège pour moi d'avoir joué à ses côtés *Le Chant du berceau*, *Le Chandelier*, *Les Fausses Confidences*, *La Seconde Surprise de l'amour*, *L'Impromptu de Versailles*... Madeleine, qui m'abandonne ses rôles de jeune fille avec tant de bonne grâce pour se diriger vers un emploi de femme qu'elle va servir avec bonheur !

Chaque changement d'administrateur fait des mécontents, l'arrivée d'Édouard Bourdet n'échappe pas à la règle. Si beaucoup sont enthousiasmés – surtout parmi les plus jeunes –, s'il donne leur chance à Ledoux, à Bertin, à Debucourt, s'il révèle le talent de metteur en scène de Pierre Dux, en revanche quelques anciens font la grimace. Les sociétaires influents avaient l'habitude, avec l'administrateur Émile Fabre, d'entrer dans son bureau sans rendez-vous, se faisant seulement annoncer par le chef des huissiers Émile Girard. Mary Marquet, par exemple, arrivait en déclarant : « Je suis trop fatiguée, je ne jouerai pas ce soir. » Et au patatras, il fallait demander à Germaine Rouer de la remplacer, ou bien changer de spectacle. Résultat : le public, lassé, désertait la rue de Richelieu. Certains artistes se persuadaient que le nouvel administrateur ne pouvait rien contre ces mauvaises habitudes. Ils déchantèrent vite. Édouard Bourdet, le premier dans la salle avant les répétitions en scène, s'impatientait et ne supportait pas les retards. Un jour, Mary Marquet n'était pas arrivée trois minutes après l'heure fixée. Le téléphone sonne : « Mme Marquet fait prévenir que, très fatiguée, elle ne viendrait pas répéter, de plus elle est à Versailles et n'a pas de voiture aujourd'hui. »

Avec calme, l'administrateur demande qu'on la rappelle : « Madame, tout le monde vous attend. Je vous envoie ma voiture. Si vous n'êtes pas en mesure de répéter dans une heure au plus tard, je serai au regret de distribuer votre rôle à une autre sociétaire. » Une heure après, « Maniouché » donnait ses premières répliques.

Une autre fois, René Alexandre, qui avec Émile Fabre faisait la pluie et le beau temps, s'adresse à Émile :

– Annoncez-moi chez l'administrateur.

Émile frappe à la porte :

– Monsieur l'administrateur, M. Alexandre désire vous voir.

Édouard Bourdet relève lentement la tête, secoue délicatement la cendre tombée sur son veston, arrête Émile d'un geste, prend son carnet, tourne les pages, et posément répond :

– Dites à M. Alexandre que je le recevrai demain en huit à 14 heures.

Un des premiers soins du nouvel administrateur est de supprimer le défilé mémorable du 15 janvier, jour anniversaire de Molière. Cette cérémonie, très attendue par le public et les artistes, donnait lieu à des manifestations extraordinaires. Par ordre d'ancienneté, deux par deux, sur l'air du *Bourgeois gentilhomme*, les comédiens en costume du répertoire entraient majestueusement, les jeunes engagés en premier, les anciens ensuite. Ils descendaient devant le public, le saluaient (grande révérence pour les femmes, grand coup de chapeau pour les hommes), saluaient leur partenaire, et remontaient prendre leur place selon l'ordre hiérarchique auprès du buste de Molière. Les jeunes se faisaient gentiment applaudir ; ils ne gênaient personne. Mais au fur et à mesure que la cérémonie se déroulait, le public laissait parler ses sympathies ou ses haines ; certains, « achetés », manifestaient « pour » ou « contre » tel artiste. La politique s'en mêlait. Quelques sociétaires parmi les plus influentes étaient « protégées » par des ministres en exercice ou rejetées dans l'opposition. Comme, au sein de la maison, les élus de ces dames n'appartenaient pas fatalement au même parti, on imagine ce que cela pouvait donner :

– À la Guerre ! criait-on de la salle à celle-ci.

– Bravo !

– Ouh ! Ouh !

– À l'Intérieur ! hurlait-on à celle-là.

– Et ton président du Conseil ? enchaînait-on pour une autre.

Le public se laissait aller quelquefois jusqu'à crier des noms d'officiels ou de parlementaires. Lorsqu'un (ou une) sociétaire venait d'être nommé(e), il manifestait sa réprobation ou sa joie ; un grand charivari s'ensuivait, la fête du cabotinage battait son plein. Édouard Bourdet déclara que l'on oubliait bien Molière dans tout cela. Il fit mettre son buste au milieu de la scène. Les artistes se groupèrent

autour de lui, et il fit lire par le doyen cette merveilleuse page de Grimarest relatant les derniers instants du « Grand Patron » :

Le jour que l'on devait donner la troisième représentation du Malade imaginaire, Molière se trouva tourmenté de sa fluxion beaucoup plus qu'à l'ordinaire, ce qui l'engagea de faire appeler sa femme, à qui il dit, en présence de Baron : « Tant que ma vie a été mêlée également de douleur et de plaisir, je me suis cru heureux ; mais aujourd'hui que je suis accablé de peines sans pouvoir compter sur aucun moment de satisfaction et de douceur, je vois bien qu'il me faut quitter la partie : je ne puis plus tenir contre les douleurs et les déplaisirs, qui ne me donnent pas un moment de relâche. Mais, ajouta-t-il en réfléchissant, qu'un homme souffre avant de mourir ! Cependant je sens bien que je finis. » La Molière et Baron furent vivement touchés du discours de M. de Molière, auquel ils ne s'attendaient pas, quelque incommode qu'il fût. Ils le conjurèrent, les larmes aux yeux, de ne point jouer ce jour-là, et de prendre du repos pour se remettre. « Comment voulez-vous que je fasse ? leur dit-il ; il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre ; que feront-ils, si l'on ne joue pas ? Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant faire absolument. » Mais il envoya chercher les comédiens, à qui il dit que se sentant plus incommode que de coutume, il ne jouerait point ce jour-là s'ils n'étaient prêts à quatre heures précises pour jouer la comédie ; « sans cela, leur dit-il, je ne puis m'y trouver, et vous pourrez rendre l'argent. » Les comédiens tinrent les lustres allumés et la toile levée précisément à quatre heures. Molière représenta avec beaucoup de difficulté, et la moitié des spectateurs s'aperçut qu'en prononçant juro, dans la cérémonie du Malade imaginaire, il lui prit une convulsion. Ayant remarqué lui-même que l'on s'en était aperçu, il se fit un effort, et cacha par un ris forcé ce qui venait de lui arriver.

Quand la pièce fut finie, il prit sa robe de chambre et fut dans la loge de Baron, et il lui demanda ce que l'on disait de sa pièce. M. Baron lui répondit que ses ouvrages avaient toujours une heureuse réussite à les examiner de près, et que plus on les représentait, plus on les goûtait. « Mais, ajouta-t-il, vous me paraissez plus mal que tantôt. – Cela est vrai, lui répondit Molière ; j'ai un froid qui me tue. » Baron, après lui avoir touché les mains, qu'il trouva glacées, les lui mit dans son manchon pour les réchauffer ; il envoya chercher ses porteurs pour le porter promptement chez lui, et il ne quitta point sa chaise, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident du Palais-Royal dans la rue Richelieu, où il logeait. Quand il fut dans sa chambre, Baron voulut lui faire prendre du bouillon, dont la Molière avait toujours provision pour elle ; car on ne pouvait avoir plus soin de sa personne qu'elle en avait. « Eh non ! dit-il, les bouillons de ma femme sont de vraie eau-forte pour moi ; vous savez tous les ingrédients qu'elle y fait mettre : donnez-moi plutôt un petit morceau de fromage de

Parmesan. » Laforest lui en apporta ; il en mangea avec un peu de pain, et il se fit mettre au lit. Il n'y eut pas été un moment qu'il envoya demander à sa femme un oreiller rempli d'une drogue qu'elle lui avait promis pour dormir. « Tout ce qui n'entre point dans le corps, dit-il, je l'éprouve volontiers ; mais les remèdes qu'il faut prendre me font peur ; il ne faut rien pour me faire perdre ce qui me reste de vie. » Un instant après il lui prit une toux extrêmement forte, et après avoir craché il demanda de la lumière : « Voici, dit-il, du changement. » Baron ayant vu le sang qu'il venait de rendre s'écria avec frayeur. « Ne vous épouvantez point, lui dit Molière, vous m'en avez vu rendre bien davantage. Cependant, ajouta-t-il, allez dire à ma femme qu'elle monte. » Il resta assisté de deux sœurs religieuses, de celles qui viennent ordinairement à Paris quêter pendant le carême, et auxquelles il donnait l'hospitalité. Elles lui prodiguèrent à ce dernier moment de sa vie tout le secours édifiant que l'on pouvait attendre de leur charité, et il leur fit paraître tous les sentiments d'un bon chrétien, et toute la résignation qu'il devait à la volonté du Seigneur. Enfin il rendit l'esprit entre les bras de ces deux bonnes sœurs ; le sang sortait par sa bouche en abondance, l'étouffa, ainsi quand sa femme et Baron remontèrent, ils le trouvèrent mort.

Cette page a été bien souvent reprise pour l'anniversaire de Molière, le 15 janvier. Jamais je n'ai pu oublier cet instant de réelle communion où le temps s'arrête, où les rivalités se taisent, où l'histoire présente de la troupe se fond avec celle du passé, où la maison de Molière qui a traversé la royauté, l'Empire, plusieurs révolutions et cinq Républiques semble refaire son unité constamment menacée autour de celui dont elle se réclame, et à qui elle doit tant.

Ah ! qu'elle était belle la Comédie-Française sous le règne d'Édouard Bourdet ! Qu'elle était élégante et raffinée ! Et quelle troupe ! Parmi les plus illustres : le doyen Marcel Dessonnes, André Brunot, Georges Le Roy, René Allexandre, Denis d'Inès, Jean Yonnel, Fernand Ledoux, Pierre Bertin, Maurice Chambreuil, Maurice Escande, Aimé Clariond, Jean Debucourt. Et pour la troupe féminine : Jeanne Delvair, Berthe Bovy, Marie Ventura, Béatrix Dussane, Madeleine Renaud, Marie Bell, Béatrice Bretty, Mary Marquet, Catherine Fonteney, Andrée de Chauveron, Germaine Rouer, Henriette Barreau, Véra Korène. Et parmi les jeunes : Jean Weber, Pierre Dux, Jean Martinelli, Jeanne Sully, Lise Delamare, Robert Manuel, Julien Bertheau, Jean Meyer, Mony Dalmès, Renée Faure... Troupe attentive et disciplinée. Cénacle du bon goût et de la distinction à l'image de son administrateur arrivé le premier, parti le dernier, veillant à tout. Quand il entrait dans la maison, du rez-de-chaussée au dernier étage, du concierge aux coiffeurs, tous rectifiaient la position, sentant sa venue. « Sentant »... je ne saurais si bien dire, car effectivement

Édouard Bourdet se parfumait discrètement. Les couloirs en restaient imprégnés.

Une anecdote nous fit bien rire en son temps. Pendant des années, avant les travaux de rénovation de 1976, un huissier appelé « aboyeur » prévenait les artistes du début du spectacle. Il parcourait les couloirs, frappait aux loges en criant : « On commence dans vingt-cinq minutes, on commence dans vingt-cinq minutes ! » Il renouvelait ses appels aux dix minutes. Puis il demandait respectueusement aux sociétaires si l'on pouvait lever le rideau, et il annonçait : « Le premier acte est commencé. » Les temps modernes ont remplacé par un haut-parleur les fonctions de cet aimable émissaire. Or, le brave huissier de 1936 était affligé d'une malencontreuse infirmité... (Pardon, mais...) Il montait de ses pieds une senteur malodorante. Tout le monde le savait, et pour cause. Quand, le soir, nous descendions de nos loges, nous devinions son passage. À l'arrivée de Bourdet, les couloirs connurent une lutte entre le parfum subtil de l'administrateur et celui beaucoup moins subtil des pieds de l'aboyeur. Délicat et raffiné, Bourdet interpelle Émile :

– Dites-moi, il règne ici une odeur déplorable.

– Ah oui, monsieur l'administrateur, on est habitués, ce sont les pieds de...

– Mais, Émile, faites-le soigner, voyons, il existe des désinfectants, que diable !

Et pendant plusieurs semaines, s'ajoutèrent d'autres odeurs, médicamenteuses, celles-là, en conflit avec les autres, sans résultat. De guerre lasse et de plus en plus écœuré, l'administrateur fit descendre l'infortuné au rez-de-chaussée et créa pour lui un poste à la location. Il le garda jusqu'à l'âge de la retraite. À quelque chose malheur est bon : resté aboyeur, il aurait sans doute quitté le Théâtre-Français plus tôt !

Une autre suppression due à l'administrateur concerna l'horaire des répétitions. Chaque artiste recevait un bulletin indiquant l'heure avec un quart d'heure de grâce. Exemple : répétition à 14 heures signifiait 14 h 15. Cette coutume ancienne permettait aux femmes d'enlever posément chapeau et voilette, aux hommes de déposer canne et gibus au « guignol », et de tranquillement commencer la répétition à l'heure prévue. Peu à peu, les comédiens se relâchèrent et arrivèrent directement au quart, ou le dépassèrent. On perdait du temps, on était toujours en retard. « Pas de quart d'heure de grâce, déclara Bourdet, l'heure c'est l'heure. »

J'ai dit qu'il veillait à tout, l'œil critique. Rien ne lui échappait. Exceptionnellement, nous devons répéter de nuit *Le Chandelier*. Il faisait froid et je portais des bottes. Nous répétions en tenue de ville. J'entre en scène. Édouard Bourdet m'interpelle, toujours froidement poli : « Mademoiselle Casadesus, voulez-vous faire appeler votre

habilleuse. Demandez une paire de souliers, s'il vous plaît. C'est inélégant de répéter en bottes. » J'étais très confuse, mais il avait raison ; la légèreté du personnage de Madelon s'accommodait mal de lourdes bottes. Que dirait-il aujourd'hui ? Agnès en blue-jean, Jacqueline en minijupe, Psyché en cape et pantalon...

Nous n'osions pas aller au théâtre sans être impeccables, coiffées, maquillées, toujours un peu « en représentation ». Je souris rétrospectivement en pensant à cette camarade que l'on avait priée autrefois de ne pas venir au théâtre avec sa mallette à maquillage... « comme une manucure » ! Le temps est loin où Mme Cerny, lorsqu'elle jouait, se faisait apporter une robe de chez le couturier afin que ses admirateurs, à la sortie, ne la vissent pas repartir avec la toilette de son arrivée. Il faut imaginer une époque où les comédiennes jouaient peu. Elles prenaient tout leur temps, arrivaient au théâtre à 2 ou 3 heures de l'après-midi pour jouer vers 20 heures. Les sociétaires de la Comédie-Française ne connaissaient ni la radio, ni le cinéma, ni la télévision. Avec le système d'alternance, l'activité théâtrale au Français se trouvait réduite pour beaucoup d'entre eux. En revanche, quand ils partaient en tournée, ils emportaient un répertoire étendu et varié.

En 1936, je joue cent soixante-sept fois, dont dix-neuf rôles nouveaux, et quarante-cinq fois à la radio ; 1937 s'annonce également bien rempli. C'est cette année-là que je connais l'un de mes plus grands tracs – maladie incurable pour le comédien, auquel peu d'entre eux échappent. Louis Jouvet venait de monter *L'Illusion comique* de Corneille, dans une mise en scène très compliquée pour cette pièce difficile. La distribution est brillante : Pierre Dux, Jean Martinelli, Jeanne Sully, Aimé Clariond, Lise Delamare, Dorival... À peine les représentations commencées, Lise tombe malade. L'administrateur me fait appeler : « Mademoiselle Casadesus, je vous demande un grand service. Il faut que vous repreniez le rôle d'Isabelle pour la prochaine représentation dans six jours. »

J'étais effondrée, mais pas question de refuser : la demande extrêmement courtoise de l'administrateur équivalait à un ordre pour la jeune pensionnaire que j'étais alors. Il ajoute encore : « Je vous remercie. Croyez que je saurai tenir compte du service que vous rendez à la maison. »

« Ne t'inquiète pas, me dit Lucien, je vais t'aider. Nous y passerons les nuits, mais tu sauras ton rôle. »

Quel cauchemar ! Le rôle est terriblement long, le texte horriblement difficile, la langue archaïque et souvent obscure. J'éprouve quelque peine à restituer avec naturel le sens des vers tout en gardant leur cadence, et à les fixer dans ma mémoire pourtant

rompue à ce genre d'exercice. Les camarades se montrent très compréhensifs, Martinelli surtout : « Ne pense qu'à ton texte, je te dirigerai pour les places. Je suis là, ne crains rien », me dit-il. J'apprends la nuit, je répète l'après-midi et je joue tous les soirs pendant cette fatidique semaine.

Les comédiens qui jouent six cents fois le même spectacle n'ont aucune idée de la gymnastique à laquelle nous oblige l'alternance. Pourtant, je ne les envie pas. Plus de soixante ans après, je tremble encore à évoquer ce souvenir, tant j'ai eu peur ! Je ne sais pas comment j'ai pu jouer. J'ai l'impression d'être dans un nuage ; je ne vois rien, je n'entends rien... mais je dis le texte. Et il faut recommencer le lendemain. L'administrateur est là. Il me remercie, me félicite :

– Désormais vous partagerez le rôle avec Delamare.

– Ah non, monsieur ! Je vous en supplie, surtout permettez-moi de ne plus jamais le rejouer, c'est tout ce que je vous demande.

L'Exposition de 1937 bat son plein. Le soir, après le théâtre, on va y faire un tour, visiter les pavillons de tous les pays, s'extasier sur le palais de Chaillot qui remplace le vieux Trocadéro, un monument de style nouille où le Théâtre-Français, comme l'Odéon, donnait des matinées classiques. Les jeunes spectateurs s'y conduisaient fort mal ; outre qu'ils n'écoutaient quasi rien des tragédies ou des pièces jouées à leur intention, ils chahutaient, se lançaient des flèches de papier, s'interpellaient. Les plus audacieux, dans la pénombre des loges (elles existaient encore, et grillagées), se livraient avec de jeunes camarades du « sexe opposé » à des jeux d'amour et (peut-être) de hasard. La nouvelle salle ne permet pas ces libertés cachées, les loges et les baignoirs sont définitivement supprimés.

Je garde un vague et lointain souvenir lié à cette vieille salle du Trocadéro. C'était en 1919 ou 1920. Mes parents prêtaient leur concours à un gala en matinée, peut-être au profit des anciens combattants, de la Croix-Rouge, des « Gueules cassées » ou de toute autre œuvre charitable d'après-guerre. Conduits par une de nos tantes pour assister au spectacle, mon frère et moi avions vu arriver une très vieille dame, portée dans un fauteuil installé face au public, qui déclama un texte dont évidemment je ne garde aucun souvenir. À la fin de la matinée, papa nous présenta à cette vénérable aïeule avec qui sa propre grand-mère avait joué autrefois. Nous reçûmes tous deux un baiser sur le front... donné par Sarah Bernhardt ! Inutile de dire que cela me laissa totalement froide, j'ai été bien plus frappée par le goûter qui suivit !

2. Il mourra jeune, un an après, à la suite d'une banale intervention chirurgicale, laissant le souvenir d'un homme fin et racé, d'un délicieux comédien et d'un charmant camarade.
3. Également plein d'avenir, lui aussi disparut prématurément.
4. Il avait quitté la Comédie-Française pendant quelques années pour les boulevards, et venait de résigner son engagement avec promesse de sociétariat dans un avenir très proche.
5. Les sociétaires membres du comité sont responsables à tour de rôle, pendant une semaine, de la bonne marche de la maison.
6. Jean-Claude sortira du Conservatoire en 1959 avec un brillant premier prix de percussion. Il poursuivra ses études musicales et deviendra chef d'orchestre réputé. Depuis 1976, il est à la tête de l'Orchestre national de Lille. Il a gardé mon nom.
7. *Britannicus*, Racine.

V

Sous l'œil de François Mauriac

Un jour de juillet, alors que nous finissons la soirée avec les Sarment au café de l'Univers, arrive Marcel Achard. On parle théâtre, naturellement, les pièces en cours, les siennes, celles de Sarment, la Comédie-Française, etc. Puis, brusquement, Achard enchaîne en se tournant vers moi :

– Alors, vous êtes contente ? Quelle jolie création en perspective pour la rentrée !

– De quoi parlez-vous ?

– Comment, vous n'êtes pas au courant ? Édouard Bourdet a demandé une pièce à François Mauriac, sa première pièce. Elle est terminée. Les répétitions commencent en octobre. L'administrateur a dit l'autre jour devant moi qu'il y avait un rôle ravissant pour la petite Casadesus dans *Asmodée*.

– Ce n'est pas vrai ? Mais non, je ne sais rien. C'est merveilleux !

– Eh bien, attendez, vous verrez. Mais vous ne savez rien, hein, je ne vous ai rien dit ! ajoute prudemment Marcel Achard.

À quelque temps de là, l'administrateur me fait appeler et, effectivement, il m'annonce cette bonne nouvelle :

– Jacques Copeau mettra la pièce en scène. Ce sera une grande création. La distribution comprendra Fernand Ledoux, Jean Martinelli, Germaine Rouer, Henriette Barreau, le doyen Dessonnes et vous-même. Ce rôle, d'une toute jeune fille mystique, est très joli, vous verrez. Je vous avais bien dit que je n'oublierais pas le service que vous nous avez rendu... Eh bien, voilà la récompense !

Je faisais tellement confiance à l'administrateur que dans ma joie je ne pensai même pas à lui demander quelques détails sur la pièce. Je le remerciai et partis, tout heureuse.

À la fin de la saison, comme chaque année, les concours de comédie au Conservatoire rassemblent une foule considérable. Mais aucun premier prix n'est décerné. Cependant, soucieux d'augmenter la troupe de quelques jeunes talents, l'administrateur et le comité procèdent à des auditions. Renée Faure, qui vient d'obtenir un second prix, ainsi que Jean Meyer sont engagés. Nadine Marziano et Mony

Dalmès, sortie du Conservatoire l'année précédente, également. L'emploi d'ingénue se trouve renforcé. Il y a tant de travail que chacune peut y trouver son compte.

Un mois de vacances, du 13 août au 13 septembre, me remet d'une saison chargée. Je n'entends plus parler de la pièce de Mauriac, mais j'attends sereinement le début des répétitions, jusqu'au jour où je lis au tableau de service l'annonce de la « lecture d'*Asmodée* ». La distribution est affichée. Je n'ai pas le temps de laisser l'émotion me gagner en ne voyant pas mon nom, car Émile surgit à mes côtés :

– M. l'administrateur vous demande, mademoiselle Casadesus.

Je me présente, un peu émue.

– Asseyez-vous mon enfant. Je suis extrêmement contrarié, mais je vous dois toute la vérité. François Mauriac et Jacques Copeau, sur ma proposition, sans aucune difficulté, vous distribuaient le rôle d'Emmanuelle. Apprenant l'engagement de Renée Faure qui a dix-neuf ans, donc moins que vous¹, ils désirent la mettre à l'essai. Je ne peux pas m'y opposer. Elle est remplie de qualités, mais je ne la crois pas assez expérimentée actuellement pour jouer ce rôle très important. Je suis persuadé qu'ils se rendront à mes raisons, et que le rôle vous reviendra. Ne soyez pas déçue. Vous le jouerez, j'en suis sûr. Je suis seulement désolé de vous avoir donné un espoir et une déception.

Quinze jours se passent, durant lesquels je m'efforce d'oublier cette déconvenue. Et je reçois un coup de téléphone de Bourny, le régisseur général, onctueux, mystérieux comme toujours, parlant bas :

– Allô, mademoiselle Casadesus ? Venez au théâtre cet après-midi, M. Mauriac et M. Copeau désirent vous voir.

Bien que n'ayant rien à redouter ni rien à perdre, je me sens très intimidée. Je ne connais pas François Mauriac, dont j'avais quand même lu *Le Nœud de vipères*. J'avais vu jouer Copeau et l'avais salué dans sa loge avec ma mère lors de sa mise en scène de *Comme il vous plaira* de Shakespeare, monté au théâtre de l'Atelier. Ma mère et lui avaient évoqué leur voyage de propagande française en 1917. Jacques Copeau était parti pour l'Amérique avec sa troupe. (Les Américains avaient été particulièrement « étonnés » des mises en scène de Copeau. Surtout *Pelléas et Mélisande*, celle-ci interprétée par Suzanne Bing – dont le physique ne correspondait pas tellement à la blonde Mélisande – affublée d'une perruque de laine jaune vif évoquant sa longue et blonde chevelure.) Copeau et ma mère s'étaient souvenus de leurs émotions sur le bateau, obligés à des exercices de sauvetage quotidiens, la guerre n'était pas terminée... C'était tout.

L'entrevue avec les deux hommes fut très cordiale. Sans la moindre allusion à la promesse de Bourdet, ils me dirent que le rôle d'Emmanuelle étant un peu lourd pour Renée Faure qui débutait, il fallait une jeune comédienne plus expérimentée. D'accord avec

l'administrateur, ils me demandaient de jouer le rôle. Je devais répéter immédiatement. J'étais très heureuse, mais gênée vis-à-vis de ma camarade. Je m'en expliquai avec elle aussitôt : « Renée, l'administrateur m'avait désignée, l'auteur et le metteur en scène vous ont réclamée. Ils me demandent maintenant de vous remplacer. Sachez bien que je ne suis pour rien dans cette histoire, tour à tour désagréable pour chacune de nous. »

Si Renée, à juste titre, a pu concevoir momentanément quelque amertume, très vite son talent a su s'imposer et lui faire oublier cet incident. D'ailleurs, dès l'année suivante, elle reprenait le rôle d'Emmanuelle, que je devais abandonner provisoirement pour cause de bébé. Par la suite, nous le partagerions équitablement. Ce petit ballet de distributions, de rôles repris, redonnés, enlevés, constitue le quotidien de cette Maison. Bien souvent, la comédienne doit mettre son amour-propre dans sa poche, « avaler des couleuvres », plaire ou déplaire sans savoir pourquoi, selon la fantaisie, le goût, l'idée d'un metteur en scène, d'un administrateur, d'un auteur... ou d'un comité.

Les répétitions d'*Asmodée* se déroulent dans une atmosphère ouatée. Jacques Copeau n'élève jamais le ton. Il indique tous les rôles en les jouant lui-même. Dans une interview publiée par *Le Journal*, il explique : « Je n'avais pas eu depuis longtemps l'occasion d'étudier une œuvre de ce ton et de cette atmosphère réalistes. J'ai pris plaisir à chercher avec les acteurs ces mille détails du jeu et de l'attitude, ces nuances du registre de l'inflexion et du silence qui font vivre un texte et des caractères au rythme de la vie quotidienne, selon des sentiments et des pensées qui sont plus souvent immergés dans la trame dramatique qu'ils ne sont mis en relief par l'action. Ce travail est un travail de patience, il exige de la part des interprètes beaucoup de persévérance et d'humilité. » Il demande à Germaine Rouer, qui joue la mère, de marquer dès son entrée sa coquetterie et sa supériorité sur Couture, le précepteur joué par Ledoux. Il prend lui-même sa place et montre que le personnage l'attire. Il donne les répliques comme s'il les savait, et on le sent heureux de démontrer combien le personnage lui conviendrait. Ledoux l'écoute et, à son tour, fait une démonstration passionnante du rôle. Remarquable dans Couture, il adapte les indications du metteur en scène à sa propre personnalité, sans aucune peine.

Je me sens mal à l'aise en face de lui. Il me gêne, je le crains. L'émotion me gagne facilement. Trop facilement, d'ailleurs. « Ne donne pas déjà toutes tes larmes, me dit Copeau mi-sérieux, mi-amusé, que feras-tu à la première ? Établis ton rôle, ne te livre pas dès le début. L'émotion viendra d'elle-même. » Il a raison, mais le moyen de se maîtriser lorsque l'on s'identifie à ce personnage plein de

mysticisme, de tendresse, de pureté ? Ah ! Comme je l'aime, et tout de suite, cette petite Emmanuelle de dix-sept ans ! J'ai vingt-trois ans et un enfant, mais, sans difficulté, je la laisse entrer en moi, prendre ma voix, ma démarche, mon physique. Pierre Fresnay, très justement, me déclarait un jour : « On n'entre pas dans la peau d'un personnage, c'est *lui* qui doit entrer en vous. » Emmanuelle veut se consacrer à Dieu sans aucune espèce d'affectation. Comme cela, tout simplement parce qu'elle est claire, qu'elle possède une foi limpide et profonde. Sous les traits d'un jeune Anglais venu passer les vacances chez sa mère, elle découvre l'amour. Les difficultés commencent. C'est une scrupuleuse, et « le scrupule est un affreux poison », dit Mauriac. Couture, démoniaque, lui met le soupçon au cœur quant aux sentiments de sa mère pour le jeune Anglais. Après une scène dramatique avec celle-ci, elle retrouvera la paix. Elle se mariera, sans doute, mais sera-t-elle heureuse ?... Ce n'est pas sûr. Le trac m'envahit à chaque répétition, et de ce fait les larmes aussi.

Dès que nous répétons en scène, François Mauriac vient en permanence dans la salle. Très simple, il reste de temps en temps un moment à bavarder avec nous. Il nous raconte notamment comment et pourquoi le « démon Asmodée » le passionne. De sa voix sourde, sans timbre, il nous dit que lui-même s'est surpris quelquefois à écouter ses voisins, pas en soulevant les toits, comme le diable, mais « dans un petit hôtel de montagne, cela m'est arrivé de coller mon oreille au mur ! ». Son œil brille. Il met trois doigts devant sa bouche en avalant un rire rapide et saccadé.

Jean-Jacques Gautier, dans son livre *Raisons d'aimer la Comédie-Française*, raconte admirablement la genèse de la pièce : comment Bourdet avait décidé Mauriac à écrire *Asmodée*, les conseils judicieux qu'il lui donnait, les angoisses, les espoirs, les découragements de l'auteur, sa joie d'assister aux répétitions, de voir ses personnages prendre corps et âme.

Le jour de la générale, la première partie connaît un immense succès. Puis le public se refroidit à la seconde partie. L'explication de Léon Blum est que cette « baisse de tension » du public est due au personnage terrible de Couture, malgré l'immense talent de Ledoux, tellement noir, tellement sinistre. Bourdet, soudain, a un trait de génie : « Je vais vous faire porter un costume à moi, dit-il à Ledoux. Nous avons la même carrure ; ce soir, vous jouerez en gris et plus en noir. » Et c'est le miracle. Le soir, la première se donne devant une salle « habillée », le Tout-Paris des lettres, du spectacle et du monde : de Maxime Weygand à Paul Claudel, en passant par Paul Valéry, Béatrix Dussane, Paul Morand, Arletty, Paul Géraudy, Tristan Bernard, Joseph Bédier, Paul Fort, Henri Troyat, Charles Boyer, André Maurois... C'est le triomphe. Une grande scène entre Ledoux et moi,

au deuxième acte, est longuement applaudie. Au troisième acte, dans un mouvement rapide et joyeux, je traverse la scène en courant, mais... malchance, je glisse, je perds l'équilibre... Martinelli a tout juste le temps de me rattraper au vol. Je sors bouleversée, d'autant plus que l'administrateur, lugubre, me dit : « J'espère que ce n'est pas un mauvais présage². » Dieu merci, il n'en est rien. Le public, la presse entière, les habitués de la maison, tous saluent avec enthousiasme cette première création de François Mauriac.

Le soir de la première, un souper intime et élégant rassemble les artistes chez l'auteur entouré de sa famille et de quelques personnalités de l'Académie française, des beaux-arts et du théâtre. Claude Mauriac, dans son livre *Le Temps immobile*, relate toute cette journée précédant la générale et cette soirée. En voici un court extrait :

Paris, lundi 22 novembre 1937

À la maison, le salon est plein déjà. Champagne. Souper léger. Charles Boyer et sa femme Pat Paterson, les Georges Duhamel, les Maurois, les Vaudoyer, mes amis : Michelle, Bassan, Troyat, Claude Guy, Jean Davray, Bruno, Jacques Vallery-Radot.

Gisèle Casadesus simple dans son bonheur, bavarde et rieuse. Son mari (l'acteur Pascal de l'Odéon) et son charmant frère Christian, éblouis.

[...] J'évoque l'entrée de Gisèle Casadesus, chez nous, cette nuit, au milieu des applaudissements de toute l'assemblée. Sa confusion charmante. Sa timidité comblée. Sur son visage, la joie de la gloire.

Le comité de fin d'année ne procède à aucune mise à la retraite. Pas de douzièmes disponibles, donc pas de nominations³. L'administrateur m'avertit cependant que l'on parle de me nommer sociétaire l'année suivante étant donné mon interprétation d'Emmanuelle. Fait plutôt rare à l'époque, où les pensionnaires attendent quelquefois de longues années leur promotion.

Les spectacles se succèdent à un rythme accéléré. Entre janvier et juillet, pour la première fois, je joue : la Piété dans *Esther*, mise en scène de Georges Le Roy ; *La Coupe enchantée*, *La Marche nuptiale*, *Le menteur*, *Le Chapeau de paille d'Italie*, monté délicieusement par Gaston Baty. Celui-ci, directeur du théâtre Montparnasse, met en scène de nombreux spectacles joués presque tous par Marguerite Jamois.

Avec lui, la mise en scène prend une place de plus en plus importante. Il laisse beaucoup de liberté à l'acteur, n'indique que les grandes lignes du personnage. En revanche, il ignore les éclairages,

les changements, il réalise de vrais tableaux vivants, pleins de goût et d'idées. Homme affable et discret, portant un chapeau à large bord, il est affligé d'un léger tic : son épaule remue continuellement dans un mouvement de rotation alors que sa tête regarde à l'opposé. Il donne perpétuellement l'impression que quelque chose le gêne dans le dos. Or, dans le rôle de la mariée du *Chapeau de paille*, je devais répéter : « Papa, j'ai une épingle qui me pique dans le dos. » Baty, aux premières répétitions, me dit : « Alors là, vous trouverez un mouvement pour souligner ces mots, je ne sais pas comment il faut faire, mais vous trouverez quelque chose. » En même temps, son épaule roule de plus belle. Je l'imitai aussitôt : « Bien, bien, très bien, me dit-il, c'est tout à fait ce que je veux, mais je n'aurais pas su vous l'indiquer ! »

Et puis je joue aussi *La Dispute*, *Les Femmes savantes* (Henriette), et toujours *Le monde où l'on s'ennuie*, *Les Corbeaux*, *À quoi rêvent les jeunes filles*, *Le Chandelier*, *Un caprice*, *L'Impromptu de Versailles*. Plus les matinées poétiques, les radios et quelques tournées ; trois jours en Belgique avec *Asmodée*. Lyon, Deauville. Les vacances seront les bienvenues.

Pour la première fois, la Comédie allait fermer ses portes durant tout le mois d'août. L'année précédente, Bourdet avait essayé d'étaler les vacances de mai jusqu'en octobre. Chaque artiste, chaque membre du personnel prenait de la sorte un mois de congé. Cette décision entraîna tant de mécontentement (certains sociétaires anciens et peu distribués se voyant octroyer les plus mauvaises dates), tant de travail pour faire face à tous les remplacements, qu'en cette année 1938 l'administrateur y renonça. Depuis les lois de 1936, le congé annuel était devenu obligatoire. Il institua donc définitivement la fermeture durant tout le mois d'août, toujours en vigueur. Naturellement, réprobations et réclamations éclatèrent : Quoi ! la Comédie-Française se permet de clore ses portes alors que tant de visiteurs, de touristes, d'étrangers affluaient à cette saison ! Comment, notre première scène nationale reste fermée alors que les théâtres privés jouent tout l'été ! Etc. Les campagnes de presse ne manquèrent pas. Et puis tout finit par se calmer. Aujourd'hui, la preuve est faite que cette solution est la meilleure.

Un jour d'hiver, un peu affalée sur une banquette à l'étage de la scène, je vois passer l'administrateur. Il s'arrête :

– Ça ne va pas ? Vous avez l'air fatiguée.

– Oui, un peu, monsieur.

Malicieux et sérieux à la fois, il m'avertit :

– Attention, hein ! Ne faites pas encore un enfant, on a besoin de

vous ici !

J'éclate de rire :

– Oh non ! Pas question !

– Tant mieux, beaucoup de travail vous attend.

À quelques mois de là, revenant de Lyon où nous jouions *Asmodée*, je ne me sens pas bien, et... le docteur me confirme mon inquiétude : je suis bien enceinte.

J'ai vingt-quatre ans, une carrière qui s'annonce brillante, des rôles nouveaux sans que je les sollicite, une promesse de sociétariat. Et je vais devoir m'arrêter peut-être plusieurs mois. Que se passera-t-il quand je reviendrai ? Je risque de n'être pas nommée. Je sais que l'on m'estime, que l'on m'apprécie, mais... Cette absence va-t-elle modifier ma situation ? Il faut prendre ses responsabilités. Ma vie est orientée d'une certaine façon. Nous formons un vrai couple, Lucien et moi. Nous nous aimons, nous nous soutenons. Cet enfant viendra. J'ai la ferme conviction dans mon cœur que la vie (Dieu, pour moi) vous apporte l'aide nécessaire. Saint Augustin ne dit-il pas quelque part : « Dieu donne ce qu'Il ordonne » ? Mon médecin, très amical, me promet que je pourrai jouer longtemps sans grossir, à condition de manger sans sel. Mal en point, nauséuse, je m'invente une colibacillose tenace pour répondre aux questions sur ma mauvaise mine. Combien de temps tiendrai-je ? Pour l'instant, je ne veux rien dire à personne. Et puis il y a l'administrateur ; l'idée d'aller lui annoncer mon état me rend malade !

Les 9 et 10 juillet, je participe au « Grandes Heures de Reims », deux représentations pour la réouverture de la cathédrale, très abîmée pendant la Première Guerre mondiale. Je dois interpréter Jeanne d'Arc dans un triptyque d'Henri Ghéon, qui relate les grands événements de la cathédrale. Personne ne se doute que sous la cuirasse de la Pucelle se dissimule un petit « trois mois » non prévu au programme. Tout Reims participe à cette grande manifestation diffusée par la TSF. Quand arrive le moment de repartir, je laisse ma valise à la consigne pour aller déjeuner. En revenant à la gare avec mon mari et des amis, je m'aperçois que j'ai perdu le bulletin de consigne. « Allez, allez, pas besoin de bulletin pour Jeanne d'Arc, reprenez votre valise », me dit le chef. Et très fier, en confidence, il ajoute : « Je faisais partie de vos soldats ! »

Le mois de juillet s'achève. Le théâtre va fermer un mois. Embarrassée et prise de scrupules, je me pose mille questions : ne sera-t-il pas trop tard en septembre pour prévenir l'administrateur ? Les programmes seront faits, et moi je risque d'être indisponible si je prends trop de poids pendant les vacances... Enfin, je me décide et je demande à Émile un rendez-vous pour voir le patron. Dans l'œil arrondi d'Émile se lit l'étonnement : j'ai souvent été appelée, jamais je

ne suis venue de mon propre chef. Allons, courage... Je tremble comme une feuille.

Édouard Bourdet, derrière son bureau, la tête légèrement inclinée en arrière, me dévisage :

– Asseyez-vous, me dit-il un peu perplexe. Vous avez demandé à me voir ?

– Oui, monsieur... Voilà, je voulais vous dire... Je suis bien ennuyée... Je crois... enfin, je suis sûre... il va falloir... pas tout de suite... Euh... mais enfin, je vais devoir m'arrêter un peu.

Il éclate :

– Ah non ! Ne me dites pas que vous êtes enceinte !

– Si, monsieur... Je vous demande pardon, dis-je en sanglotant.

Alors Édouard Bourdet se lève, radouci tout à coup et décontenancé. Il s'approche de moi, très paternel :

– Mais non, mon enfant, c'est moi qui vous demande d'excuser ce mouvement d'humeur. Vous avez beaucoup de choses à jouer, j'ai besoin de vous. Allons, calmez-vous. Voyons, c'est pour quand ?

Alors je lui explique tout en vrac, à travers mes larmes ; que cet enfant je ne l'ai pas commandé, bien sûr, mais que je veux le garder. Que je pourrai jouer encore longtemps si je mange sans sel, et puis que je reprendrai très vite, un mois après, comme la première fois, que je ne nourris pas, etc. Il sourit, me tapote gentiment la tête :

– Allons, allons, ne pleurez plus.

Ce devait être comique, ce duo, quand j'y pense, et il n'a pas dû se trouver souvent dans pareille situation, l'administrateur !

– Voyons, dit-il, qui le sait ?

– À part mon mari, ma mère et le docteur, personne, monsieur.

– Bon, eh bien, il ne faut pas en parler encore. Écoutez, chaque fois que vous jouerez *Asmodée*, j'irai dans la salle et vous dirai ensuite si vous pouvez continuer. Pour les rôles du répertoire, avec les costumes, vous pourrez dissimuler votre état encore longtemps. Allons, courage, tout ira bien.

Il est très gentil maintenant et me reconduit avec beaucoup d'égards :

– Merci de m'avoir informé maintenant, de ne pas m'avoir mis dans l'embarras.

Lucien m'attend dans les jardins du Palais-Royal. Il sait combien cette entrevue me coûte. Anxieux et tendre, il est soulagé quand je lui raconte la sollicitude de Bourdet. Fidèle à son engagement, à chaque représentation d'*Asmodée*, il passe dans la salle. Puis, de retour sur le plateau, il me fait un signe de tête affirmatif ; je peux continuer... Cette petite Emmanuelle fragile, frêle et mystique ne supporterait pas un kilogramme de plus ! Et jusqu'aux vacances, personne, pas même la perspicace Suzanne, ne se doutera de rien.

1. . J'ai alors vingt-trois ans.
2. Les superstitieux prétendent que la chute d'un acteur en scène annonce celle de la pièce !
3. Un pensionnaire est nommé sociétaire par arrêté du ministère de la Culture, sur proposition de l'administrateur général de la Comédie-Française – après un vote du comité d'administration. Le titulaire devient alors membre de la Société des Comédiens-Français et participe aux bénéfices en recevant un certain nombre de douzièmes de parts de la société, à laquelle il est lié contractuellement.

VI

Les derniers beaux jours

Le 21 juillet 1938, une cérémonie sans égale réunit les comédiens de l'Odéon et de la Comédie-Française à Versailles, dans la chapelle royale. En costumes, nous représentons les courtisans de l'époque pour un concert digne de Louis XIV, en l'honneur du roi et de la reine d'Angleterre¹. Sur leur passage, nous exécutons une profonde révérence. Elle est charmante, la reine, elle a un chapeau extraordinaire. Elle salue à droite et à gauche avec un joli geste de la main. À la fin du concert, nous défilons devant le couple pour les présentations, tout en taquinant Jean Weber, superbe dans son costume de Roi-Soleil, et à qui la reine nettement impressionnée adresse quelques mots.

Le 1^{er} septembre, je répète la création de Lestringuez, *Tricolore*, mis en scène par Jouvet. Celui-ci, comme je l'ai déjà dit, a connu mes parents en 1917 lors de leur tournée en Amérique du Nord. Je le connais peu. J'ai admiré ses spectacles, éblouie comme beaucoup par sa magistrale et personnelle interprétation d'Arnolphe dans *L'École des femmes*, et sa mise en scène dans le ravissant décor de Christian Bérard. J'ai applaudi sa création extraordinaire de *Knock*. Il est professeur au Conservatoire, mais je n'ai pas expérimenté son enseignement, sortie de l'École avant sa nomination. En revanche, mon frère Christian, bien que mon aîné, avait été reçu au Conservatoire en 1936 dans la classe de Jouvet, dont il rapportait des anecdotes aux déjeuners familiaux. Avec ses condisciples François Périer, Bernard Blier, Jean Meyer, Alfred Adam, ils étaient tous subjugués et terrorisés par le « maître », qui avait tôt fait de bousculer les prétentions ou les ambitions des jeunes apprentis comédiens. De sa voix saccadée et ironique, il règle le cas d'une jeune coquette élégante : « Continue comme ça et tu ne joueras que les femmes de chambre... et encore pas dans un palace. » Et à mon frère qui rêvait de « passer » Hamlet : « Mon petit père, tu me donneras Scapin ! » Il aimait briser, dérouter l'élève. Toutes les méthodes sont bonnes peut-être pour progresser, chercher, travailler, mais bien souvent les élèves

ont besoin d'être encouragés, de prendre confiance en eux. En revanche, il passionnait ses jeunes auditeurs en leur parlant longuement des pièces, des auteurs, de sa vision du théâtre, des métiers d'accessoiriste, de souffleur, de régisseur qu'il avait appris chez Copeau.

Le Cantique des cantiques de Jean Giraudoux termine le spectacle, interprété magistralement par Madeleine Renaud, Pierre Dux, Jean Debucourt, Béatrice Bretty et Véra Korène. Lise Delamare et moi campons deux bohémiennes diseuses de bonne aventure. *Tricolore* relate en une grande fresque la vie et les amours de Théroigne de Méricourt. Mary Marquet incarne le personnage principal. Je joue une petite ingénue (toujours !) pâle et de blanc vêtue. Ma taille me donne des complexes, je répète en me cachant un peu derrière les fauteuils ; Juvet, de la salle, me crie :

– Mais descends, bon Dieu ! Ne te dissimule pas derrière les meubles, quelle manie ! Ne sois pas timide !

Je n'ose pas lui dire pourquoi je me cache... Mais bientôt ce n'est plus un secret. Vers la fin septembre, après une représentation d'*Asmodée*, l'administrateur sortant de son avant-scène m'a fait le petit signe négatif que je guettais. Vraiment, je ne pouvais plus jouer en robe moderne. Déjà mes camarades commençaient à me taquiner :

– Dis donc, mais tu n'as pas grossi ? Est-ce que...

– Pas du tout. Ce sont les vacances.

– Oh ! oh ! À d'autres !

Martinelli, qui me prend régulièrement dans ses bras pour toutes les innombrables scènes d'amour que nous jouons ensemble, me harcèle :

– Tu nous caches quelque chose, c'est sûr. Tu changes. Il y a sûrement un petit polichinelle dans le tiroir et tu ne veux pas nous le dire !

Mais des événements bien plus dramatiques se préparent, minimisant mes propres problèmes. D'alarmants bruits de guerre circulent. Des classes sont rappelées. La générale de *Tricolore* reculée... Septembre 1938, c'est Munich. Le retour de Daladier. La guerre évitée... Tout le monde se congratule, sans se douter qu'elle est en fait reportée d'un an.

Le 12 octobre, générale de *Tricolore* et du *Cantique des cantiques*. Gros succès, surtout pour le *Cantique* joué dans un ravissant décor de Vuillard, et si joliment interprété. Lestringuez est fort sympathique, sa pièce bien mise en scène par Juvet, qui cependant n'a pas trop l'air d'y croire. Sans doute a-t-il préféré monter la pièce au Théâtre-Français plutôt que dans son théâtre, *Tricolore* est loin d'être un chef-d'œuvre.

Je vais assurer mon service jusqu'au 10 novembre. Je continue de

lever allègrement la jambe dans *Le Chapeau de paille d'Italie*. J'essaye de garder toujours la même ingénuité dans *Le monde où l'on s'ennuie*, mais la robe du premier acte me serre beaucoup. Impossible de l'élargir. Je joue tout l'acte avec une grande capeline de paille que je garde obstinément au poignet et devant moi. Martinelli, très blagueur, ajoute entre deux répliques : « Mais pose donc ta capeline, ma petite Suzanne... Pourquoi gardes-tu ce chapeau devant toi ? » Naturellement, le fou rire nous saisit.

J'atteindrai le maximum avec *Les Corbeaux* d'Henry Becque. Depuis quelque temps, Jeanne Sully remplace Marie Bell dans le rôle de Blanche. Elle tente en vain d'expliquer à sa sœur Marie, toute pure et virginale (moi, en l'occurrence), qu'elle n'a pas attendu le mariage pour épouser son fiancé. Le drapé 1880 présente l'avantage de dissimuler habilement une situation dite intéressante, mais bien embarrassante pour une comédienne. Aussi, lorsque Marie ouvre de grands yeux et que sa sœur insiste : « Je suis sa femme, entends-tu, sa femme ! », elle répond avec la plus grande candeur : « Je ne comprends pas ce que tu veux dire. » Ce soir-là, Jeanne Sully me murmure tout bas : « Hypocrite, va ! » Je ne sais pas comment j'ai pu garder le sérieux réclamé par ce rôle pur et touchant !

Le grand critique Antoine, connu pour sa sévérité, se trouvait ce soir-là dans la salle. Jusqu'alors, mes débuts ne l'avaient pas beaucoup subjugué. Et voilà ce qu'il écrivait le lendemain dans le journal *L'Information* :

Par-dessus tout, l'excellente surprise de cette soirée est la prise de possession du rôle de Marie par Mademoiselle Gisèle Casadesus qui lui prête une pureté, une décence et une dignité qui mettent en belle place dans la maison cette jeune pensionnaire dont jusqu'à présent il n'avait pas été possible de discerner les qualités.

La cinquantième d'*Asmodée* a lieu sans moi, mais l'auteur m'envoie une belle plante, mentionnant qu'il « n'oublie pas sa première Emmanuelle absente pour une si jolie raison ».

Le 1^{er} janvier 1939, un peu mélancolique, je pense à ce sociétariat promis l'année précédente. Du fait de mon absence, je me doute bien qu'il n'y aura pas pour moi de nomination. Le téléphone sonne :

- Bonne année, madame la sociétaire !
- Hein, quoi ?

C'est René Mathis, le directeur général de la scène, bras droit d'Édouard Bourdet pour la technique.

– Je suis heureux d'être le premier à vous l'annoncer, c'est fait depuis hier.

L'administrateur m'appellera lui-même ensuite. J'apprends avec beaucoup d'émotion que le doyen Dessonnes a fait valoir ses droits à

la retraite. Il demande l'affectation de ses douzièmes à la nomination de sa jeune camarade à qui l'on a promis le sociétariat l'an passé, et à l'augmentation de quelques autres sociétaires, les douzièmes de Mme Dussane, mise à la retraite par le comité et sans son accord (décision qui soulève un certain mécontentement dans la presse) ne suffisant pas pour les dites augmentations.

Ma petite fille, Martine, fait son apparition le 27 janvier. Toute menue mais solide, elle a vaillamment supporté les activités maternelles et m'a permis discrètement d'assurer toutes mes représentations pendant près de sept mois et demi².

Les 3 et 4 mars, je reprends mon service : conférence de Jean-Louis Vaudoyer à Versailles, et matinée poétique au Théâtre-Français. Je répète *Les Trois Henry* d'André Lang, où j'incarne Louise de Lorraine. Au premier acte, la reine s'entretient avec un gracieux page, Renée Faure ; ce personnage, quand la reine lui demande son nom, répond : « Tino, Majesté. » Chaque fois la réplique de Renée provoque le rire du public : Tino Rossi vient de conquérir la gloire parisienne.

Et puis, le 24 avril, la générale d'*A souffert sous Ponce Pilate* de Paul Raynal. Pièce singulière et attachante. Raynal s'efforce de démontrer l'innocence et la naïveté de Judas. Julien Bertheau fait une création remarquable de ce très beau rôle. Jeanne, jeune femme de Judas, sera convertie par Marie après la crucifixion de Jésus et le suicide de son mari. La situation, peu orthodoxe peut-être, est néanmoins bouleversante. Le rôle de Jeanne est très joli, cette nouvelle création très importante pour moi.

Une fois de plus l'administrateur me convoque et, très souriant, m'annonce :

– Vous allez faire un beau voyage. La Comédie part pour l'Amérique du Sud de juin à septembre. Vous irez à Rio, Buenos Aires et Montevideo. Vous jouerez un répertoire important : *Le Jeu de l'amour et du hasard*, *À quoi rêvent les jeunes filles*, *Asmodée*, *L'Âne de Buridan*. Voyage en bateau... trois semaines. Des vacances, en quelque sorte.

À mesure qu'il me parle, plus il sourit, plus je me rembrunis. Je suis atterrée : trois mois... seule !

– Mais vous n'avez pas l'air content ?

– Monsieur l'administrateur, une absence si longue... loin de chez moi !

– À cause de vos enfants ?

– Mes enfants, oui, bien sûr, mais ce n'est pas la seule raison. Je sais que ma mère me les garderait, si petits ils n'en souffriraient sans doute pas. Mais j'ai un mari. Il est jeune... moi aussi. Une séparation

de trois mois, c'est dur et dangereux !

Édouard Bourdet réfléchit un long moment :

– Écoutez, me dit-il, le bateau nous donne la possibilité d'emmener pas mal de monde. Nos effectifs ne sont pas comblés. Ledoux emmène sa femme, sa belle-sœur et ses enfants (sa fille aînée jouera la petite fille dans *Asmodée*), Escande ne veut pas se séparer de sa mère, il l'emmène aussi. Votre mari peut partir avec vous. L'Odéon ferme ses portes début juin, au besoin je demanderai à Abram³ de le libérer plus tôt. Vous ferez ensemble un beau voyage. Vous rapporterez un peu moins d'argent, mais vous vivrez tout de même bien, en partie sur le défraiement, et cela vous fera un beau souvenir à tous les deux.

Le sourire me revient.

– Allons, c'est dit, reprend l'administrateur, voyez cela avec votre mari, et répondez-moi dès demain.

Mais pour moi, c'est entendu. Sans réplique.

Naturellement, scrupuleux comme il est, Lucien élève quelques réticences. Mais il n'y a pas à discuter. L'administrateur, catégorique, veut que je parte. Et moi, je ne veux pas partir seule.

Pour mes parents, je ne me trompais pas. Ils ne marquent pas l'ombre d'une hésitation : « Mais pars, voyons, partez tous les deux. Vous savez bien que vous n'avez rien à craindre pour les petits. » Je le sais. Jamais je n'aurais eu cette vie, et mes enfants, si je ne m'étais pas sentie aidée, aimée, appuyée par ma mère dont la bonté et le dévouement n'avaient pas de limite.

Le lundi 19 juin, la gare d'Orsay grouille de monde, de curieux, de journalistes. Les grands micros de la TSF recueillent et retransmettent en direct les interviews et retombées de cet événement extraordinaire : la première tournée officielle de la Comédie-Française en Amérique du Sud. L'administrateur vient nous souhaiter bon voyage à tous. Cris, rires, chants au moment du départ. Certains entonnent « Ce n'est qu'un au revoir... ». Personne, à ce moment-là, ne se doute de ce qui nous attend au retour. Dans trois mois... la guerre.

Nous embarquons le lendemain à Bordeaux sur un charmant paquebot, le *Jamaïque*. Les prétendues vacances sont occupées par des répétitions quotidiennes. La vie de croisière s'installe néanmoins. Il va falloir vivre les uns avec les autres sans se quitter, ou presque, du matin au soir pendant vingt et un jours. Les tables s'organisent. Marcel Karsenty s'occupe de notre tournée avec son habituelle gentillesse et sa compétence. Il vient de se marier avec la comédienne Zita Persel, belle mais... excentrique au plus haut point. Dès le départ, elle s'enferme dans sa cabine. On ne l'apercevra pour ainsi dire jamais. Elle ne vient pas à table, de peur de grossir. Marcel et elle se

sépareront d'ailleurs très vite.

À peine avons-nous levé l'ancre que Pierre Bertin, adorable myope lunaire, ameute la troupe : on n'a pas embarqué sa malle. Il est affolé. Nous le réconfortons et puis, tout à coup, l'un d'entre nous s'exclame :

– Mais, Pierre, sur quoi êtes-vous assis ?

Prostré, affalé, il se lève en maugréant, et soudain radieux :

– Mais c'est ma malle !

Nous explosons de rire. Cela, c'est tout Pierre.

La vie de bateau nous semble bien agréable, malgré le travail journalier. Bonne cuisine, piscine, orchestre, temps splendide, charmante ambiance. Cependant, je cède parfois à des petits coups de cafard, notamment parce que je ne peux assister au concours de comédie de mon frère, début juillet. Un télégramme reçu à bord nous apprend qu'il n'y a pas eu de premier prix hommes. Il obtient le second. Le premier prix femmes sera remporté par Yasmine Cayret. Le Théâtre-Français engagera cette élève brillante de Georges Le Roy. Elle restera fort peu. Plusieurs années après la mort de Jeanne Delvair, elle épousera notre professeur. Intelligente, mystique, d'une grande bonté, elle secondera avec dévouement et pertinence notre maître jusqu'à la fin.

Mon frère Christian, quelques jours après les concours, se marie. Comédien, il fondera sa propre compagnie, la compagnie du Regain. Pendant plusieurs années, il parcourra la France, jouant les classiques dans ses propres décors. Il deviendra par la suite directeur du théâtre de l'Ambigu. Ma pensée vole sans arrêt vers la France, vers tous les miens, réunis pour la cérémonie du mariage. Le soir, malgré la grande fête costumée organisée à bord, où je parais en toque de jeune marmiton, je quitte le bal et pleure dans ma cabine. Heureusement que Lucien m'accompagne. Habillé en faune (!), il me console tendrement.

Mémorable mise en scène aussi pour le passage de la « ligne », à l'Équateur, surnommée le « pot-au-noir ». (Désespérément une camarade cherche au milieu de l'océan le « poteau noir », persuadée qu'il doit être planté là pour indiquer la ligne.) Ledoux représente Neptune, Lise Delamare Amphitrite. Ils « baptisent » les passagers qui font la traversée pour la première fois en les jetant purement et simplement dans la piscine. Il fait chaud, on s'habille en prévision du jeu. On rit, on s'amuse beaucoup. Le soir, chacun prête son concours pour la fête du bord.

Le voyage en bateau présente l'avantage d'offrir les lumières extraordinaires du ciel et de la mer, les oiseaux, les escales. Nous verrons le fameux Rayon vert, les poissons volants, d'horribles requins qui suivent le paquebot, notamment après une tragique cérémonie : un

émigrant polonais, en classe touriste, meurt. C'est un suicide, vraisemblablement. On doit l'immerger. L'équipage et les passagers se massent à l'arrière du *Jamaïca*. Après une brève allocution du commandant, le corps enveloppé dans un grand sac est jeté à la mer avec quelques fleurs. Ce triste événement et cette manifestation nous bouleversent.

Nous faisons escale à Pernambouc. Des dizaines d'enfants plongent autour du bateau. Ils attendent qu'on leur jette des pièces qu'ils se disputeront sauvagement. La deuxième escale, Bahia, est une merveilleuse ville aux trois cent cinquante églises. Certaines femmes pieuses en montent les marches à genoux, paraît-il !

L'arrivée à Rio est féérique. Au loin, l'immense Christ du Corcovado tend les bras. La baie de Rio nous apparaît dans toute sa splendeur. Le Pain de sucre, si bien dénommé, nous étonne et nous fascine. Nous sommes superbement installés à l'hôtel Gloria, nos chambres donnent sur la mer. Des nouvelles de France nous attendent, transmises par le courrier aérien, s'il vous plaît, créé quelques années auparavant par Mermoz. Tout nous éblouit et nous enchante.

À peine arrivés, les comédiens sont assaillis par les journalistes et les photographes. La première tournée officielle de la Comédie-Française au Brésil, c'est un événement. Fernand Ledoux, notre chef de troupe, répond à tout, se multiplie auprès des uns et des autres, tantôt sérieux, tantôt plein d'humour et déroutant. Il est si drôle, Fernand ! Alphonse Allais l'a beaucoup influencé. Il multiplie les inventions comiques ou imprévisibles. Dans les trains, pour qu'on ne le dérange pas, il s'assied dans le coin couloir et pose son soulier sur sa tête. Quand un voyageur fait mine de passer la porte, il le salue gravement en soulevant son soulier comme un chapeau. Le voyageur ne demande pas son reste, pensant se trouver en face d'un fou, et bat rapidement en retraite. Ou bien Fernand s'installe en face d'un voyageur, déploie son journal à la hauteur des yeux et fixe ceux-là sur son vis-à-vis sans sourciller. L'effet ne se fait pas attendre : le malheureux visé, mal à l'aise, se lève et va chercher une autre place !

Nous débutons le 11 juillet à Rio avec *Le Chandelier* et *L'École des maris*. Lise Delamare joue Jacqueline dans *Le Chandelier*, je joue Isabelle dans *L'École des maris*. Le soir de la première, nous avons la surprise de trouver parmi toutes les fleurs une gerbe pour chacune d'entre nous avec un mot d'accueil adorable de Joséphine Baker ; elle chante au casino de Copacabana et nous souhaite la bienvenue.

Les salles sont comblées, le succès immense. On nous invite partout. Notre répertoire se compose de onze pièces dont huit pour moi. Les réceptions se succèdent à un rythme accéléré. Le tourbillon qui nous emporte nous laisse à peine le temps de dormir. Un riche

Brésilien, Franklin Sampaio, organise quantité de manifestations en l'honneur de la Comédie-Française, souvent le même jour. Il faudrait se dédoubler. Un matin, une promenade monstre est organisée à Santa Teresa et une autre à l'île de Paqueta. Tous les camarades optent pour la montagne. En désespoir de cause, on nous demande, à Lucien et à moi, de nous dévouer pour aller à Paqueta où un déjeuner commandé pour une dizaine d'entre nous attend. Nous acceptons volontiers, d'autant que cette petite escapade à deux nous sourit. Nous pensons d'ailleurs que d'autres invités se trouveront là-bas. Eh bien, pas du tout. Une journée de rêve, féerique, et pour nous seuls ! Une calèche nous attend devant la porte de l'hôtel, on nous mène à l'embarcadère. Nous montons sur un superbe yacht qui nous amène dans une île ravissante croulant sous les bougainvilliers et des fleurs rares et odorantes. Après la visite de l'île, nous arrivons au restaurant où on nous installe à une grande table dressée dehors. Cinq ou six valets s'empressent autour de nous deux et nous servent un déjeuner succulent. Nous nous amusons beaucoup de ne rien comprendre et d'être servis comme des princes. Au retour, heureux et détendus, nous retrouvons nos camarades épuisés par leur journée d'escalade et de conversations avec leur amphitryon.

Deux jeunes attachés d'ambassade, très sympathiques, proposent à quelques-uns d'entre nous d'assister à une vraie macumba. Une petite jeune fille noire est au service de l'un d'entre eux ; l'oncle de celle-ci, un peu sorcier, nous tolérera si nous nous tenons tranquilles. Il faut signaler qu'à cette époque, il est à peu près impossible d'assister à ce genre de manifestation. Depuis, le tourisme ayant pénétré dans la forêt brésilienne, on organise des macumbas à dates fixes pour les voyageurs de passage. L'authenticité y perd quelques plumes. En 1939, c'est encore l'aventure.

Un soir, donc, après la représentation, nous partons, Lise Delamare, Julien Bertheau, Denise Clair, Jean Valcourt, Lucien et moi, avec nos deux cicérones. Les uns derrière les autres, nous avançons dans la nuit noire – je ne suis pas tellement rassurée –, jusqu'à une clairière, où l'on nous fait mettre en rond. Un long moment se passe avant que, peu à peu, les Noirs se mettent en mouvement, se contorsionnent, chantent une sorte de mélopée. Une très vieille femme, les cheveux dans la figure, piétine le sol, entre en transe et pousse des cris. Elle fume des cigares. Les jeunes tapent des pieds, crient, s'agitent, atteignent au paroxysme de l'hystérie. La cérémonie se prolonge jusqu'à ce que certains s'écroulent, ivres de fatigue et peut-être d'alcool. Ils s'arrêtent un instant pour avaler un liquide présenté par l'un d'eux. Le prêtre de cet étrange office, portant une coupe où brûle une grande flamme, s'approche de chacun et lui donne à boire le contenu de la coupe. Il ranime la flamme lorsqu'elle s'éteint.

Sombre et terrifiant, il vient vers moi et me tend la coupe. Instinctivement, je fais un petit bond en arrière. Ce mouvement déclenche des hurlements. Il jette la coupe par terre et pousse des cris terribles. Je ne comprends rien, mais je pense qu'il m'injurie. La petite employée noire explique à Charles Le Génissel, un des jeunes attachés, que le prêtre s'est vexé en me voyant reculer. Je ne lui ai pas fait confiance. Il paraît que je n'ai pas la foi... eh bien non, je l'avoue... Enfin, pas celle-là ! Prudemment, nous quittons la cérémonie.

Après Rio, nous reprenons le bateau pour rejoindre Buenos Aires, où nous arrivons fin juillet : c'est l'hiver en Argentine, et je sors en manteau de fourrure ! Les photos de cette époque m'amuse, dans les rues de Buenos Aires, où il ne fait pas chaud, j'arbore un manteau d'ocelot et une superbe chéchia de même pelage, très fière de ce chapeau haut de forme, avec une visière comme une casquette, et une jugulaire sous le menton ! Plus de soixante ans après, je me trouve parfaitement ridicule ; tous nos chapeaux de l'époque font maintenant cette impression, et pourtant, nos grandes capelines de feutre nous remplissaient de fierté ; elles nécessitaient des malles à chapeaux et, malgré cela, les pauvres coiffures arrivaient déformées, dans chaque ville il fallait trouver un modiste capable de les remettre en forme.

Le ravissant petit théâtre Odéon de Buenos Aires, qui n'existe plus aujourd'hui, présente une amusante particularité : les deux premiers rangs de fauteuils d'orchestre se font vis-à-vis. Ces places, les plus chères, les plus chic et les plus convoitées, forcent le spectateur à se trouver de profil par rapport à la scène, ce qui ne le gêne pas, enchanté de pouvoir à la fois regarder les acteurs et les spectateurs en face de lui ! Curieuse façon de concevoir le théâtre...

À Buenos Aires, comme à Rio, nous sommes attendus et reçus partout. Un jour de grande réception officielle, bourrée de personnalités de toutes sortes, argentines et françaises, j'essaie poliment de me débarrasser d'un aimable vieux monsieur qui me tient conversation depuis un long moment. Je commence à m'ennuyer ferme. Lucien s'approche, je saute sur l'occasion :

– Permettez-moi de vous présenter mon mari, et très mondaine, j'ajoute : Voulez-vous me rappeler votre nom, je vous prie ?

Le regard de Lucien me foudroie.

– Président Alvear, me répond gentiment mon interlocuteur.

La gaffe ! Mais il est charmant, le Président, et il ne tient nullement rigueur à cette pauvre jeune femme de vingt-cinq ans qui n'a pas fait attention à toutes ces grandes avenues porteuses de son nom. Il est vrai qu'il vient d'être mis à la retraite... mais tout de même.

– Te rends-tu compte, me dit Lucien, c'est exactement comme si

une Argentine à Paris demandait au président Lebrun, ou même à Doumergue, de rappeler son nom !

J'ai toujours été un peu gaffeuse...

À propos de Lebrun, cela me rappelle le concert des premiers prix au Conservatoire. Mme Lebrun présidait la séance ; à la fin, le directeur recevait tous les élèves dans sa loge pour les présenter. Près du buffet, avisant une modeste dame en gris, que je prenais pour la dame du vestiaire, je lui demandai – fort poliment d'ailleurs – de me passer un sandwich. Au moment où elle s'exécutait de bonne grâce, le directeur s'inclinait devant elle en lui disant : « Madame Lebrun, je vous présente notre jeune lauréate du dernier concours de comédie. » Aïe !

L'ambassadeur de France, M. Peyrouton, nous invite fastueusement. De riches propriétaires d'une *estancia* nous convient aussi, ainsi que notre ambassadeur, à une grande réception. Tout le haut gratin argentin s'y trouve réuni. Le cheptel – agneaux et vaches – défilera... avec des cocardes françaises dans les cornes et sur les têtes chevalines pour nous faire honneur ! Il faut prendre un petit train pour faire le tour de la propriété. Les gens semblent heureux, riches, accueillants. Nous sommes insouciant. Aucun de nous ne soupçonne les événements qui se préparent. On a oublié Munich depuis longtemps. On joue, on sort, on travaille, on s'amuse. On n'imagine pas les nuages noirs qui pointent à l'horizon.

Enthousiaste, j'écris à Édouard Bourdet :

Je pense bien à vous, et je profite d'un court moment de répit (!) pour vous souhaiter de bonnes vacances et un bon repos. Notre grand voyage se poursuit magnifiquement. Dieu merci, tout va bien ! Gros succès ! Encore plus ici qu'à Rio. La presse est excellente, les salles bondées, et le public manifeste son enthousiasme. La Comédie reçoit un accueil sans précédent. Les spectateurs (si froids d'habitude, paraît-il) sont émerveillés par la qualité des représentations. [...] Nous succombons sous un déluge d'invitations, déjeuners, dîners, cocktails, soupers, promenades ! Si nous voulions, nous ne dormirions plus. Les ambassades, les clubs, toute la haute société se disputent nos heures de liberté et nous demandent de revenir l'an prochain ! [...]

La vie trépidante de Buenos Aires, le climat humide, tous les spectacles nous fatiguent beaucoup. Nous devons terminer la tournée à Montevideo. Une seule représentation : *Tartuffe*. Dans ce personnage, Ledoux donne toute la mesure de son talent. À la fois comique et terrifiant, hypocrite et congestionné, concupiscent et faux

dévot à souhait. Il indique chaque rôle avec pertinence, sans se perdre en digressions inutiles. Madame Pernelle, Orgon, Damis et Marianne sont du même sang ; bouillonnants, têtus, emportés. Marianne possède la retenue de son sexe, de son âge et du respect dû à son père à cette époque. Passionnée, ni fade ni oie blanche sans saveur. J'aime bien ce rôle.

Je me réjouis de ce passage à Montevideo où nous devons rencontrer Jules Supervielle, d'origine uruguayenne. En 1936, la Comédie-Française avait créé sa pièce *Bolivar*. Je jouais Maria-Teresa, la première femme, morte toute jeune, de Simon Bolivar (interprété par Escande). La pièce, très jolie, n'avait pas remporté le succès escompté. Quelques spectateurs sifflèrent l'auteur. Une mise en scène trop importante écrasait l'œuvre qui réclamait plutôt un petit cadre. Néanmoins, je gardais un excellent souvenir du rôle et de son auteur.

La veille de notre départ, une grande réception nous réunissait chez des amis argentins. Couchés tard, levés très tôt. Fatigue ? Intoxication alimentaire ? Le matin du départ, je me sens très mal à l'aise. La troupe jouant *Tartuffe* part en autocar. Nous devons rejoindre les autres à minuit, après la représentation, pour embarquer vers la France. Tornquist, vieux monsieur charmant, empressé et « admiratif », nous invite, Lise Delamare et moi, à partir en voiture avec lui. Il n'est peut-être pas très vieux, mais nous le jugeons comme tel, et le trouvons très paternel. Lucien prend le bateau. Le trajet n'arrange rien, je me sens de plus en plus malade. Tornquist et Lise rivalisent de sollicitude à mon endroit. Arrivés avant tous les autres à Colonia, au grand hôtel-restaurant où nous avons tous rendez-vous pour déjeuner, ils demandent une chambre pour que je puisse me reposer. En proie à une de ces fameuses migraines qui empoisonneront bien des jours de ma vie, j'ai mal au cœur et de violentes douleurs abdominales. Je me lève et, tant bien que mal, je repère la salle de bains. Que s'est-il passé ? Combien de temps me suis-je trouvée mal ? Je l'ignore. Mais j'ai eu tout d'un coup l'impression que le sol montait vers moi... Je reprends connaissance par terre, en m'entendant appeler « maman, maman ». Je ne réalise pas tout de suite où je me trouve, je me crois en France. Une femme de chambre entre. Je ne comprends rien, elle non plus mais elle repart, et... ramène Lise. On me recouche. On fait venir le médecin ; il déclare que je ne peux pas jouer dans cet état – cela, je m'en doute, hélas –, fiévreuse et sans force. Je souffre d'une forte intoxication alimentaire. Ledoux, arrivé peu après, prend ses dispositions : Marcelle Gabarre qui doit figurer Flipote au premier acte jouera Marianne, elle se souvient heureusement du rôle, l'ayant joué autrefois ; l'habilleuse prendra sa place. Lise repartira en car, et Tornquist se propose pour me ramener au bateau. Tout le monde se dévoue. Je me laisse glisser dans une

somnolence entrecoupée de va-et-vient vers la salle de bains qui me laissent épuisée. Lorsque notre ami me ramène enfin à bord, je retrouve Lucien complètement désemparé de me voir dans ce piteux état. Le médecin du *Campana* me soigne énergiquement. Il me faudra plusieurs jours avant de me lever. Nous comptons sur des vacances bien méritées à bord de ce paquebot...

Mais une épreuve d'une autre dimension nous attend. L'ambassadeur de France à Rio, venu nous saluer le 20 août à l'escale sur la route du retour, nous apparaît terriblement pessimiste. Il nous apprend que la guerre est imminente. La guerre ! Impossible ! « Eh si ! Le croiseur anglais que vous voyez dans le port, l'*Ajax*, en est la preuve. » Du coup, l'atmosphère à bord se transforme. Tous les jours nous faisons des exercices de sauvetage. Mistinguett, embarquée à Rio avec sa troupe et son fils le docteur De Lima, commence à tout régenter. Elle nous lance, à mon mari et à moi, tandis que nous endossons nos ceintures de sauvetage, avec son accent parigot :

– Alors vous, hein, en cas de naufrage, vous montez avec moi !

– Madame, lui rétorque le commissaire, je vous en prie, pas d'initiative. Chaque canot possède un numéro qui correspond à une cabine, on doit se conformer au règlement.

– Possible, rétorque la Miss, mais tant qu'à crever, je veux que ce soit avec des gueules sympathiques.

La gaieté du voyage aller a fait place à une angoisse grandissante. On parle bas. On ose à peine bouger. Le commandant est sombre ; chaque jour, paraît-il, il ouvre des enveloppes cachetées sous pli secret, enfermées dans un coffre, d'où il prend ses consignes. Nous naviguons tous feux éteints et en zigzag « pour éviter les mines »... Rassurant ! Chacun épie l'autre. Les bruits les plus contradictoires circulent. Un prêtre, un matin, dit une messe pour la paix. Tout le monde s'y précipite, catholiques, protestants, juifs et orthodoxes réunis. Le prêtre est roumain. Les catholiques s'y perdent un peu, ils se tournent vers les orthodoxes, perplexes eux aussi. On nous donnera quelques jours plus tard l'explication de cet épisode troublant : l'étrange prêtre était un espion !

Un après-midi, nous sommes installés dans le bar à l'arrière du bateau. Le haut-parleur diffuse une musique douce, qui s'arrête brusquement. Puis *La Marseillaise* éclate ; nous comprenons. Tout le monde se lève. Les larmes coulent. Le commissaire du bord, précédé par un garçon qui tape sur un gong, déclare gravement : « Les hostilités sont ouvertes entre la France et l'Allemagne. » Quelques passagers indésirables de nationalité allemande, les malheureuses danseuses de la troupe de Mistinguett et le fameux faux prêtre vont descendre à Oran, escale non prévue, sans autre forme de procès. Des Français expatriés qui se rendaient dans la métropole pour leurs

vacances annuelles quittent le bateau volontairement, et rebrousseront chemin par le prochain paquebot. Leur patriotisme ressurgira sans doute dans quelques années, et nous les retrouverons, après la Libération, membres des associations gaullistes de Rio ou de Buenos Aires, sans qu'ils aient quitté le coin de leur cheminée.

La guerre... Lucien et moi nous serrons l'un contre l'autre. Dans un horrible retour en arrière, il revoit le début de l'autre conflit. À l'âge de dix ans, il y a perdu son père. Il se fait beaucoup de souci : « Je suis mobilisable le premier jour. Nous allons arriver avec une semaine de retard. Que vais-je faire ? » Je lui objecte que d'autres sont dans son cas. Rien ne laissait supposer au mois de juin, quand nous sommes partis, que la guerre allait éclater. « Et ta mère, et les enfants restés à l'île de Ré, quelle anxiété pour eux, pour nous ! Quand les reverrai-je maintenant ? Comment vais-je regagner Paris ? Et toi, que vas-tu faire ? Le théâtre n'a certainement pas rouvert ses portes. » Toute la troupe se pose la même question. Nous vivons des heures affreuses au milieu de l'Océan, sans nouvelles, sans détails, en proie à toutes les suppositions.

Nous devons débarquer à Marseille le 8 septembre. La nuit d'avant, nous ne fermons pas l'œil. Lucien me donne toutes les instructions pour nous, pour les enfants, m'explique comment nous écrire à mots couverts. Je vis un cauchemar. Cela n'est pas possible. Je vais me réveiller, rire de nouveau. Nous n'allons pas nous quitter. Oh, mon Dieu ! Et s'il ne revenait pas ? La guerre est commencée, déjà des hommes tombent...

Quand le bateau amorce les manœuvres d'accostage, nous montons tous sur le pont pour nous dire adieu. Soudain, s'élèvent les quatre premières notes, sifflées, de la *Cinquième Symphonie* de Beethoven, signe de ralliement des musiciens et tout particulièrement des Casadesus⁴.

– Ton père est là ! s'écrie Lucien. Tout va bien !

Mon merveilleux papa a traversé toute la France, avec la voiture d'un ami, pour venir nous chercher :

– Je veux que tu embrasses tes enfants à l'île de Ré, et je te ramène à Paris, à ton dépôt, dit-il à mon mari.

Notre premier régisseur Boeris, grand blessé de la Première Guerre, est là pour nous accueillir et nous distribuer de l'argent de la part de l'administrateur. La Comédie-Française est fermée. On ne sait pas ce qu'il va advenir de nous. Nous devons laisser nos adresses à Boeris pour qu'on sache où nous joindre si l'on rouvre le théâtre. Nous emmenons Mme Fernande Ledoux, sasœur et les enfants. Fernand appréhende leur retour à Paris. Papa propose de les déposer à La Rochelle où ils prendront le train en direction de la Normandie. Les

convois militaires obstruent les routes. À Périgueux, dont la traversée nous donnera bien du mal, les réfugiés d'Alsace et de Lorraine occupent toute la gare, campent dans les rues. Partout un spectacle de désolation, d'encombres et de tristesse.

1. George VI et Elizabeth, parents d'Elizabeth II.
2. À l'âge adulte, elle deviendra comédienne sous le nom de Martine Pascal.
3. Directeur de l'Odéon à l'époque.
4. Nous ne savons pas encore que dans moins d'un an ce sera l'indicatif de la radio de Londres.

VII

La drôle de guerre et l'Occupation

Le dépaysement s'avère total pour Lucien comme pour nos camarades de la tournée mobilisés. Sans transition, ils passent du luxe de l'Amérique latine et du paquebot *Campana* à la caserne. Grâce à son retard, Lucien a échappé à un grand péril. Son régiment, monté en première ligne dès le premier jour, a subi des pertes près de la ligne Maginot. Pour l'instant, après avoir embrassé nos enfants, il me laisse complètement effondrée à l'île de Ré. De Paris, on l'affecte à la caserne de Nancy où il ne restera pas longtemps. Personnellement, le docteur me trouve en piteux état physique et me prescrit un long repos. Le 12 septembre, j'écris à Édouard Bourdet :

Cher Monsieur l'Administrateur,

Je reçois aujourd'hui votre lettre du 9 à laquelle je m'empresse de répondre. Vous savez que vous pouvez toujours compter sur moi, et à n'importe quel moment, lorsque la Comédie-Française rouvrira ses portes. Toutefois, si la réouverture était imminente, je vous demanderais l'autorisation de rester ici jusqu'au 1^{er} octobre. Vous avez dû savoir que j'ai été très souffrante à Buenos Aires. Le retour sur le bateau n'a pas été pour me remettre. Je suis très anémiée et dois suivre un traitement pour me remonter, ayant 36,4 de température le soir. Après le travail épuisant que j'ai fourni, toutes ces angoisses et toutes ces émotions par lesquelles nous passons m'ont épuisée. J'attends ici les décisions prises au sujet de notre théâtre et que vous voudrez bien me communiquer. Quel retour, Cher Monsieur, et quel chagrin pour tous ! Je ne sais où est parti mon mari, et j'attends impatiemment de ses nouvelles. Malgré ma tristesse j'ai retrouvé avec une grande joie mes chers petits. Vous vous doutez combien j'ai pensé à vous, et d'autant plus dans de telles circonstances. En vous priant de croire à mon entier dévouement, je me permets, Cher Monsieur l'Administrateur, de vous embrasser très affectueusement.

Il faut prendre des décisions. Pour l'instant, on hésite à rejoindre Paris. Ma mère va aller s'installer à Meung-sur-Loire avec les deux petits et ma jeune belle-sœur – mon frère a été rappelé dès le 28 août –, près de mes grands-parents qui restent dans le Loiret pour le moment. Je vais regagner Paris toute seule, séparée des uns et des autres. Le théâtre rouvre ses portes, je dois rentrer. Je vais d'abord habiter chez ma belle-mère, en banlieue ; ce qui n'est pas très commode pour rentrer par le train après le spectacle, bien que nous jouions à 18 h 30. On s'installe dans la guerre. L'obscurité totale règne sur Paris. On nous distribue des masques à gaz avec obligation formelle de ne jamais s'en séparer ! Très commode... Je me demande bien ce qui arriverait si vraiment on devait s'en servir. Nous partons pour la Belgique donner quelques représentations officielles. Au programme : *Le Jeu de l'amour et du hasard* et des poèmes. Le public nous réserve un accueil délirant, les spectateurs se lèvent avant la représentation à Bruxelles et entonnent *La Marseillaise*. Moment très bouleversant.

Au bout de quelques semaines, Emmy Peignot, la mère de mon amie Gladys, me donne l'hospitalité. Mes amies m'entourent avec affection, elles s'efforcent de me remonter le moral avec bonheur. Je recommence à beaucoup jouer. Je reçois enfin des nouvelles de Lucien. J'essaie d'obtenir un laissez-passer pour aller le voir à Nancy. J'y parviens enfin, morte de trac car je risque d'être refoulée avant d'arriver dans la zone militaire. Lucien m'attend à la gare. Beaucoup d'hôtels sont réquisitionnés par l'armée. Nous trouvons une chambre dans un établissement de troisième ordre près de la gare. Mais comme dit La Fontaine :

*Voilà nos gens rejoints et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.*

Nous rencontrons à cet hôtel – grandeur et décadence – Abraham, chef de cabinet de Jean Zay au ministère des Beaux-Arts. Soldat de deuxième classe, il se trouve dans la même unité que Lucien.

La permission, trop courte, s'achève hélas, et je regagne Paris. Lucien part « quelque part dans l'Est » avec un secteur postal qui évite aux civils de connaître les lieux d'opérations. Mais je vais, dans quelques semaines, le retrouver pour ma plus grande joie. Paul Abram, directeur de l'Odéon, organise officiellement le Théâtre aux armées. Il faut bien distraire ces pauvres soldats... La « drôle de

guerre », comme on la surnomme déjà, laisse beaucoup de loisirs. Rien ne se déclenche. L'hiver approche, très rude : la température, en Lorraine, descendra à -30 °C. Les appelés ne font pas grand-chose.

Paul Abram, très gentiment, fait appel à moi auprès de l'administrateur, sachant que la première tournée doit jouer en Lorraine. Avec un peu de chance, Lucien pourra peut-être s'échapper et venir me voir. La troupe se compose de Van Parys (le compositeur, qui accompagne au piano Lucienne Boyer), Pierre Dac, Denis d'Inès, sociétaire de la Comédie-Française, et moi. Nous disons des fables et jouons *La Paix chez soi*, joli titre prometteur en cette période. D'Inès, plus très jeune, soucieux de ses cheveux tout blancs, joue avec un béret basque pour les cacher, à cause de notre différence d'âge ; évidemment, je donne plus l'impression d'être sa fille que sa femme, « à la guerre comme à la guerre » !... Lucienne Boyer chante *Victoire, victoire, C'est la fille à Madelon* devant des « pioupious » qui lui font un triomphe sans se douter, les pauvres, qu'en fait de « victoire », dans quelques mois, ce sera la débandade¹.

Lucien arrive un soir, dans une de ces villes de l'Est où nous jouons, avec une permission de vingt-quatre heures. Je vais immédiatement trouver le colonel qui, très aimablement, a convié notre petite troupe à dîner :

– Colonel, excusez-moi, j'espère que vous comprendrez... mon mari vient d'arriver avec une permission exceptionnelle... Je ne pourrai pas dîner avec vous.

– Mais comment ! s'exclame le colonel, venez avec votre mari... On vous lâchera tout de suite après dîner ! ajoute-t-il avec un clin d'œil complice.

– Colonel... mon mari va être très gêné, dans le civil il est artiste, comme moi, mais en ce moment il est... maréchal des logis, alors... parmi tous les officiers !

Le colonel Lambert, homme sympathique, expéditif et plein d'humour, se frotte les mains :

– Eh bien, cela me plaît, à moi, je fais ce que je veux ici... et que personne ne s'avise de me dire quoi que ce soit. Votre mari dînera à ma table !

Et ce pauvre Lucien, au supplice, dut subir les regards dédaigneux de deux jeunes lieutenants en bout de table, entre qui il se trouvait placé. Le colonel pendant ce temps, très aimable, se dépensait sans compter entre Lucienne Boyer et moi-même. Après le dessert, tout de même, au moment du café, il me dit tout bas :

– Allez, petite madame, votre supplice est fini, sauvez-vous vite tous les deux... Quelle chance d'être jeune !

À Noël, pas question de permission pour Lucien. L'administrateur me désigne, avec Véra Korène et Georges Le Roy, pour aller jouer à

Brest sur le porte-avions *Béarn* ; le commandant demande pour ses marins l'Opéra et la Comédie-Française. Cette mission ne m'amuse pas du tout. C'est la guerre, et nous ne devons pas refuser ce qui ne nous convient pas, mais Noël loin de la maison et des enfants, sans leur père, je trouve cela déjà bien pénible. L'administrateur apprend ma déconvenue et m'écrit :

20 décembre 1939

Ma chère Sociétaire,

Je me doutais bien qu'il ne vous serait pas particulièrement agréable de ne pas avoir votre liberté le 24 décembre, et vous pouvez croire que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour épargner le déplacement aux artistes. Malheureusement l'on m'a mis devant le fait accompli et j'ai été obligé, en raison des circonstances, de m'incliner. Je vous suis reconnaissant de l'avoir compris, et je vous prie de croire, ma chère Sociétaire, à mes sentiments dévoués.

Édouard Bourdet

Maman me fait judicieusement remarquer que Jean-Claude et Martine sont bien petits pour comprendre le sens des dates. Si je rentre le 26 décembre, nous ferons Noël pour eux ce jour-là. De toute façon, personne de nous ne se sent le cœur à réveillonner.

En revanche, la fête sur le *Béarn* s'avère somptueuse. Nous sommes reçus royalement, Solange Schwarz, Véra Korène de la Comédie-Française et tout le corps de ballet de l'Opéra, avec tous les honneurs militaires. Un souper somptueux suit la messe de minuit et le spectacle, alors que nous connaissons déjà de nombreuses restrictions à Paris !

L'hiver est rude. En Lorraine, mon mari m'écrit que les militaires restent jusqu'à trois semaines sans se déshabiller, tant il gèle. À Paris, un soir de neige, Édouard Bourdet a pris sa bicyclette pour rejoindre le théâtre : Antoine Balpêtré reprend le rôle créé par Ledoux dans *Chacun sa vérité*. La voiture d'un producteur de cinéma très connu, Osso, qui roule tous feux éteints selon le règlement, le fauche rue de Rivoli. L'accident est grave. Malgré la fièvre et la douleur, l'administrateur prétend continuer de son lit à diriger le théâtre, mais il doit y renoncer au bout de quelques semaines, sur ordre des médecins. Il demande à Jacques Copeau d'assurer l'intérim².

En mai, l'offensive commence. Les réfugiés du Nord affluent. Les Parisiens paniquent. Les dernières lettres de Lucien, fort pessimistes,

me pressent de quitter Paris avec les enfants. Mais le théâtre joue toujours à 18 heures devant de rares spectateurs. « Demande à Zerbinette », m'écrivit-il. C'est le surnom qu'on donne à Béatrice Bretty dans nos lettres. Personne n'ignore qu'elle vit depuis longtemps avec Georges Mandel, le ministre de l'Intérieur³. Elle est fort bien placée, mais peut-être justement ne veut-elle pas montrer la moindre inquiétude : « Rassurez-vous, ma petite fille, non, non, vous pouvez rester sans crainte à Paris avec vos enfants. S'il faut partir, nous le saurons à temps. Je vous préviendrai. Le gouvernement ne se repliera pas si facilement... »

Mais... dans les premiers jours de juin le théâtre s'apprête à fermer d'un moment à l'autre. Je joue pour la dernière fois, le 8, *Un caprice*, d'Alfred de Musset. Le lendemain, après la matinée, la Comédie-Française ferme, tout le monde est dispersé... Pour combien de temps ? Je ne reçois aucune nouvelle de Lucien. Et lui, en reçoit-il ? Je l'ai averti de notre départ, mais où et quand ma lettre lui parviendra-t-elle ? L'angoisse nous gagne. Accompagnée par des amis, j'ai l'occasion de partir dans la nuit avec mes deux enfants pour La Rochelle d'où je me débrouillerai pour atteindre l'île de Ré. La mort dans l'âme, nous nous séparons, maman et moi. Elle me rejoindra plus tard, avec ma belle-sœur, pour l'instant elle ignore comment. Un militaire que connaît mon père les emmènera, et l'exode sera très dur pour elles deux. Je ne peux prendre qu'une valise et la poussette de Martine qui marche à peine. Nos amis connaissent bien les petites routes. Nous traversons tout de même Châteaudun juste après le bombardement. À l'aube, ils me laissent au port de La Pallice. Je dois prendre le petit bateau qui me mènera dans notre île. J'espère bien que les Allemands ne viendront jamais jusque-là... naïve candeur...

À La Pallice, il faut attendre interminablement le petit bateau pour l'île de Ré, sur le quai bourré de monde. Le cauchemar : Jean-Claude, quatre ans, fureteur, diable et plein de vie, court partout... Je tremble de le voir tomber dans le port. Sa sœur de dix-sept mois me réserve – naturellement au moment où le bateau arrive – tous les petits incidents inhérents à cet âge et à la chaleur. Elle a faim. Elle a soif. Elle est dérangée. Elle pleure. Il faut la porter, plus la valise, la poussette. Et chacun ne s'occupe que de soi, empêtré de lourds bagages. Le cœur serré, au milieu de l'eau, nous apercevons un de nos grands bateaux, *Le Champlain*, coulé tout dernièrement. Enfin, nous voilà sur l'île, à l'abri. Du moins, c'est ce que nous croyons.

Nous échouons à l'hôtel du Lion d'or, à Ars, tenu par des amis de près de vingt ans (deux ans auparavant, mon père a vendu notre moulin). Mme Lucas, l'hôtesse, se dépense sans compter pour les réfugiés qui arrivent en masse de tous les coins de la France. La TSF diffuse des nouvelles atterrantes. Le 11 juin, l'Italie entre en guerre. Le

13, Paris est envahi. Toutes les gares sont fermées. L'exode est atroce.

Maman et ma belle-sœur arrivent le 16 au soir, après trois jours de voyage presque sans manger, sans se laver. Elles ne savent pas où se trouve mon père, parti dans une autre voiture. Le 17, tandis que nous traversons la place de l'Église, deux voitures surgissent et pilent en crissant devant l'épicerie. Et les premiers Allemands sortent des véhicules. Je deviens verte, paraît-il, et ma belle-sœur toute rouge. Je ne connais pas encore l'admirable mot de Tristan Bernard – qui ne perd pas le sens de l'humour, même dans le malheur : « Depuis le temps que l'on disait : on les aura, on les aura, eh bien... on les a ! » Ils envahissent notre hôtel, se font servir des huîtres avec de la bière ou du cognac...

Je mets mon petit garçon à l'école maternelle du village. Nous passons dignes, les yeux baissés, devant toute la soldatesque. Plusieurs essaient de se faire aimables, sourient ou tendent du chocolat à Jean-Claude, il refuse... à regret sans doute, mais fièrement quand même ! Un matin, bouleversés, nous assistons devant la mairie à la descente du drapeau français, puis à la montée du drapeau nazi. Le garde champêtre a dû grimper sur le clocher de l'église pour mettre l'horloge à l'heure allemande.

Juillet s'étire. On commence à recevoir quelques rares nouvelles des uns ou des autres : l'un est prisonnier, l'autre blessé, une famille bombardée sur la route par les Italiens a trouvé la mort. Toujours rien de mon mari. Est-il prisonnier, blessé ? Je me refuse à imaginer le pire. Papa, replié à Limoges, nous fait parvenir des nouvelles. Mes grands-parents partis de Meung-sur-Loire se retrouvent à Guéret. Ma belle-mère et une de mes belles-sœurs n'ont pas quitté leur banlieue, se refusant à courir sur les routes et à abandonner leur maison. Les événements donnent raison à leur sagesse.

J'apprends que la Comédie va rouvrir ses portes. Copeau essaie de rassembler les comédiens dispersés. Ducray, l'administrateur du théâtre de la Madeleine, qui a échoué à Ars, me confirme ce bruit. J'hésite. Mais, si l'on a besoin de moi, je dois rentrer. Pas question de me dérober à mon devoir. Je décide de laisser Martine à ma mère et de regagner Paris avec Jean-Claude. D'ailleurs, j'y recevrai peut-être plus facilement des nouvelles de Lucien. Sait-il seulement où nous nous trouvons ?

Le retour à Paris est très douloureux pour moi. Je n'oublierai jamais l'impression de mort ressentie. Il fait encore grand jour à 7 heures du soir en cette fin de juillet. Pendant ce voyage long et pénible, beaucoup de voies ferrées bombardées sont encore à terre et nous obligent à de grands détours.

Enfin, arrivée à la gare Montparnasse, mon petit garçon à la main, je m'engouffre dans le métro, seul moyen de transport, jusqu'à Pigalle.

La place est déserte, silencieuse, seule de temps en temps une voiture allemande passe sur le boulevard privé de vie. Quelques rares passants, et des uniformes vert-de-gris. Jean-Claude impressionné se blottit contre moi. Enfin nous voilà chez nous, le cœur serré. Tristes et fatigués, nous grignotons quelques provisions apportées de l'île de Ré. Demain il faudra s'occuper de tout : trouver des commerçants ouverts, remettre la maison en état après nos départs précipités, aller au théâtre. Et le petit ? Sans personne pour le garder, il viendra avec moi. Je lui fais la leçon, il doit se tenir très sage, m'attendre sur la banquette de l'administration sans bouger, quoi qu'il arrive.

Jacques Copeau me reçoit tout de suite et très cordialement. Je m'assieds en face de lui, dos à la porte. Nous parlons des uns et des autres, de son fils, peut-être en Angleterre, de mon mari dont je n'ai aucune nouvelle⁴. Et tout à coup, je vois ses yeux s'écarter, se fixer sur la porte. Au même instant, j'entends une petite voix :

– Dis, maman, t'en as pour longtemps encore ?

Copeau éclate de rire, il comprend évidemment. Moi, un peu confuse, je lui explique :

– Personne pour garder le petit.

On se sépare. Il pense retrouver assez de comédiens pour redémarrer sous peu. En fait, nous reprendrons le 7 septembre. Nous allons devoir faire des radios, uniquement de notre répertoire. L'« occupant » veut que la vie artistique reprenne au plus tôt.

Mon frère démobilisé, sa femme et notre mère rentrent à Paris le 16 août avec Martine. Quelques jours plus tard, c'est Lucien qui reparaît. Quel bonheur dans tout ce malheur ! Il est en piteux état, malade. Il traverse toute la guerre sans une égratignure. La débâcle surprend son unité sur le front de l'Est. Ils se replient jusqu'à Saint-Flour. Il manque d'être fait prisonnier, il s'échappe à temps et, au moment de sa démobilisation, il attrape une angine qui le laisse maigre et pâle. Mais le voilà ! Merci, mon Dieu. Martine se sauve, elle ne connaît pas son père, ce grand monsieur qui s'appelle « papa » lui fait peur... Elle changera vite d'avis. Quant à Jean-Claude, grande déception :

– Papa, t'es plus habillé en maréchal !

Il racontait partout que son père était maréchal, je corrigeais... « des logis », j'essayais de lui expliquer la différence, cela n'y faisait rien : « Mon papa qui est maréchal à la guerre... », disait-il fréquemment avec fierté ! Heureusement, le bonheur de retrouver son père, même en civil, compensera sa déception.

Notre situation financière laissait beaucoup à désirer. Petite sociétaire à trois douzièmes, je gagnais fort peu, mon mari mobilisé depuis un an ne gagnait rien. Il songeait depuis longtemps à quitter

l'Odéon. Mais maintenant, de retour de la guerre, ne sachant comment les artistes vont subsister, le théâtre rouvrant ses portes, il regagne le bercail. Paul Abram, fuyant les lois raciales, avait laissé son fauteuil directorial à Pierre Aldebert, puis à René Rocher. On peut dire que ce dernier n'était pas commode. Homme de valeur, directeur du théâtre Antoine, influencé par son maître, le metteur en scène du même nom, il montait des spectacles soignés qui plaisaient aux connaisseurs. Plus il aimait ou appréciait les comédiens, plus il les tyrannisait. Lucien soupirait : « Eh bien ! il doit m'adorer ! » Sans le vouloir, René Rocher lui rendit un grand service. Un jour où il s'attaquait à lui plus que de coutume, Lucien, très malheureux, claqua la porte et donna sa démission. Il n'arrêta pas de travailler pour autant et ne regretta jamais cette décision.

Mais pour le moment, les difficultés ne manquaient pas. Je venais d'être très gravement malade. Les restrictions draconiennes, pour ceux qui comme nous ne pratiquaient pas le marché noir, entraînaient pour chacun un amaigrissement spectaculaire. Une série d'abcès et de phlegmons aux mains provoqués par une engelure envenimée sur un organisme affaibli me déclencha un début de septicémie. Sauvée de justesse, je me remettais lentement, lorsque je m'aperçus que j'attendais un troisième enfant.

Cette fois, l'idée d'annoncer cet événement à ma direction ne me bouleverse pas du tout. Je connais bien le nouvel administrateur, Jean-Louis Vaudoyer. Pendant toute la durée des fonctions d'Édouard Bourdet, il s'est occupé des matinées poétiques. Il promène nonchalamment sa grande silhouette dans les couloirs, un plaid écossais sur les épaules, car il fait frais en cette période de restrictions. Il ressemble à un vieux beau de 1900 avec ses moustaches avantageuses, très « roman de Paul Bourget ». On chuchote en souriant que dans sa jeunesse, au début du ^{xx}e siècle, on ne comptait pas ses bonnes fortunes. Séducteur, personne ne l'égalait pour dégraffer les corsages les plus compliqués... à l'insu de ses belles conquêtes ! Maintenant, monsieur très posé, futur membre de l'Académie française, aimable et courtois, marié à une femme charmante et discrète, il est père de deux filles. Féru de poésie, ayant bon goût, on lui doit l'entrée au Théâtre-Français de Claudel et de Montherlant, avec l'appui de Pierre Dux et de Jean-Louis Barrault dont les mises en scène sont célèbres. Beaucoup critiqué pour avoir accepté ce poste pendant l'Occupation, il a cependant minimisé bien des événements qui, sans lui, pouvaient tourner mal. Ami de Bourdet, de François Mauriac, de Maurois, il n'a rien d'un « collaborateur ». Sa finesse et sa diplomatie face à l'occupant réussissent à faire naviguer sans trop de dommage ce grand vaisseau sur la mer agitée que nous traversons. Les salles ne désespèrent pas. Le théâtre connaît un regain de succès.

Les spectateurs parisiens privés de voitures, de restaurants, de loisirs boudent à juste titre les cinémas affichant des films allemands et se ruent aux spectacles.

Jean-Louis Vaudoyer m'estime et m'aime bien. Je joue beaucoup ; rien à craindre d'un arrêt de quelques mois. Sociétaire depuis trois ans bientôt, je ne risque aucun renvoi⁵. Mais, préoccupée par ma situation financière, j'alerte le comité et l'administrateur.

Le 1^{er} janvier 1942, je mets au monde une belle petite fille rousse. Béatrice ne semble pas du tout avoir souffert des restrictions imposées à sa mère⁶. Accueillie avec joie et amour par tous, mais... il faudrait pousser les murs. L'appartement devient bien petit. Je dois trouver quelqu'un pour m'aider. Et les files d'attente s'étirent dans les magasins, avec au bout du compte si peu de ravitaillement !

Les répétitions, les représentations recommencent, je reprends mon service très vite. La Comédie-Française va devoir jouer à Vichy, impossible de s'y soustraire. Nous jouerons *Le Misanthrope* et *Le Jeu de l'amour et du hasard*. J'interprète Lisette.

Les soubrettes de Marivaux m'ont toujours enchantée. Depuis mes débuts, je porte à leur auteur une grande prédilection. Sous ses dehors policés, il cache une passion, une humanité, une profondeur que les Français boudent longtemps, le comprenant mal. Lorsqu'on emploie dédaigneusement le mot de « marivaudage », cela me met hors de moi. Comme on est loin, avec Marivaux, du badinage ! Quels chefs-d'œuvre que *Le Jeu de l'amour...* et *Les Fausses Confidences* ! Les Lisette ou Marton, répliques enjouées de leur maîtresse, ne souffrent d'aucune vulgarité, d'aucune lourdeur. Elles ne possèdent pas le bagout des servantes de Molière, non plus l'âge. Amies plutôt que domestiques, Silvia, Araminte en font leurs confidentes, leurs compagnes. Dans *Le Jeu de l'amour*, Silvia fait passer Lisette pour elle-même. Peu s'en faut qu'on les confonde. L'une réagit dans la sensibilité, l'autre dans la fantaisie, mais ce sont deux jeunes filles liées par une amicale intimité. Elles partagent la même vie. Silvia, un des rôles les plus difficiles du répertoire, demande une expérience de femme pour interpréter son personnage de jeune fille. Les connaisseurs guettent la comédienne à la fameuse réplique : « Ah ! je vois clair dans mon cœur », comme les fanatiques d'opéra attendent le *si bémol* de *Tosca* !

L'histoire nous dit que la créatrice de Lisette au Théâtre-Italien était Marguerite Rusca ; mariée avec Arlequin, elle approchait de quarante ans lorsqu'elle aborda le rôle. Son succès y fut pourtant considérable. En 1779, Mlle Dugazon dans Lisette, aux Italiens, supplantait dans le cœur du public Mlle Pitrot de Lancy (Silvia), transfuge de la Comédie-Française. Les contemporains trouvaient son talent « le produit de quelque inspiration divine ». Je n'ai jamais

aspiré à la même comparaison, bien entendu, mais, bien modestement, ce rôle m'a donné beaucoup de joie, et j'ai mis tout mon cœur à son service.

En 1953, Maurice Escande, pour la rentrée d'Hélène Perdrière à la Comédie-Française, remontera la pièce dans un décor et de ravissants costumes signés Suzanne Lalique. La distribution comprend : Escande, Orgon ; Bertheau, Dorante ; Charon, Pasquin ; Dhéran, Mario ; Hélène Perdrière, Silvia ; Gisèle Casadesus, Lisette. André Maurois écrit dans son *Journal* :

« Ce soir, Comédie-Française : *Le Jeu de l'amour et du hasard*. Rien qu'un jeu en effet, mais la perfection est en soi émouvante. Au troisième acte, j'avais les larmes aux yeux et je n'étais pas le seul. »

Mais revenons à ces représentations données à Vichy. La troupe comprend Escande, Debucourt, Clariond, Marie Bell, Bertin, Weber. Le maréchal Pétain vient sur la scène féliciter les acteurs. Curieuse atmosphère. Drôle d'ambiance que cette « zone libre ». On retrouve des Parisiens réfugiés, certains par crainte de l'Occupation, d'autres pour être tout près de (l'éphémère) pouvoir. La visite du train à la ligne de démarcation est systématique. On ne doit rapporter aucun journal d'une zone à l'autre (Vichy-Paris). Certains sont fouillés. On a l'impression d'être épié, écouté. On se méfie de tout et de tous... C'est la guerre ou, pire, l'Occupation.

Nous possédons un grand privilège, nous les artistes : celui de continuer à exercer notre profession, surtout au Français où nous nous réfugions derrière de beaux textes.

Pendant ces tristes années, pas question évidemment d'aller en vacances au bord de la mer. Il est interdit à tous d'entrer dans l'île de Ré occupée, sauf aux habitants permanents munis de leur carte d'identité. Il faut un changement d'air pour les enfants, et surtout de la nourriture. On cherche perpétuellement où se ravitailler « sans tickets », ou tout au moins obtenir des suppléments indispensables. Nous dénichons un coin de campagne dans l'Yonne. La nourriture de la pension, paraît-il, est « saine et copieuse ». Quelle illusion ! Une petite ration de viande et de pommes de terre augmentent légèrement l'ordinaire peu abondant. Et me voilà flanquée de mes trois enfants, parcourant tous les après-midi les fermes des environs. Le processus est toujours le même :

– Excusez-moi de vous déranger, nous venons de Paris. Vous n'auriez pas la gentillesse de me vendre un peu de lait, de beurre... enfin quelque chose pour mes enfants ?

Les paysans, souvent méfiants, nous dévisagent :

– Ben... on n'a pas le droit, hein ! Vous auriez quoi en échange ?

– En échange, Seigneur ! Des textes de Marivaux ? Des poésies ?

Je ne vois guère ce qu'une comédienne peut proposer...

– Ah, vous chantez ! me dit l'un d'eux... Eh bien, allez-y !

– Non, non, ce n'est pas cela... euh... la Comédie-Française...

Mes démarches ne donnent rien, jusqu'au jour bénéfique où je rencontre une fermière cousine de... Maryse Martin, chanteuse folklorique qui se produit dans quelques galas. Grâce à elle, nous pourrons acheter quelques fruits et un peu de lait. Une de ses amies, marchande de légumes à Paris, qui adore le théâtre, nous dépannera quelquefois. Nous échangerons carottes et petits pois contre Molière et Montherlant !

1. Elle leur chante aussi *Parlez-moi d'amour*. Des soldats lui crient : « Parlez-nous plutôt de bromure » car ils prétendent que ce calmant leur est administré à forte dose !
2. On connaît la suite : les sociétaires anti-Bourdet, trop contents de cette occasion, intrigueront auprès du ministre. Jacques Copeau sera nommé administrateur général. En octobre 1940, il donnera sa démission après l'arrivée des Allemands.
3. Elle aura une conduite admirable pendant l'Occupation. Elle ne quittera pas Mandel pendant son incarcération, renoncera à sa carrière de comédienne et élèvera la fille de celui-ci. Mais tout cela, maintenant, fait partie de l'Histoire.
4. À quelques jours de son retour, je recevrai enfin une courte lettre datée du 14 juin, jour de mon anniversaire, accompagnée d'un coquelicot cueilli pour moi sur la route de la débâcle, « seul cadeau que je puis t'offrir pour tes vingt-six ans, sous les bombardements ». J'ai toujours ces pétales entre deux pages de livre.
5. Un sociétaire après sa nomination restait au minimum vingt ans dans la maison.
6. À vingt et un ans, elle sera prix de Rome de sculpture ; peintre et sculpteur, elle deviendra plus tard professeur aux Beaux-Arts, tout en exposant en France et à l'étranger. Elle gardera mon nom.

VIII

Je retrouve le cinéma

Je recommence à faire du cinéma. Depuis *L'Aventurier*, mes activités au Français ne m'en avaient pas laissé le loisir. Mais pendant les années qui vont suivre, je tournerai de nombreux films. Dans *Graine au vent*, avec Jacques Dumesnil, je joue sa jeune femme morte en couches (heureusement, je relève tout juste des miennes). Lui, sculpteur, fait poser sa fille et... ce sont les traits de sa femme qui apparaissent sous ses doigts. Pour la réalisation de ce buste, je pose chez le sculpteur Paul Belmondo et je garde un précieux souvenir de ces séances ; nos enfants respectifs sont tout petits à l'époque, nous ne nous doutons pas qu'un jour ils connaîtront le succès et la notoriété. Paul Belmondo, ce moment venu, me dira gentiment : « Que voulez-vous, ma chère petite amie, pendant des années j'ai été Paul Belmondo, à présent je suis le père de Jean-Paul Belmondo ! »

Après *Graine au vent*, ce sera *Vautrin* avec Michel Simon et Georges Marchal, qui me rappelle une anecdote amusante. Nous devons tourner en forêt de Fontainebleau. Le metteur en scène Pierre Billon nous prévient que très limités par le temps, nous devons à toute force mettre la scène dans la boîte. Le soleil baisse, il nous faut rentrer à Paris. « Mes enfants, insiste Billon, une seule prise. » J'arrive en calèche. Mon costume d'amazone, très élégant avec sa longue traîne, m'encombre plutôt pour descendre de la voiture. Un superbe chapeau haut de forme où flotte un voile de mousseline me coiffe élégamment. Malgré les restrictions de tissus, les décorateurs et les costumiers rivalisent de trouvailles et font des miracles pour habiller les comédiennes. Un valet m'aide à descendre, je cours vers Marchal, il se précipite vers moi ; il me prend dans ses bras, m'embrasse... et c'est la grande scène d'adieux entre Clotilde de Grandlieu et Lucien de Rubempré. Beaucoup de petites jeunes filles autour de nous regardent la scène. Au moment où Marchal, superbement beau, se penche pour m'embrasser, on entend dans la foule une voix qui soupire : « Elle en a de la chance ! » Propos flatteur pour Georges Marchal, mais désastreux pour la scène, qu'il faut refaire en catastrophe ! Heureusement, elle s'avère bonne. Il était temps...

Pour tourner *Graine au vent* – une semaine d'extérieurs –, l'administrateur m'accorde mon congé, à condition qu'une camarade veuille bien me remplacer dans *Le Sicilien, ou l'Amour peintre* de Molière. Le rôle ni très long ni très important ne pose pas d'inconvénient à Renée Faure, qui accepte. Naturellement, en la remerciant je lui dis : « À charge de revanche, bien entendu. » Elle venait d'obtenir un gros succès dans l'Infante de *La Reine morte* de Montherlant ; remarquable d'autorité juvénile, de flamme et de classe. À quelque temps de là, sollicitée pour tourner *L'Assassinat du Père Noël* avec Christian Jaque, l'administrateur lui fait la même réponse pour son congé ; elle se tourne tout naturellement vers moi, comment refuser ? Je retrouve à peu près les mêmes affres que quelques années plus tôt pour *L'Illusion comique*. Cette fois, j'ai tout de même deux semaines devant moi. Le rôle, long et difficile quoique très beau, ne me convient pas exactement – je me sentirais plus à l'aise dans Inès de Castro créé par Madeleine Renaud et repris par Mony Dalmès –, je le joue cependant de mon mieux, et reçois des éloges de Montherlant. Mais, dès son retour, je m'empresse de le rendre à Renée.

Après *Vautrin*, le metteur en scène Le Hénaff m'engage pour tourner un rôle de jeune fille très moderne dans *Coup de tête* ; mes « parents » s'appellent Jeanne Fusier-Gir et Alerme, le jeune premier Pierre Mingand, c'est une vedette de music-hall. Jeune fille, j'avais participé avec quelques amies à un numéro de danse et claquettes ; nous nous produisions dans un salon, au profit d'une œuvre quelconque. Pierre Mingand avait été chargé de nous régler ce numéro. Si je me souviens de lui, lui en revanche ne me connaît pas. Je dois le rencontrer dans quelques jours.

En répétition au Théâtre-Français, on m'appelle d'urgence au studio : « Mademoiselle Casadesus, nous avons un contre-temps, on doit démolir ce soir le décor de la dernière scène dans lequel vous deviez tourner ces jours-ci, car il faut rendre le studio. Venez tout de suite. On essaye de joindre M. Mingand. Nous vous envoyons un vélo-taxi pour plus de rapidité. » À part le métro, aucun moyen de transport ne circule, sauf quelques vélos qui accrochent une espèce de pousse-pousse à l'arrière. Moyennant une somme rondelette, ils vous véhiculent dans tout Paris. C'est un peu humiliant de se faire trimballer de la sorte, mais enfin, cela rend service, et je pense que les « véhiculeurs » débrouillards bénéficient d'une carte de travailleur de force, ce qui leur accorde une ration supplémentaire. J'arrive donc au studio situé rue Forest, près de la place de Clichy. On me coiffe, on me maquille. « M. Mingand ne va pas tarder. » Le metteur en scène donne places et indications à sa doublure, avec laquelle je répète. L'heure tourne. On s'inquiète. Enfin l'assistant annonce que Mingand est au maquillage, il lui a tout indiqué ; il n'y a d'ailleurs pas de texte. Pierre

Mingand doit entrer seul dans la pièce où je me trouve, je le gifle (!), il éclate de rire, me prend dans ses bras et m'embrasse. Tout est prêt. Mingand entre : « Allons-y », dit le metteur en scène. Clap. « On tourne ! » Je le gifle ; il rit, me prend dans ses bras, m'embrasse... « Coupez ! » crie Le Hénaff. Puis il enchaîne : « Ah, au fait, vous ne vous connaissez pas, je vous présente : Pierre Mingand, Gisèle Casadesus. »

Quelques jours après cette scène finale tournée, comme cela arrive parfois au cinéma, dans le désordre (dans *L'Aventurier*, je rompais avec Henri Rollan avant de tourner la demande en mariage), Pierre Mingand, dans une scène d'acrobatie, tombe, entraîne le décor qui s'écroule sur lui. Hospitalisé, il ne reprendra le tournage que de longs mois après.

Puis ce sera *Paméla ou l'Énigme du Temple* (retraçant l'enlèvement présumé de Louis XVII), d'après Victorien Sardou, avec Fernand Gravey et Renée Saint-Cyr. Nous sommes en juin et juillet 1944, les restrictions se font de plus en plus sévères. Nous ne pouvons tourner que la nuit. Je monte au studio des Buttes-Chaumont à bicyclette. Habillée, maquillée en Joséphine de Beauharnais, il m'arrive d'attendre jusqu'à 4 heures du matin avant de commencer. Souvent, la sirène retentit avec les premiers coups de canon. Nous nous précipitons dans les sous-sols du métro Pyrénées. Spectacle cocasse que tous ces personnages du Consulat, vedettes et figurants, mêlés aux gens du quartier venus s'abriter. La concierge du coin en chemise de nuit et bigoudis côtoie Barras empanaché ; le cordonnier de la rue des Alouettes ne présente heureusement aucune ressemblance avec le sinistre Simon, geôlier du petit dauphin. Nos costumes divertissent les enfants tirés de leur sommeil : « Dis, maman, pourquoi la dame elle a mis une traîne ? » Pendant ces longues heures d'attente, deux comédiens, Jacques Gretillat et Jacques Varennes, m'amusent en me racontant des histoires de « vieux cabots » intarissables sur le métier.

La paix revenue, je tournerai avec Georges Guétary un film musical mis en scène par Jean Boyer : *Casanova*. Les besoins du tournage nous conduisent à Lourmarin où, en plein mois de juillet, dans une chaleur torride, vêtue d'un costume du XVIII^e siècle, corsetée, chapeautée, je me fais enlever à cheval par Guétary, victime amoureuse de ce séducteur. Version très fantaisiste de la vie mouvementée du célèbre aventurier.

Je vais retrouver Fernand Gravey avec *Du Guesclin*. Duchesse de Penthièvre, à cette occasion, j'apprendrai à danser la pavane.

Après ce film, j'ai la joie de travailler avec Raimu. Celui-ci, comme on le sait peut-être, est entré à la Comédie-Française pour y jouer *Le Malade imaginaire* et *Le Bourgeois gentilhomme*. Très impressionné par la « Maison », il se montre ponctuel, discipliné,

courtois avec chacun. Au cours d'une répétition du *Voyage de monsieur Perrichon*, un désaccord l'oppose au metteur en scène Jean Meyer. Sans élever le ton, il reprend son chapeau et quitte le Théâtre-Français, pour toujours.

Il tourne avec Aimé Clariond *L'Homme au chapeau rond* d'après Dostoïevski. Il me recommande pour un très joli rôle épisodique. Ce sera son dernier film. Il meurt en septembre 1946 au cours d'une intervention chirurgicale. Il apporte tout son poids, tout son talent, dans le rôle du mari trompé qui poursuit sa vengeance au-delà de la mort de son épouse. Trente ans après, pour un hommage à Raimu, le film passe à la télévision. Son jeu bouleversant de sobriété et de machiavélisme n'est absolument pas démodé. Quel comédien ! Et il pouvait aussi être si drôle !

De même, j'ai tourné dans l'un des derniers films d'un autre grand acteur, Louis Jouvet : *Entre onze heures et minuit*. J'y jouais sa petite amie. J'avais le trac, d'autant que mon personnage très culotté lui tenait tête et l'embrassait de force, pour voir « s'il ne gardait pas sur la bouche le goût d'un autre rouge à lèvres ». Entre les scènes, Jouvet me parlait de mon père, que j'avais eu le chagrin de perdre quelques mois plus tôt. Il le connaissait bien. Il m'interrogeait sur sa fin, très angoissé lui-même par l'idée de la mort. D'ailleurs, lorsqu'il monta *Le Diable et le Bon Dieu* de Jean-Paul Sartre au théâtre Antoine, il eut de longs entretiens avec le père Carré (à l'époque aumônier des artistes) avec qui il était très lié. La mort de mon père avait été brutale, mais sans souffrances. Jouvet hochait la tête et commentait de sa diction saccadée : « Une belle mort tout de même, j'aimerais partir comme cela, d'un coup. » Deux ans après, pendant les répétitions de *La Puissance et la Gloire* de Graham Greene, une crise cardiaque le terrassait dans ce théâtre de l'Athénée où il connut tant de succès et où il fit triompher Molière et Giraudoux.

Notre métier est ainsi fait que, sans explications, on peut rester des mois, voire des années, dans l'inaction. C'est ce qui va m'arriver au cinéma, alors qu'après mon départ du Français, je n'ai jamais cessé de jouer au théâtre et à la télévision. Je ne devais retrouver les caméras qu'en 1975, soit... vingt-huit ans après *Route sans issue* que j'avais tourné en 1947 avec Hélène Perdrière et Claude Dauphin. Aux côtés de Jean Gabin et Sophia Loren, je joue dans *Verdict*. Puis en 1976 dans *La Femme fidèle* de Roger Vadim, et *Un mari est un mari* de Frédérique Hébrard mis en scène par Serge Friedman.

Le réalisateur de *Verdict*, c'est André Cayatte. J'arrive en fin de tournage, tandis que les autres protagonistes ont déjà passé huit semaines à Lyon. L'atmosphère est plutôt tendue, même orageuse. Gabin ne peut pas supporter le chef opérateur. De plus, il tousse, il

crache, il est de fort mauvaise humeur à cause d'une bronchite. L'ambiance est tout à fait propice à la scène de tendresse qui nous réunit ! Heureusement, tout marche bien. En attendant le réglage des lumières pour la suite, il se lance dans un interminable monologue contre l'opérateur, les films pornographiques, les acteurs dévirilisés qui les tournent, et l'opérette qu'il a chantée autrefois avec mon frère. Timidement, j'essaie de glisser que mon frère n'a jamais chanté, mais le ton sur lequel il me rétorque : « Je sais ce que je dis, non ? » est tel que je n'ose plus insister. Malgré quelques efforts d'amabilité, son air bougon et sa rage contre tout et tous me donnent une folle envie de rire.

À la projection, Gabin crève l'écran.

Le tournage du film de Vadim se déroule dans une autre ambiance. Deux jeunes femmes très snobs, amies du metteur en scène, y jouent des rôles épisodiques. Elles discutent un jour, au maquillage, de leur vie privée :

– Ah, ma chère ! dit l'une d'elles, je viens de passer un mois aux Bahamas. Quel rêve... et sans homme.

– Comment as-tu fait ? interroge l'autre. Un mois sans homme ? Mais « Untel », tu n'es plus avec lui ?

– Mais non, tu sais bien, entre lui, « X » et « Y », il y a eu « Z ».

– Ah oui, c'est vrai ! Mais moi, tu sais, maintenant c'est... « Machin ».

– Le petit B. ?

– Non, celui-là c'était le quatrième. Le grand L.

– Ah bon !

Comme je ne disais rien, elles se tournent vers moi :

– Et vous, Gisèle, combien avez-vous eu d'amants ?

– Moi ? Un, mais je l'ai épousé, c'est toujours le même.

Elles n'en sont pas encore revenues.

Pendant ce tournage, dans un très beau château aux environs de Cosnes, la châtelaine m'invite, un jour de froid, à prendre le thé au coin du feu. Un peu embarrassée, elle me dit :

– Excusez-moi de vous poser cette question, je m'inquiète un peu, M. Vadim ne nous parle pas du scénario, j'espère qu'il n'y a pas de scènes trop osées ? Parce que... tout de même, cela me gênerait beaucoup... Tous nos amis vont reconnaître notre château...

– Non non, tranquillisez-vous, madame. D'abord, je ne tournerais pas dans un film porno. Ensuite, les quelques scènes... un peu osées se passent dans l'autre château.

– Ah bon ! Alors là, tant pis.

– Oh moi, intervient le châtelain très philosophe, qui vend son vin et ne dédaigne pas de le boire, oh moi, je m'en fiche, du moment

qu'ils respectent la chambre de ma belle-mère !

Elle fut respectée, tout au moins pour le tournage. Mais un jour, Rosine Delamare, la décoratrice et moi-même vîmes arriver, venant du parc, Nathalie Delon et un charmant jeune homme couverts de boue, qui s'allongèrent sans enlever leurs bottes sur le dessus-de-lit de la sacro-sainte belle-mère ! Chacun ses conceptions...

Mes dix premières années de carrière au Théâtre-Français ne connaissent pas de grosses difficultés, je crois l'avoir déjà dit. Très jeune et plein de promesses, on ne gêne personne, on vous fait confiance. Mais avec les années, les complications commencent. Je n'ai jamais appartenu à aucun clan à l'intérieur de la Maison ; ce fut à la fois, je l'avoue, ma force et ma faiblesse. En forme de facétie, une camarade s'écria un jour : « Ce n'est pas sur la scène qu'il faut avoir du talent ici, c'est dans les couloirs. » La réflexion, peut-être excessive, ne manquait pas de justesse. Au sein même de la société, certaines pouvaient compter sur des appuis sentimentaux... Cela aide, évidemment.

Dès le départ de ma carrière, résolument, je désirais préserver ma vie personnelle et familiale. Une gageure sans doute : quoi de plus normal que d'en subir les conséquences ? Un jour, une de mes filles, devenue adulte, me déclara : « Ma pauvre maman, il fallait être folle ou inconsciente pour faire ce métier et élever quatre enfants ! » Moins élégamment, elle ajouta : « Tu as dû drôlement en baver ! » Oui et non. Mais tout de même, certains jours il fallait une bonne santé morale et physique. Une situation officielle, peu rémunérée mais stable, m'a sans doute facilité la tâche. Par ailleurs, je ne dirai jamais assez tout ce que je dois à ma mère. Son appartement jouxtait le nôtre. Lors de mes voyages, sa présence attentive, attentionnée était un précieux soutien. Mais enfin, il me fallait bien faire face, aidée d'un mari compréhensif et vigilant, mais débordé lui aussi.

Les enfants, c'est adorable, je dirais même *indispensable* pour une comédienne. Ils la rattachent aux vraies valeurs humaines. Ils l'empêchent d'être uniquement préoccupée de sa personne. Le soir, de retour du théâtre, il fallait inspecter toute la maison, prendre ses dispositions pour le lendemain. Laisser les instructions pour la jeune employée de maison. Donner, lorsqu'ils étaient tout petits, le dernier biberon en rentrant, signer les carnets lorsqu'ils étaient plus grands. S'occuper de la cuisine, tout contrôler. En général, je trouvais sur mon lit le résumé de leur journée, les mots demandant telle ou telle permission ou excuse pour l'école ; les cahiers à vérifier. Je me couchais très tard. Dans la maison calme et endormie, j'appréciais ce silence. Il me permettait de vaquer tranquillement à tout ce qu'il me restait à faire, à me pencher quelques instants sur le sommeil de mes

enfants. Ceux-ci étaient habitués à ne pas me réveiller lorsque j'avais joué la veille : cette discipline a toujours été respectée, tant bien que mal. Il y avait aussi, comme dans toute famille, les maladies d'enfants, les inquiétudes. Il fallait se lever la nuit. S'arranger pour rentrer en courant d'une répétition pour rencontrer le médecin. Aller voir tel ou tel professeur. Insister pour que l'on garde Jean-Claude, quelquefois bien indiscipliné, à l'école ou au lycée. Repartir avec les œuvres poétiques du proviseur ou du censeur : « Si vous aviez un jour l'occasion de dire mes vers... » Bondir au cours de solfège de l'un, aux leçons de piano de l'autre, aux cours de danse des deux plus jeunes... Au fil des années j'ai heureusement appris à « récupérer » le plus possible.

J'ai compris vers l'âge de trente ans que, si je ne m'astreignais pas à un court repos avant de jouer, je ne tiendrais pas longtemps. C'est là que j'ai pris l'habitude d'arrêter toute activité en fin de journée, soit chez moi, soit au théâtre dans ma loge, et dans le noir de « recharger mes accus ». Pendant un minimum de trois quarts d'heure, je reste étendue, j'essaie de faire le vide, de sommeiller, de me détendre complètement. Cela m'a aidée en maintes circonstances à « tenir le coup » comme l'on dit vulgairement, et à supporter la fatigue. Cela dit, souvent de grands coups de dépression m'obligeaient, en plein hiver, à m'arrêter une quinzaine de jours pour aller me reposer. Avantage appréciable de cette grande maison, cela ne posait pas de trop grosses difficultés.

Pendant les années d'occupation, je vais souvent rendre visite à Édouard Bourdet chez lui, quai d'Orsay. Maintenant qu'il n'est plus administrateur, il ne m'intimide pas autant. Privé de toute activité officielle, il est touché qu'on vienne le voir. Il reprend son métier d'auteur dramatique. *Hyménée* et *Père* voient le jour avec succès. Nous parlons des événements, de la tristesse de cette époque où l'on se sent prisonnier, des camarades absents, comme Béatrice Bretty. Je corresponds de temps en temps avec elle par cartes interzones ou par l'intermédiaire de Louis Castex, ami fidèle des bons et mauvais jours de Georges Mandel et de Béatrice. Nous parlons également de Bonifas, resté en Angleterre, qui transmet des messages depuis Londres dans l'émission « Les Français parlent aux Français ». De Robert Manuel, de Véra Korène. De son fils Claude Bourdet, déporté, dont il est sans nouvelles. La Libération le réintègre enfin à un poste officiel. Il est nommé surintendant des théâtres nationaux. Mais il mourra brusquement, le 19 janvier 1945, sans revoir son fils.

IX

Libération et nouvelle tournée

Août 1944... Nos cœurs bondissent de joie, la Libération tellement attendue approche. Le théâtre est fermé. Le ravitaillement défectueux. Les alertes se succèdent. On tire d'un peu partout, des toits, dans la rue. Mais l'occupant déserte. On se sent renaître. Dans la liesse générale, la Libération éclate. Les cloches sonnent. Les chars Leclerc campent place de la Concorde. Nous descendons de notre Montmartre pour ne pas manquer cet événement extraordinaire, que nous voulons faire partager à notre fils de huit ans. Émerveillé, il traîne un peu en arrière. Je m'impatiente : « Jean-Claude, voyons, viens ! » Un soldat, du haut de son char, lui crie gentiment : « Alors, Jean-Claude, qu'est-ce que tu fais ? » Et lui, aux anges : « Oh ! il me connaît ! »

Et puis ce seront les combats de rue, l'arrivée du général de Gaulle, le défilé jusqu'à Notre-Dame. L'enthousiasme de la foule parisienne. Des amis de ma grand-mère nous invitent rue de Rivoli. Hélas, on le sait, il y aura des blessés. La milice tire du haut de certains immeubles, des coups de feu partent un peu partout. Dans le cortège, des gens paniquent... Les jours suivants, des barricades sont dressées, les échauffourées se succèdent. À la Comédie-Française transformée en infirmerie, des camarades se dévouent pour soigner les blessés. Personnellement ni héroïne ni pleutre, force m'est faite de rester... à mon poste, j'ai trois enfants qui m'accaparent, personne pour m'aider ou les garder. Cloués dans notre quartier, dans notre immeuble, sortir représente un vrai danger.

Pierre Dux succède à Jean-Louis Vaudoyer. Celui-ci vient de donner sa démission, juste avant la Libération, à la suite d'un différend qui l'opposait au ministre Abel Bonnard. Je ne compte pas le bref passage de Jean Sarment appelé par ce même ministre alors que le théâtre a fermé ses portes à cause des événements, et qui repartira quelques jours après sans avoir exercé son mandat. Pierre Dux est l'homme de la situation, il connaît et il aime la maison mieux que quiconque. Enfant de la balle, élevé par sa mère Émilienne Dux dans

l'amour et le respect de la Comédie-Française, il est favorablement accueilli par tout le monde et il apporte dans ses cartons toute une série de réformes importantes.

La Comédie-Française n'échappe pas à l'épuration qui suit de près la Libération, mais Pierre Dux, avec beaucoup de bon sens, ne veut pas être l'« administrateur justicier ». Il laisse à d'autres le soin de régler les comptes. Un comité se forme donc, composé d'un président venu de l'extérieur, de René Alexandre, président des Comédiens combattants, écarté du théâtre pendant l'Occupation, portant courageusement son étoile jaune, de machinistes, d'électriciens, de tapissiers, de deux ou trois comédiens dont Pierre de Rigoult, pensionnaire devenu contrôleur général, et Julien Bertheau, sociétaire. Quelques camarades se sont montrés imprudents, d'autres maladroits. Un ou deux, par le poste élevé qu'ils occupent dans la maison, ont dû se plier à certaines contraintes, sans doute à leur corps défendant, mais aucun, je pense, ne peut être accusé de trahison. Cependant, puisque des comités d'épuration existent partout, il est juste d'y soumettre chacun sans distinction. C'est ce que fait le comité du Théâtre-Français en convoquant toute la maison, sans exception. Lorsque vient mon tour, je ne fais qu'entrer et sortir. René Alexandre m'embrasse : « Toi, on n'a rien à te dire, retourne vite auprès de tes enfants. »

Les spectacles reprennent cahin-caha. À la joie de la Libération, cependant, succède une ère de restrictions encore plus difficile. Le temps s'en mêle. Le froid est si vif, le théâtre si peu chauffé que les rares spectateurs apportent plaids et bouteilles Thermos contenant des boissons chaudes. Nous reprenons *Asmodée*, interdit pendant quatre ans par les Allemands. La pièce se passe l'été dans les Landes et les répliques frôlent le comique : « Fermez donc les fenêtres, vous laissez entrer la chaleur ! » disent les personnages en frissonnant dans leurs robes légères et en claquant des dents... Finalement, on doit fermer le théâtre pendant quinze jours, faute de chauffage.

Un soir, on frappe à la porte de ma loge et je vois entrer Robert de Billy. Je connais bien cet habitué de notre grande maison, ami intime de Lucien Fabre, auteur de talent, amoureux de la Comédie-Française. L'occasion m'a souvent été offerte de les rencontrer ou d'être leur invitée. Un grand monsieur maigre et distingué accompagne Robert de Billy : le général François d'Astier de la Vigerie, nouvel ambassadeur de France à Rio de Janeiro, familier du général de Gaulle à qui il doit sa nomination. Il veut marquer son arrivée à Rio par un événement spectaculaire et souhaite une grande tournée de propagande française pour montrer aux Brésiliens, coupés de la France pendant quatre ans, l'activité artistique de Paris malgré ces années sombres. La haute couture, la peinture feront partie du

voyage. Son idée est de former la tournée autour d'*Antigone*, de Jean Anouilh, et des poètes de la Résistance. Jean Marchat, directeur du théâtre des Mathurins, composera la troupe dont les trois comédiennes principales représenteront la Comédie-Française, le cinéma et le boulevard. J'apprends avec beaucoup d'émotion qu'Édouard Bourdet, consulté avant sa mort, m'a désignée pour personnifier la Comédie-Française. Madeleine Robinson représentera le cinéma, Jacqueline Delubac le théâtre de boulevard. L'ambassadeur me demande si j'accepte de donner mon accord pour ce projet ; dans ce cas, il fera la demande officielle de congé auprès de l'administrateur. Personne ne peut imaginer ce qu'une telle proposition, en ce temps, a de féérique. Rio de Janeiro ! Le soleil, alors que je grelotte dans ma loge... Une vie de luxe et d'abondance, alors que nous sommes encore sevrés de tout... Je crois rêver. Ah oui, bien sûr, j'accepte, et avec joie, d'autant que Robert de Billy ajoute immédiatement : « Votre mari comédien fera également partie de la troupe, bien entendu. » Je connais peu Jean Marchat, mais nous avons toujours sympathisé. Notre rencontre donnera naissance à une amitié qui durera jusqu'à sa mort prématurée en 1966.

Mon congé ne pose aucune difficulté. Cette fois-ci, nous partirons quatre mois. Outre le Brésil, nous nous produirons à Buenos Aires, puis en Uruguay et au Chili. Jean Clairjois, imprésario, est le responsable administratif. Jean Marchat, directeur artistique, est chef de troupe et comédien. Avec lui et moi, notre tournée, sous l'égide du ministère des Affaires étrangères, se compose de Georges Cusin, de l'Odéon, Lucien Pascal, José Noguero, Raoul de Manez, Raymond Rognoni et son fils âgé de quatorze ans (il jouera le page d'*Antigone* et le petit garçon dans *Hyménée*), Jean-Paul Moulinot, Roger Bernard et Schlessner, tous deux également régisseurs. Côté femmes : Madeleine Robinson, Jacqueline Delubac, Claude Nollier, Monique Carone (toute petite et menue, elle peut aussi représenter la petite fille d'*Hyménée*), Marie-Louise Goddart, plus une habilleuse et une souffleuse, comédiennes de complément. Jacques Dupont est le décorateur et Claude Delpuech le reporter-photographe.

Outre *Antigone* de Jean Anouilh, spectacle complété par une soirée axée sur les poètes de la Résistance, notre répertoire comporte *Le Misanthrope*, *Les Précieuses ridicules*, *La Parisienne* (Becque), *Feu la mère de Madame* (Feydeau), *Le Jeu de l'amour et de la mort* (Rolland), *Hyménée* (Bourdet), *L'Otage* (Claudiel), *Histoire de rire* (Salacrou), *Sylvie et le fantôme* (Adam). On prévoit une soirée poétique avec les *Nuits* de Musset, et une soirée d'humour et poésie. Chaque pièce moderne est habillée par un grand couturier : Lanvin, Mme Grès, Germain Lecomte, Maggy Rouff, Calixte, et à la ville, chaque comédienne a son propre couturier. Nous pourrions vendre nos robes sur place aux Sud-

Américaines si elles le désirent. Nous emportons aussi des parfums dont l'exportation a été supprimée ces dernières années. L'Amérique qui regorge de tout ne connaît pas ce qui fait le charme de la mode parisienne.

La préparation de cette tournée officielle tient de la folie ; répétitions, essayages aux quatre coins de Paris. Nous sommes au printemps 1945, toujours sous-alimentés. Les transports sont inexistantes, à part le métro ou nos bicyclettes. Je joue beaucoup, presque tous les soirs. Et il faut aussi organiser la vie des enfants pendant nos quatre mois d'absence. Impossible de retourner à l'île de Ré non libérée, comme la côte atlantique. Maman partira avec les deux filles et des amis près de Dinan, dans un coin tranquille et « bien ravitaillé », Jean-Claude ira camper avec les Louveteaux après quelque temps passé chez son arrière-grand-mère, puis chez ma belle-mère. Il faut lui trouver une pension pour la rentrée scolaire, avec toujours ce problème de ravitaillement inquiétant pour les enfants.

En signant nos contrats, nous acceptons tous les modes de locomotion pour nous rendre en Amérique. L'organisation ne sait pas encore si nous partirons par bateau ou par avion. Cela pose un dilemme terrible à un de nos camarades ; sa femme accepte qu'il parte quatre mois, mais elle lui fait jurer de ne jamais prendre l'avion... et nous apprenons qu'en définitive nous partirons de Lisbonne... par hydravion ! Il faudra toute l'habileté et la diplomatie de Marchat pour faire revenir l'épouse inquiète sur sa décision.

Le grand départ est fixé au 5 juin. Nous retrouverons à Rio nos deux malles bouclées et expédiées depuis plusieurs semaines¹. Une malle de dépannage avec les rechanges pour toute la troupe nous suit à Lisbonne où nous restons quelques jours avant de nous envoler. Malgré la joie et l'excitation de cette mission artistique qui nous incombe, quand vient l'heure des adieux, quel arrachement ! Les enfants nous regardent du haut de notre balcon prendre prosaïquement le métro pour aller jusqu'à la gare d'Austerlitz, si bien qu'une de nos filles répondra ingénument à quelqu'un qui lui demandait : « Alors papa et maman sont bien loin, en Amérique du Sud ? Et comment sont-ils partis là-bas ? » : « Par le métro, madame. »

Premiers émerveillements à la frontière espagnole : Jean Marchat revient porteur d'oranges et de chocolat, denrées oubliées de nous tous. Dès notre arrivée à Lisbonne, nous avons l'impression d'être au paradis. Les vitrines regorgent de tout, le marché est un véritable enchantement de fleurs, de légumes et de fruits. « Cela existe donc encore ? » Nous nous précipitons pour envoyer des colis à nos familles ; malheureusement (nous l'apprendrons plus tard) volés en route ou égarés, aucun d'eux n'arrivera. Dans le seul paquet reçu par

maman, une bûche de bois remplacera le chocolat et le riz placés primitivement !

Pour tous, c'est la liberté et la vie retrouvées. Nous allons y rester trois semaines merveilleuses, choyés, reçus, comblés par la colonie française et la société portugaise. L'hydravion américain prévu n'arrive pas. Paris, les Affaires étrangères commencent à s'inquiéter. Rio aussi. Les jours passent, l'anxiété gagne. Pour une soirée à l'ambassade, on nous demande de jouer quelques scènes principales d'*Antigone* et de dire quelques poèmes. L'attaché d'ambassade chargé d'affaires qui remplace l'ambassadeur absent et nous reçoit, le comte de Nercia, vient nous chercher à notre hôtel. Lorsqu'il nous voit dans le hall du palace, il pousse un cri en regardant Madeleine Robinson :

– Ah ! Madame ! lui dit-il, c'est épouvantable... Vous avez la même robe que ma femme !

Il est effondré. Mais Madeleine, belle joueuse, éclate de rire :

– Je vais me changer, dit-elle, j'en ai une autre, heureusement notre imprésario a tout prévu.

Un autre jour, Marchat décide, avec le directeur du Grand Théâtre de Lisbonne, d'organiser une représentation. Nous ferons un spectacle coupé, nous terminerons par *Feu la mère de madame*, de Feydeau. Par chance nous en avons la distribution complète. Nous nous amusons beaucoup, Jean et moi, à jouer ce petit chef-d'œuvre. À l'annonce du spectacle improvisé, toutes les places sont arrachées le matin même, dès l'ouverture des bureaux. On se félicite, on jubile quand, à 14 heures, on nous annonce que l'hydravion est prêt à nous emmener enfin, le soir même ! « Adieu, veaux, vaches, cochons... », mais il était temps car les Affaires étrangères parlaient d'annuler la tournée. Il faut dire que ces trois semaines de vacances bénies, pour la troupe, aux frais de la princesse... non, pardon, de la République, étaient un fait exceptionnel et incroyable.

Au lieu d'une soirée exceptionnelle, c'est une soirée d'adieux avec nos amis venus en délégation nous accompagner à l'hydravion. Pour la plupart d'entre nous, très excités, c'est un baptême de l'air. Lucien, lui, ne fermera pas l'œil de la nuit pour profiter de ce premier vol. Accablée de fatigue par ces trois semaines de sorties, de danse, de bains de mer, de promenades en bateau (sans compter les répétitions), je m'allonge sur une couchette, et... réveillée par le steward qui me tend un délicieux café, neuf heures après, je m'aperçois que nous arrivons à Dakar.

Nous atteignons Natal après trois escales intermédiaires. Là, comme l'avion pour Rio ne peut pas prendre toute la troupe, Marchat décide d'envoyer en « éclaireuses » les trois comédiennes principales, Jacqueline, Madeleine et moi. Les photographes, les reporters et les principaux membres de l'ambassade nous attendent à l'arrivée. Un

tout jeune secrétaire de vingt-quatre ans, René de Talhouët-Roy, s'empresse autour de nous, ravi de se trouver avec des comédiennes. En rougissant, il me déclare qu'abonné au Français, au temps de ses culottes courtes, il a vu plusieurs fois *Asmodée*, et ne pensait pas me rencontrer un jour. René deviendra un de nos grands amis ; cette amitié sans défaillance nous lie depuis 1945. Par la suite, elle s'étendra à tous les siens, à sa femme et à ses enfants.

Le soir de notre arrivée, nous dînons à l'ambassade. François d'Astier de la Vigerie, très brillant, se dépense avec charme et volubilité auprès de chacune. Mme d'Astier, fine, réservée et discrète, regarde d'un œil blasé et indulgent son séduisant ambassadeur-général-aviateur de mari. Il est très entouré par toutes les jolies femmes brésiliennes, notre ambassadeur. D'aucuns, irrespectueusement, ne l'appellent-ils pas l'« embrassadeur de France » ? Titre flatteur et qui lui va fort bien. J'aime bien Mme d'Astier. Nous sympathisons tout de suite, et quand, plus tard, elle reviendra à Paris, très pieuse, ne manquant pas ses adorations au Sacré-Cœur, elle n'oubliera jamais de me corner une petite carte en passant devant le 2 de la rue de Steinkerque. Pour l'instant, elle nous écoute énumérer les pièces de notre répertoire. Elle fronce un peu le sourcil en entendant citer Feydeau, mais Claudel la rassure.

Dès le lendemain, Marchat, Lucien et le reste de la troupe nous rejoignent. Nous retrouvons Clairjois et nos camarades arrivés depuis plus de trois semaines. Les dernières répétitions s'organisent dans la fièvre. Première représentation de gala à l'Opéra de Rio le 12 juillet : on donne *Antigone* et en première partie des textes sur la Résistance. Lucien dit le poème d'Éluard, *Liberté*. Cet hymne écrit dans la douleur de l'Occupation, projeté sur scène alors que la guerre n'est pas encore finie, prend une résonance bouleversante. Nous sommes très émus, électrisés. La salle, comble, nous fait un triomphe et chante *La Marseillaise*. L'ambassadeur est ravi ; cette totale réussite, alors que sa responsabilité est entièrement engagée, le remplit de fierté.

Pendant les trois semaines que nous passons à Rio, les spectacles remportent un énorme succès. La presse nous encense. Nous retrouvons des spectateurs, des amis de notre première tournée en 1939.

Le 14 juillet réunit une foule considérable dans les jardins de l'ambassade de France, où une réception succède au spectacle. Pour nous remercier de notre concours, le général d'Astier offre une superbe topaze à chacune des comédiennes, et une jolie aigüe-marine à la souffleuse et à l'habilleuse. Cette dernière, à notre grand amusement, viendra trouver René de Talhouët : « Dites, monsieur, je n'aime pas les pierres, vous ne pourriez pas me la changer pour un zircon ? » C'est ainsi qu'on appelait alors les faux diamants...

Cette fête se poursuit tard dans la nuit au casino de Copacabana. Soirée inoubliable, exclusivement *française*, qui nous touche infiniment. Tout le casino est décoré aux couleurs *françaises*. L'orchestre ne joue que de la musique *française*, on demande aux invités de ne parler que *français*. La réception, immense hommage à notre pays, nous bouleverse.

Le ministère des Affaires étrangères nous avait bien recommandé de ne pas parler politique au cours de notre voyage, d'éviter les commentaires et les avis personnels. Nous savons bien, avec fierté et joie, que les manifestations de sympathie que l'on nous adresse dépassent nos personnalités et vont à la France. Cependant, nous devons quelquefois constater avec agacement que certains journalistes travestissent nos paroles ou collent sous les photos des légendes très éloignées de la vérité. Ainsi, au lendemain d'une réception dans un « club gaulliste », voyons-nous, en première page d'un journal, des photos de la troupe verres en main. Avec stupeur, nous écoutons l'interprète nous traduire le texte : « Gisèle Casadesus lève son verre à la condamnation à mort du maréchal Pétain », « José Noguero s'étonne que Sacha Guitry soit déjà relâché », « Jean Marchat pense que l'on n'est pas assez sévère en haut lieu à Paris »... C'est la consternation. Aucun de nous, évidemment, n'a tenu de tels propos. Notre ambassadeur, contrarié, interviendra lui-même, mais les rectifications servent rarement dans ces cas-là.

Notre séjour à Rio passe comme l'éclair, entre les représentations (chargées pour moi, je joue dans tous les spectacles à part *L'Otage* et *Le Jeu de l'amour et de la mort*), les répétitions, les réceptions, les lycées et instituts français où nous nous produisons le matin, sans oublier les courses ! Nous ne savons plus où donner de l'œil devant la profusion de magasins débordant d'articles divers. Les hommes se font faire des complets, des vestes, des pantalons, des chaussures. Les femmes écument sacs, lingerie, fourrures... Les Brésiliens, comme les Argentins quelques jours plus tard, ouvrent des yeux stupéfaits en regardant nos portefeuilles faits de ficelle et de carton bouilli, signes des temps de guerre, mais qui néanmoins viennent tout droit du faubourg Saint-Honoré.

Le fils de Madeleine Robinson et une de mes filles ont le même âge. Nous dévalisons les magasins d'enfants : au retour, les chers petits ne manqueront pas de vêtements. Madeleine, appelée par des engagements cinématographiques, doit regagner Paris. Son contrat ne valait que pour Rio. Nous nous partageons ses rôles. Jacqueline jouera la paralytique d'*Hyménée*, Claude Nollier se taillera un beau succès dans *L'Otage*, et je compléterai mon répertoire par *Le Jeu de l'amour et de la mort* de Romain Rolland. Je jouerai cette pièce pour la première

fois à São Paulo. Dans l'avion qui nous y emmène, j'aperçois sur le journal de mon voisin brésilien, par-dessus son épaule, une photo de Paul Valéry encadrée de noir. J'éprouve un choc profond en comprenant qu'il vient de mourir. Quelle gentillesse et quelle simplicité avait ce grand poète ! Pendant la guerre, au Théâtre-Français pour une matinée poétique, je participai au *Cantique des colonnes*. L'auteur lui-même vint nous prodiguer des indications nécessaires et lumineuses. Avant notre départ pour l'Amérique, nous l'avions rencontré à l'occasion d'une grande réception et nous avions longuement bavardé avec lui, mon mari et moi. Il avait parlé avec amour des pays que nous allions parcourir, des pièces que nous y jouerions. À Buenos Aires, il existe un comité Paul Valéry fondé par Vittoria Ocampo, grande admiratrice de l'écrivain avec qui elle entretenait une correspondance régulière. Dès notre arrivée, d'ailleurs, Vittoria Ocampo prit contact avec nous tous pour organiser une matinée d'hommage. Une exposition de leur correspondance devait suivre. Parmi les lettres du grand homme, certaines nous firent sourire. Pendant les années d'Occupation, Paul Valéry lui adressait des messages bien peu littéraires ; appels affamés, SOS : « Je n'ai toujours pas reçu le café annoncé... Merci pour le riz que vous m'envoyez... Ah ! si je pouvais recevoir des pantoufles bien chaudes, il fait si froid, le chauffage manque... »

Le mois passé à Buenos Aires est un tourbillon épuisant d'enthousiasme et de succès. Nous jouons tous les jours en matinée et soirée, et le mercredi, deux matinées et une soirée. Cette matinée supplémentaire s'appelle – allez savoir pourquoi – « vermouth » ! Ce mercredi témoin de ma fatigue, j'assure les représentations d'*Antigone* plus des poèmes, *Les Précieuses ridicules*, *Éliante du Misanthrope*, et le soir, *Hyménée*. Et le lendemain, il faut continuer... On m'envoie le meilleur laryngologiste de la ville ; il me remet en selle tant bien que mal.

Mais quels soucis lorsque les nouvelles de France laissent à désirer ! Maman, sur mes prières, ne doit rien me cacher. Nous avons décidé de correspondre régulièrement par câbles, méfiantes eu égard au service aérien peu régulier. Nous échangeons de longs télégrammes détaillés. Juste avant d'entrer en scène pour *Histoire de rire*, j'apprends « la forte rougeole de Béatrice », les ennuis d'installation défectueuse à Dinan ; le mauvais temps s'en mêle et oblige ma mère à rentrer plus tôt avec les enfants. Le ravitaillement toujours difficile, les colis expédiés par nos soins n'arrivent pas. C'est en pleine représentation de *La Parisienne* que se produit l'événement le plus bouleversant de la tournée : soudain une sirène mugit longuement, le spectacle s'interrompt et le directeur s'avance sur la scène, au comble de l'émotion, pour annoncer la fin de la guerre ! Les gens rient, pleurent,

s'embrassent, hurlent de joie. En quelques instants, nous le saurons plus tard, le monument français de Buenos Aires se couvre de fleurs. C'est une cacophonie de klaxons, partout la joie déborde. La représentation se terminera tant bien que mal tard dans la nuit.

La fin des hostilités... mais que de deuils, de larmes, de victimes...

Le 3 septembre, nous quittons Buenos Aires pour Mendoza, où nous prenons un avion qui nous fera traverser la cordillère des Andes jusqu'à Santiago du Chili. Le temps est très mauvais. Dans la salle à manger de l'hôtel où nous déjeunons, je m'étonne de voir trembler le lustre à plusieurs reprises. Le maître d'hôtel, qui parle français, explique négligemment :

– Oh, ce n'est rien ! Un petit tremblement de terre.

– Ah bon...

Rassurant, non ? Eux, là-bas, ils sont habitués, mais nous !... Enfin, le 5 septembre, nous embarquons.

À cette époque, les avions qui franchissent la cordillère sont tout petits et nous devons laisser sur le terrain trois d'entre nous, qui nous rejoindront par le train dans quelques jours. Tout naturellement, Jean Marchat désigne, pour rester à terre, ceux qui ne font pas partie du premier spectacle : Claude Delpuech notre reporter, Monique Carone et José Noguero. Celui-ci éclate :

– Pourquoi dois-je rester alors que le décorateur ne fera rien en arrivant à Santiago ? C'est du favoritisme !

– Comment ? De quoi se mêle-t-il, ce joueur de guitare ! s'écrie Jacques Dupont, le décorateur.

– Joueur de guitare, hurle l'autre, retire cela tout de suite !

Il est vert, José, et Jacques écume. Ils vont en venir aux mains. Marchat se précipite, essaye avec toute sa diplomatie de les calmer tandis que, superbe, Jacqueline Delubac les tance :

– Allons, mes enfants, assez, n'oubliez pas que vous représentez la France !

Tout rentre enfin dans l'ordre, Monique Carone prendra l'avion tandis que nos deux compères raccommodés iront ensemble par le train avec Claude Delpuech.

Ceux qui prennent l'avion vont connaître une expérience dantesque. Comme il monte à plus de 7 000 mètres, on nous fait respirer de l'oxygène. La plupart des comédiens sont malades comme des chiens. Je n'en mène pas large lorsqu'on nous montre au-dessous de nous, en pleine cordillère, les fameuses plateformes d'où Mermoz échoué réussit la prouesse incompréhensible de faire repartir son avion tombé en panne.

Enfin, nous voilà à Santiago, avec un tel retard que le directeur

du théâtre se demande s'il doit annuler la représentation. Le public, lui, attend de pied ferme. En moins d'une heure, ce qui tient du prodige, nous sommes en scène pour jouer *Antigone*, les paniers de costumes dédouanés, les robes défripées, le rideau levé, les comédiens rien moins que frais mais vaillants, et la représentation sauvée. L'attaché militaire français qui nous suit depuis Buenos Aires, le colonel Max de Gelos qui deviendra un de nos bons amis, n'en revient pas et conclut en plaisantant : « Il n'y a pas que les militaires pour être courageux ! »

Santiago nous enchante, le Chili en 1945 est un pays de beauté, de calme et de générosité. Valparaiso, qui me faisait tant rêver à l'avance, me déçoit par sa banalité et ne me laisse que le souvenir gastronomique d'oursins énormes et délicieux.

La tournée se termine, mais notre retour n'est pas encore fixé. Il s'effectuera en plusieurs voyages. Et d'ailleurs, il se fera attendre au-delà du raisonnable. L'ambassadeur de France à Rio va nous prendre en charge et nous rapatrier au plus tôt. « On le dit. Mais il n'en est rien », comme l'énonce La Fontaine quelque part. En vérité, nous allons devoir patienter une dizaine de jours à Rio. Admirablement logés dans un palace, aux frais du gouvernement, nous devrions êtres enchantés de ces vacances après la folie de la tournée, mais je m'ennuie de mes enfants, des miens. L'inaction après tant de travail me paraît intolérable. Tous les jours, je vais harceler notre conseiller d'ambassade, homme fin, distingué, discret, que j'accuse de s'y prendre mal :

– Que faisons-nous ici ? Je veux rentrer chez moi. C'est très gentil de nous loger, de nous nourrir aux frais de la République, mais le contrat est fini, faites-nous rentrer !

– Chère amie, comprenez que je n'y suis pour rien, murmure le conseiller. On ne nous envoie pas d'avion. Les Américains ont toujours la priorité. Patientez...

Pour ajouter à ma mauvaise humeur, un jour, en vérifiant nos papiers, je ne retrouve plus mon certificat de vaccination contre la fièvre jaune. Catastrophe. Branle-bas de combat. Si on ne peut absolument pas entrer dans le pays sans certificat, les Américains, intransigeants sur cette question, l'exigent également à la sortie. Le jeune secrétaire d'ambassade René de Talhouët, devenu notre ami, me rassure : « Ne t'inquiète pas, nous allons voir le médecin préposé à la vaccination, lui expliquer ton cas, il te fera un duplicata. »

Or le médecin ne veut rien entendre, il envisage de me repiquer. En colère, je lui fais traduire qu'étant à Rio, c'est la preuve évidente que l'on m'a piquée, sinon je n'aurais jamais pu entrer. « Oui, oui, répond calmement le docteur, jeune et borné. Oui, je comprends très bien, mais moi, je dois vous repiquer. » Rien n'y fait. Je dois me

soumettre, d'autant plus enragée que, compte tenu de la date de la vaccination, je ne pourrai pas quitter le Brésil avant quinze jours ! Et il reste une réaction de fièvre toujours possible. Catastrophée, je pleure d'énervement et de chagrin. René et Lucien se concertent comme des « Français nés malins » : « Grattons la date ! » Et les voilà en train d'effacer le chiffre inscrit par l'odieux médecin, et de le remplacer par une date antérieure. Hélas, le trucage se voit. Tant pis, je ne fais ni une ni deux, et hop ! je renverse de l'encre sur le cachet... À Dieu vat ! C'est justement le moment où l'ambassadeur nous prévient qu'un avion militaire va le ramener en France avec son jeune secrétaire, et il nous propose de partir avec eux. « Vous serez très mal, me prévient d'Astier, il n'y a aucun confort dans cet avion, juste deux banquettes de fer face à face. Nous ferons plusieurs escales, mais enfin, vous arriverez plus vite en France que si vous devez attendre un avion régulier. » Trop heureux de l'aubaine, même sans confort, même si je suis la seule femme face à des militaires américains, nous nous envolons, le cœur léger, le 30 septembre. Première escale : Bahia. Puis Natal, Ascension et, le 3 octobre au matin, Robertsville au Liberia. Il fait une chaleur lourde et humide. Le commandant de la base, très sympathique, nous fait les honneurs de son camp. Je m'extasie sur les bananes de toutes tailles servies à table :

– Cela vous ferait plaisir d'en rapporter en France ?

– Ma foi, oui, pourquoi pas ?

Le commandant donne aussitôt quelques ordres, et l'on m'apporte un superbe régime de bananes d'une bonne trentaine de kilos. Nous passons devant la police américaine avant de nous envoler pour Dakar. Je suis à moitié rassurée à cause de mon certificat de vaccination. Lorsque mon tour arrive, devant les autorités, je commence à parler beaucoup, dans un anglais très approximatif, pour capter l'attention du préposé qui examine nos papiers. Très volubile, je souris, je lui offre des cigarettes, pendant qu'il tourne les pages du passeport :

– *Excuse me, I don't speak English, I speak English with the accent of Montmartre...*

– Attention, me dit Lucien tout bas, tu en fais trop.

Lorsque enfin il tourne la page en remplaçant le certificat entre deux feuillets, je ne peux m'empêcher de pousser un profond soupir de soulagement. Mais déjà Lucien me tire très vite pour que l'officier ne réfléchisse pas ni ne me rappelle. Vient le tour des bagages et de leur poids. On nous laisse passer...

Notre arrivée à Orly le 5 octobre au soir, nantis du régime de bananes, nous vaut un certain succès. Forcés de prendre l'autobus à défaut du taxi, le régime entre les bras, on sent les regards d'envie des autres voyageurs parisiens, toujours mal ravitaillés en 1945. Nos

enfants interloqués, à qui l'on dit que « cela se mange », mordent délibérément à même le fruit, sans comprendre qu'il faut enlever la peau. Ils ont bien grandi, ces enfants, et changé. Ils se bousculent pour défaire les bagages, stupéfaits, joyeux de trouver tant de cadeaux, tant de merveilles inconnues. Partis avec deux malles, nous en rapportons neuf, pleines de vêtements exotiques et de surprises pour tout le monde !

1. Nous reviendrons avec neuf malles bourrées de cadeaux et d'achats faits pour tous.

X

Premier grand chagrin

Et la vie reprend. Paris, le Théâtre-Français... L'accueil, quelquefois tiède, laisse percer sous les sourires un peu de jalousie... C'est naturel, il ne faut pas s'en étonner. Mais il y a plus délicat. Les fils Feydeau, sachant le succès remporté en Amérique du Sud par *Feu la mère de Madame*, interviennent pour que je reprenne le rôle à Paris. À peine ai-je demandé à jouer Yvonne qu'une autre sociétaire manifeste également l'envie de l'interpréter. Petites luttes... petites intrigues... Si bien qu'affichée le 15 mars pour la première fois, je céderai dès le lendemain la place à ma camarade, avec laquelle je partagerai dorénavant le rôle. À la fin de l'année, me voyant accorder un demi-douzième supplémentaire par le comité, je remercie une sociétaire importante. Elle me rétorque spontanément : « Ce n'est pas tellement pour vous faire plaisir qu'on vous l'a donné, plutôt pour embêter une telle ! »

La Comédie va subir quelques changements. Pierre Dux démissionne. On nomme André Obey administrateur. Sa pièce *Noé*, créée en 1941 par Fernand Ledoux – remarquable dans le rôle titre –, entouré de Berthe Bovy, Jean-Louis Barrault, Julien Bertheau, Jean Denainx, Lise Delamare, Mony Dalmès et moi-même, remporta un succès d'estime. Nous figurions toutes les trois les femmes des fils de Noé, Sem, Cham et Japhet. Nous représentions également les trois races de l'humanité : noire, blanche et jaune. Pour Mony, blonde et charmante, aucune difficulté puisqu'elle restait blanche, mais pour Lise, en noir, et moi, en jaune, obligées à un maquillage spécial peu confortable, le démaquillage constituait une rude épreuve. Une douche à peine tiède nous enlevait maladroitement la couleur qui nous couvrait, un savon dur comme de la pierre ponce nous arrachait la peau, mais en compensation, nous touchions une ration supplémentaire. Heureusement, j'abandonnai assez vite ce rôle dont me délivra l'attente de ma fille Béatrice.

Parlons franc : le courant ne passe guère entre André Obey et moi. Quelques différends l'ont opposé à un membre de ma famille. Quoique tout à fait étrangère à ces querelles, je pense que nos

rapports n'en sont pas facilités. En revanche, mes contacts avec Jean de Beer, journaliste, homme de lettres, ami d'Obey qu'il seconde dans la coulisse, se révèlent plus directs et plus sympathiques.

Les nouveaux statuts laissant toujours le droit aux comédiens de jouer dans un théâtre national avec une permission exceptionnelle, les congés se trouvent limités et taxés. Nous ne pouvons plus nous absenter entre le 1^{er} septembre et le 15 février. De plus, le contrat signé par le comédien doit recevoir le « visa » du contrôleur général. La Comédie perçoit un pourcentage sur les cachets extérieurs de l'acteur. Pierre Aldebert, directeur du théâtre national de Chaillot, m'engage pour interpréter, au cours d'une matinée classique, Célimène dans *Le Misanthrope* aux côtés de Lucien Pascal qui jouera Alceste. Je suis doublement enchantée, car j'ai très envie de m'affronter à Célimène, et j'y vois l'occasion d'aborder peut-être un jour ce rôle au Français. Ma demande de congé provoque un échange de lettres aigredoux entre André Obey et moi, qui aboutit à une autorisation accordée du bout des lèvres, mais je ne jouerai jamais Célimène à la Comédie-Française.

Jean Meyer, intelligent, vif, possède un don inné de chef d'entreprise intransigeant, sans concessions. Si ses qualités de comédien ne font pas l'unanimité, son talent de metteur en scène, en revanche, est incontestable. Entré au Français en 1937, sociétaire depuis 1942, il prend, à partir de 1946, une place de premier plan. Il ne quitte pas la maison. Il ne prend pas de congés comme la plupart des sociétaires. Il est là, en permanence. C'est sa grande force. Justement une partie de la troupe, démissionnaire, quitte la maison : Madeleine Renaud, Jean-Louis Barrault, Marie Bell, Jean Chevrier, Maurice Escande, Aimé Clariond, Jean Debucourt, Renée Faure¹.

Un nouveau règlement met deux salles à la disposition de la Comédie-Française : Richelieu et Odéon appelé dorénavant salle Luxembourg. Ce nouveau décret autorise les sociétaires, s'ils ne sont pas d'accord, à donner leur démission. On dissout la troupe de l'Odéon. Certains toucheront une indemnité, les autres entreront à la Comédie-Française : parmi eux Georges Chamarat (notre ami fidèle), Yvonne Gaudeau, Annie Ducaux, Georges Cusin (qui n'y restera pas), Denise Noël, Louis Eymon, Jacques Eyser..., et quelques comédiens du dehors, ainsi que des élèves du Conservatoire. Ces nombreux engagements susciteront le mot devenu célèbre de Dussane : « Mais c'est une rafle. »

Jean Meyer pense qu'il ne se trompe jamais et n'admet aucune contestation : « Qui n'est pas d'accord avec moi est contre moi », proclame-t-il volontiers. « Il n'y a que le Christ qui ait le droit de dire cela », lui ai-je répliqué un jour. Peut-être m'estime-t-il comme femme.

Comme comédienne ? Il ne m'a jamais beaucoup gâtée. Il va bientôt mettre en scène *Le Mariage de Figaro*. Yvonne Gaudeau venue de l'Odéon, comédienne de talent et femme de qualité, fera des débuts prometteurs dans la comtesse. Jean Meyer se distribue Figaro. Depuis longtemps je rêve de jouer Suzanne. J'aime particulièrement ce personnage vif et spontané, amoureuse mais positive, pratique mais terriblement femme, coquette mais fidèle, malicieuse mais dévouée à sa maîtresse. Elle sait parfaitement jusqu'où elle peut aller sans risquer de la mécontenter, sans rebuter le comte, sans tromper Figaro, elle arrive adroitement à tirer bénéfice du premier au profit du second. Mais « Memeye », comme on l'appelle communément dans la maison, n'a pas l'intention de me distribuer le rôle :

– Tu n'es pas Suzanne, me dit-il.

– Ah bon ! Mais toi, es-tu Figaro ?

Avec le recul, j'avoue que cet épisode me fait sourire. Le pouvoir ministériel ne laisse pas Jean Meyer insensible. Jeanine Crispin, bien en cour auprès du ministre, est engagée à la Comédie – où elle ne fera qu'un bref passage –, et distribuée dans Suzanne. Malgré cette déception, nous restons bonnes camarades. Cependant, ma revanche ne tardera pas. Les récentes dispositions de 1946 stipulent que les distributions doivent être doublées dès la vingtième représentation et que le comédien qui interprète le rôle en second doit jouer au moins deux fois. Décret en main, j'interviens à l'assemblée générale des sociétaires et je demande à jouer Suzanne. Mon intervention, inattendue, est couronnée de succès. Meyer ne peut plus s'y opposer. Ce rôle, je vais le jouer – avec tant de joie – pendant plusieurs années. Et voici la conclusion comique de l'histoire, preuve que jamais rien n'est définitif, surtout au théâtre. En 1951, nous partons dans les pays scandinaves jouer *Tartuffe* (Béatrice Bretty, Fernand Ledoux, Annie Ducaux, Yvonne Gaudeau, Louis Seigner, Jeanne Moreau dans les rôles principaux) et *Le Mariage de Figaro*. Je joue Suzanne... avec Jean Meyer. Aux comités de fin d'année où il siège, on me vote unanimement un douzième supplémentaire pour ma « brillante interprétation de Suzanne ».

Des associations heureuses contribuent souvent au succès d'un metteur en scène, d'un auteur. La rencontre Juvet, Giraudoux et Bérard est synonyme de triomphes, Montherlant et Claudel doivent beaucoup à Jean-Louis Barrault, à Pierre Dux et à Jean Meyer. Ce dernier trouve une collaboratrice de tout premier ordre en la personne de Suzanne Lalique. Décoratrice et peintre de talent, d'un goût parfait, pendant plus de trente ans elle va régner sur l'atelier de couture, en chef avisé. Elle le guide, consulte les unes et les autres avec une sûre efficacité, une bienveillance, une gentillesse jamais prise en défaut, et un doux entêtement qui, en aucun cas, ne la ferait renoncer à sa

décision. Merveilleuse Suzanne Laliue. De succès en succès, elle contribue largement à la réussite des spectacles de Jean Meyer.

Le 20 novembre 1946, la salle de l'Odéon, rebaptisée salle Luxembourg-Comédie-Française, ouvre ses portes. Voilà notre théâtre lancé dans une aventure qui va durer treize ans. Treize années pendant lesquelles nous ferons parfois des tours de force pour assurer les spectacles : il m'arrive de jouer dix fois en une semaine, de quitter en costume « Richelieu » où je viens de paraître en lever de rideau pour me précipiter en voiture à « Luxembourg » enchaîner une autre pièce. Et cela, quelquefois, en matinée et en soirée. Nous ne remarquons même plus l'ahurissement des gens qui voient les comédiens en costumes du XVIII^e ou XVIII^e siècle franchir, au volant de leur voiture, le pont du Carrousel !

Jean Marchat, sous les auspices du ministère des Affaires étrangères, organise une tournée de trois mois en Égypte, au Liban, en Turquie, en Grèce, de février à mai 1947. Le répertoire comporte : *Le Misanthrope*, *Les Précieuses ridicules*, *L'Otage*, *Je vivrai un grand amour*, *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, *L'Âne de Buridan*, *Feu la mère de Madame*, *Le Rendez-vous de Senlis*, *Bonne chance Denis*, *Tartuffe*, *Les Caprices de Marianne*. Fernand Lumbroso, directeur administratif, et Jean Marchat, directeur artistique, me demandent de partir avec un répertoire très étendu, de Célimène à *La Guerre de Troie* pour moi, et pour Michèle Alfa *L'Otage*, *Je vivrai un grand amour*, *Les Caprices de Marianne*. La troupe comprend également Marion Delbo, Marie-Louise Goddard, Élisabeth Hardy, Nora Devernes, Alice Sapritch, Jacques François, Lucien Pascal, Jean Ozenne, Jean-Paul Moulinot, Jean Vernier, Fleury, Jean-Jacques Steene, Jacques Dupont décorateur, et Élisabeth Prévost attachée de presse. Débuts au Caire le 19 février. Après quelques difficultés, André Obey m'accorde mon congé pour y participer. Dans mon contrat, épluché, supervisé, il fait stipuler expressément que je ne peux partir avant le 15 février comme les nouveaux décrets l'exigent. La troupe s'embarque par bateau le 7 février. Je dois en principe les rejoindre par avion le 15. C'est alors qu'un tragique accident aérien prive notre pays de plusieurs artistes réputés, dont l'ensemble instrumental de Claude Crussar : *Ars Rediviva*. Cet événement bouleverse le monde artistique. Ma famille, impressionnée, tremble de me voir partir par la voie des airs. Je fais une demande officielle auprès du comité afin de permettre mon départ avec toute la troupe. Le comité, bon enfant, accepte.

De nouveau nous connaissons la fièvre des répétitions, des essayages, des interviews. Notre troupe est sympathique. Je ne demande qu'à me lier avec Michèle Alfa, mais elle m'apparaît un peu capricieuse, un peu « vedette ». Décidée à me montrer aimable sans pour autant me laisser faire, je connaîtrai avec elle plusieurs moments

de tension, notamment au débarquement à Port-Saïd. Après une traversée houleuse et fatigante, un parent de Lombroso propose sa voiture pour Alfa, Marchat, son cousin, Jacques Dupont et moi, afin d'arriver plus vite au Caire où nous attendent la presse et la radio. Michèle entre dans une violente colère. Je retrouve le dialogue suivant dans mes notes de l'époque :

- Mlle Casadesus se prend pour un personnage.
- Je n'aime pas vos réflexions, lui rétorqué-je.
- Ce n'est pas à vous que je m'adresse, et puis d'abord, je suis de

très mauvaise humeur.

– C'est possible, mais ce n'est pas ma faute, et si vous comptez me prendre pour un paillason et essuyer vos pieds... il faudra repasser !

Là-dessus, tête, silence, et pendant tout le trajet (250 kilomètres), elle ne m'adresse pas la parole, même au déjeuner à Ismaïlia.

Avec son engagement, elle a sollicité le rôle d'Andromaque dans *La Guerre de Troie*. Je me vois attribuer Hélène... sans regret car ce rôle fait indéniablement plus d'effet ; en jargon de métier, il « ramasse tout ». Cela agace un peu Michèle, au demeurant superbe dans Andromaque.

Déjà une première histoire avait éclaté à Marseille, au sujet de la publicité. Divers journaux parisiens avaient fait passer des photos et interviews : « Gisèle Casadesus vedette de la tournée ». Je n'étais pas responsable, mais j'avais cru devoir m'en expliquer loyalement avec Michèle. Elle le prit de très haut et me planta là.

Notre tournée qui comporte un caractère officiel de propagande française nous contraint à quelques servitudes : poèmes dans les lycées français, entretiens avec des étudiants, réunions dans les instituts français, réceptions ici et là... Malgré l'insistance de Jean Marchat, impossible de voir Michèle se joindre à nous. On l'attend des heures, elle ne vient pas ou se décommande au dernier moment. Si par chance elle accepte un dîner, elle arrive très en retard. Tout le monde se trouve déjà à table, il faut lui faire une place, la maîtresse de maison s'affaire. La voilà assise, on repasse les plats, mais... régime amaigrissant oblige, elle refuse tout et réclame un yaourt !

Quand elle ne joue pas, elle vient sur le plateau, suit la pièce de la coulisse, commente ce qu'elle voit en chuchotant sans arrêt, ce qui évidemment gêne l'interprète. Après tant d'années, je me rends compte que je souris de ces broutilles. Femme de talent, attachante, Michèle récolte également un succès mérité. Très romanesque, au Liban elle tombera amoureuse, parlera d'abandonner le théâtre, de se convertir... et rentrera tout de même en France.

Nous découvrons l'Égypte avec éblouissement. Un mois au Caire ! Le chanoine Driotton, conservateur du musée du Caire, nous en fait les honneurs pour notre plus grande satisfaction. Nous logeons dans un

palace, l'hôtel Shepped, détruit par le feu plusieurs années après notre passage. Mais si toutes ces merveilles me séduisent, si ce passé prestigieux m'impressionne, je ne peux m'habituer à la différence criante entre le luxe et la misère que nous côtoyons sans transition. Le soir, au retour du théâtre, la vue de ces enfants qui couchent par terre dans les rues, abandonnés ou affamés, me bouleverse. Certains, si beaux et si sales, nous poursuivent par dizaines pour obtenir quelques pièces. J'accepte avec beaucoup de mal ce que tout le monde ici trouve naturel ou fatal.

Les représentations se succèdent devant des salles combles, un public friand de culture française, enthousiaste, démonstratif. C'est ainsi qu'un jour, quelques spectateurs se présentent, prétendant se faire rembourser :

– C'est exact que vous ne jouez pas ce soir ? demandent-ils à la location.

– Mais si ! Pourquoi ?

– Comment ? Nous avons vu dans le journal que la guerre de Troie n'aura pas lieu !

J'en ris encore.

Lucien a la possibilité de se rendre en Haute-Égypte avec quelques camarades. Il reviendra fortement impressionné et ébloui par ce qu'il aura découvert.

Après le Caire, nous restons quelques jours à Alexandrie où nous rencontrons un public très mélangé. Les snobs occupent l'orchestre et les places les plus chères. Les étages supérieurs sont réservés à une jeunesse bruyante et dissipée, dont la principale préoccupation est d'interpeller les spectateurs plus fortunés et de chahuter les dames coiffées de chapeaux à la mode. Le silence s'impose difficilement dans ces conditions.

Nous quittons Alexandrie pour le Liban. On n'imagine pas alors le sort futur de ce merveilleux pays, la guerre abominable qui le ravagera trente ans plus tard. En 1947, tout est lumineux et si beau ! Les gens, qui parlent tous français, sont ouverts, bienveillants, hospitaliers. Nous nous y ferons d'excellents amis.

Dans le train pour Ankara, avant de franchir la frontière, nous apprenons que des cas de peste se sont manifestés à Alep. Des policiers montent exercer la douane, vérifier les passeports, suivis d'infirmiers chargés de vacciner tous les voyageurs. Sinon, impossible d'entrer en Turquie. Michèle Alfa refuse farouchement la piqure :

– Mais, Michèle, gémit Jean Marchat, c'est *obligatoire*, il faut se soumettre. Nous jouons en Turquie, nous *devons* passer.

– Je ne me ferai pas piquer ! s'entête Michèle.

Elle s'enferme dans son compartiment. Notre tour arrive, chacun

se soumet, sans joie, certes, mais que faire ? Les policiers turcs se montrent à peine aimables, l'hygiène sommaire. Les uns derrière les autres, au wagon-restaurant réquisitionné pour l'occasion, nous défilons pour subir cette formalité peu réjouissante. De plus, une réaction fiévreuse et douloureuse n'est pas exclue. Michèle croit qu'elle va y couper, mais les policiers la font chercher. On ouvre son compartiment. On l'emmène de force. Elle pousse des hurlements, les injurie, se débat, a une crise de nerfs, mais la piqûre est effectuée. Il faut se présenter dans quelques jours à la police pour le rappel. Ils nous éviteront cette peine en venant nous quérir à notre hôtel en car, pour nous emmener sous bonne escorte à la préfecture afin de subir la seconde piqûre. Michèle comprise ! Elle fulmine contre ce régime totalitaire, fasciste, etc., et manque de provoquer un incident diplomatique.

Istanbul nous émerveillera. Sainte-Sophie nous intéressera, ainsi que le Grand Bazar, mais nous ne nous sentirons pas à l'aise dans ce pays où l'atmosphère nous rappelle fâcheusement l'Occupation.

Enfin vient la Grèce. Ce pays divin me fascine. La mer violette, les noms qui chantent, le Péloponnèse, la mer Égée, le Parthénon, Éleusis. La lumière éblouissante, ce passé, cette civilisation à laquelle nous devons tant. Comme j'aime ce pays ! Nous avons le privilège et l'émotion de jouer *La guerre de Troie n'aura pas lieu* au théâtre d'Hérode Atticus, au pied de l'Acropole. Les Grecs, pourquoi le cacher, se méfient beaucoup de ce spectacle, choqués par avance de la légèreté de Giraudoux à l'égard de leurs dieux antiques. L'après-midi, un orage terrible menace de compromettre la représentation. Quelques journalistes xénophobes s'exclament : « Les dieux sont contre vous, vous ne pourrez pas jouer ! », mais une demi-heure après, tout est sec. Le spectacle commence à l'heure dite, le succès remporté vient démentir les grognons et nous convaincre que « les dieux sont de notre côté ». Jouer au pied de l'Acropole nous bouleverse et le trac nous envahit. Comment oublier cette soirée commencée à la fin du jour, devant un coucher de soleil à couper le souffle, et terminée à la lueur des torches, sous les applaudissements d'un public en liesse ?

L'attaché culturel André Burgaud et sa jeune et pétillante femme Françoise forment un couple très sympathique, très cultivé. Ils deviendront d'excellents amis. André aura l'idée de me demander des conférences-récitals poétiques. Plus tard, sa femme et moi formerons un bon tandem conférencière-comédienne. Nous nous retrouverons notamment en Belgique où André et Françoise seront en poste dans les années 1950. C'est eux qui nous apprennent à Athènes la démission d'André Obey et la nomination de leur ami Pierre-Aimé Touchard à la tête de la Comédie-Française.

Les trois mois s'achèvent. Nous sommes ravis, comblés, fatigués, repus de paysages spectaculaires, d'antiquités, d'archéologie... et contents de rentrer chez nous.

Le 25 mai, après une soirée charmante où les acteurs grecs nous reçoivent, chantent et dansent pour nous, Lucien, quelques camarades de la troupe et moi-même reprenons l'avion : Athènes, Rome, Paris.

Nous arrivons en fin de journée rue de Steinkerque où papa nous guette depuis des heures, inquiet de nous savoir en avion. Pour ménager une surprise aux enfants, on leur a caché notre retour. Maman va les chercher dans leur chambre : « Venez dire bonjour à un vieux monsieur et une vieille dame de nos amis, leur dit-elle, et tenez-vous bien. » La porte s'ouvre et, revenus de leur stupéfaction, les enfants poussent des cris de joie, se jettent dans nos bras, riant et pleurant à la fois, comme nous-mêmes. Dans nos bagages à main, nous rapportons des cadeaux pour chacun, notamment de merveilleux cigares égyptiens pour papa.

La semaine passe à reprendre contact avec Paris, le théâtre, les uns et les autres. Le nouvel administrateur m'attend dans quelques jours. Le vendredi soir, mon père met la dernière note au morceau d'alto qu'il compose pour le concours du Conservatoire. Il fait une chaleur écrasante. Je dîne en ville avec un ami américain, Lucien a préféré rester avec les enfants. Papa lui joue son morceau, transpirant à grosses gouttes. Fugitivement, Lucien pense qu'il semble fatigué, mais ne s'attarde pas à cette idée. Le lendemain matin, je vais embrasser ma mère dans sa chambre. Le téléphone sonne, machinalement je décroche :

– Allo, Gisèle Casadesus ? Venez vite, papa est mort.

Bernard, cet autre frère que je ne connais pas, a déjà raccroché. Je reste hébétée. Maman croit qu'on me téléphone de la pension où se trouve Jean-Claude.

– Non, maman, papa... papa est très mal.

– Il est mort, me dit maman qui a tout compris. Vas-y.

Nous nous embrassons en pleurant.

La suite se déroule comme dans un cauchemar. Lucien et moi partons précipitamment. Mes filles me diront par la suite que me voyant affolée, courant, pleurant, elles pensaient que j'allais en prison ! Par miracle, nous trouvons un taxi, si rare encore à l'époque. Au domicile de mon père, je vois le docteur sortir de l'appartement :

– Vous êtes sa fille ?

– Oui.

– Il est mort, madame. Hémorragie cérébrale très certainement, il n'a pas souffert.

Nous nous précipitons dans la chambre où nous le trouvons tel

qu'il est tombé, en pyjama. Il se levait pour aller voir un ami malade et en mettant le pied par terre il s'est effondré, foudroyé. Lucien m'aide à le relever. Bernard entraîne sa mère. On nous laisse seuls². Christian et mes deux sœurs arriveront plus tard.

Pour la première fois je me trouve confrontée à la mort... et c'est mon père qui gît là, les yeux encore ouverts. Je les lui ferme machinalement, tout doucement nous l'étendons.

Papa ! Se peut-il que cela soit fini ? Hier, tu riais aux éclats. Tu étais la vie même, la plaisanterie au bord des lèvres. Il n'y a pas si longtemps encore, tu évoquais ta fin éventuelle avec humour : « J'aimerais m'en aller d'un coup, disais-tu, comme ma grand-mère et mon père : tu parles, tu rigoles, et puis toc, tu t'arrêtes... fini, formidable, non ? » Tu es exaucé, papa, mais pourquoi si tôt ? Pourquoi à ton âge, soixante-sept ans ? Et nous, qu'allons-nous devenir sans toi ? Je ne pourrai plus jamais dire : « Papa arrangera cela. » Il me semblait toujours que tu pouvais tout résoudre. Tu nous faisais rire quand tu parlais de ta mort : « Ah non, pas d'enterrement ! Si vous le pouvez, emmenez-moi sur une charrette à bras. Christian, tu la pousseras. Je ne veux personne que toi. D'abord, quand les gens vont à des obsèques, ils ne parlent que de leurs petites affaires. Ils se fichent pas mal du défunt. Je ne vais jamais à un enterrement... on y attrape la mort ! » Et à maman : « Tu feras dire quand même quelques prières sur ma tombe, par ton pasteur. » Papa, quand tu quittais la maison, le soir tard, et que tu allais dire bonsoir à maman déjà couchée, tu lui disais, la voyant lire les Écritures : « Alors ma vieille, on *biblotte* ? » Et maman ne pouvait s'empêcher de rire devant ce mari si léger, si insouciant, qui ne l'avait jamais totalement quittée, qu'elle aimait toujours tendrement, à qui elle pardonnait tout avec une amoureuse indulgence. Papa, quand tu jouais de la viole d'amour, plus rien n'existait. Transfiguré, grave, concentré, tu fabriquais une sonorité qui bouleversait les plus rétifs... Papa, c'est donc fini, plus jamais... Je te regarde là, devant moi, immobile. Étendu sur le lit, maintenant, on dirait que tu dors. Tu as presque ton petit sourire. Seuls les lobes de tes oreilles sont rouges.

Je n'avais jamais vu de mort. À trente-deux ans. Oui, c'est stupide, j'ai toujours eu peur. Avec ton départ commence une lourde série... Comme chacun, jusqu'à présent, des peines, des soucis, des angoisses m'ont frappée, mais, papa chéri, cet arrachement est mon premier grand chagrin. Je mesure combien je t'aimais. Tu demeures pour toujours au creux de mon cœur où tu prends ta place éternelle. Jusqu'à mon dernier souffle, il ne passera pas une heure où je ne penserai à toi. Papa, je sais aujourd'hui que je suis devenue adulte.

troupe. Marie Bell prendra la direction du théâtre du Gymnase.

2.

Plus de trente ans après, nous nous rencontrerons et nous nous fréquenterons fraternellement jusqu'à sa mort en mai 1994.

XI

Entre « Richelieu » et « Luxembourg »

Pierre-Aimé Touchard, Pat pour les intimes – mon septième administrateur –, va rester six ans à la tête de notre maison où Jean Meyer prend une place de plus en plus importante de metteur en scène qualifié, et aussi de conseiller. La troupe solide, le répertoire à « Richelieu » et les créations à « Luxembourg » attirent un public toujours renouvelé. La salle Luxembourg prend peu à peu sa place dans les habitudes théâtrales. Sous l'administration de Touchard, Meyer mettra en scène avec un égal bonheur *Donogoo*, *Les Caves du Vatican*, *Le Dindon*, *Le Bourgeois gentilhomme*, entre autre pièces.

André Maurois et sa femme Simone, née Arman de Caillavet, me témoignent beaucoup d'amitié. Mme Pouquet, la mère de Simone Maurois, me connaît et m'apprécie aimablement depuis mon entrée au Théâtre-Français. Les Maurois me convient souvent chez eux à Neuilly. J'y rencontre le professeur Henri Mondor dont la conversation brillante et le charme sont légendaires ; passionné de Stéphane Mallarmé, il ne tarit pas sur ce sujet. Simone Maurois souhaite beaucoup faire entrer *Le Roi* ou *L'Habit vert* à la Comédie-Française. La maison détient déjà *La Belle Aventure*, *L'Âne de Buridan*, *L'amour veille* et *Primerose*, bien démodé il faut en convenir.

La carrière de Jacques Charon s'annonce fort brillante, et il désire faire ses preuves de metteur en scène. « Cela m'amuserait vivement, me dit-il un jour, de monter *Le Roi*. Je viens de relire la pièce, elle est très drôle. En costumes 1910, on ferait sûrement un succès. » Il sait que les Maurois me reçoivent souvent. Je lui promets d'en parler à Mme Maurois. Enchantée, elle réagit aussitôt : « Venez déjeuner avec Jacques Charon. » L'idée lancée fait son chemin. Le fils de Robert de Flers (coauteur de la pièce avec Caillavet) s'enthousiasme également pour le projet. Charon, avec l'assentiment des héritiers, en parle à l'administrateur et au comité. On reçoit la pièce. Les répétitions commencent.

Aimé Clariond dans le rôle-titre, Louis Seigner, Véra Korène, Jean Meyer et moi-même devons tenir les principaux rôles, Micheline Boudet prêtera sa fraîcheur et ses qualités à la jeune fille. Dès les

premières répétitions, je sens une réticence du côté de « Memeye ». À mesure que les jours passent, le malaise s'accroît. Un jour, l'administrateur me fait demander. Je le trouve embarrassé. Charon, présent, de même :

– Je crois que nous nous sommes trompés, me dit Touchard. Vos qualités de comédienne ne sont pas en jeu, mais le personnage de Loulou ne vous correspond peut-être pas. Pour l'intérêt de la pièce, il vaudrait mieux renoncer.

– Mais, monsieur, le metteur en scène, seul juge, m'a choisie...

Je me tourne vers Jacques, qui reste obstinément silencieux, regarde la pointe de ses souliers... Je demande que le comité donne son avis. Après une ultime répétition, Béatrice Bretty et Véra Korène me défendront. Pourtant trop de tiraillements, de discussions me convaincront de renoncer au rôle. Les héritiers, dans ces cas-là, s'en mêlent rarement, trop heureux qu'on monte leur pièce...

Contrairement à tous les pronostics, la pièce ne remporte pas un gros succès. La presse, peu flatteuse, fait une critique mitigée.

Le même incident manque de se produire l'année suivante pour Robert Hirsch. Jean Debucourt remonte *La Belle Aventure* (toujours de De Flers et Caillavet) en costumes 1900. Je jouerai Hélène la mariée, Jean Martinelli le jeune premier et Robert Hirsch Valentin Le Barroyer. L'administrateur peu convaincu par Hirsch, pourtant irrésistible, le trouve trop comique pour un attaché de la Cour des comptes. Il convoque le metteur en scène et Robert Hirsch, tente de dissuader ce dernier de jouer le rôle. Mais cette fois-ci le metteur en scène défend farouchement son interprète : Robert jouera Valentin, ou Debucourt retire sa mise en scène. Il obtient gain de cause. La presse, unanime et excellente pour nous tous, encense Robert qui remportera un franc succès.

La déconvenue du *Roi digérée*, je me prépare à la tournée que le Français doit faire en Italie : Milan, Turin, Rome, Florence, Venise. Notre répertoire comporte *L'Avare* et *On ne saurait penser à tout* de Musset. Je décide Lucien à me rejoindre dans la Ville éternelle, où le pape Pie XII recevra la troupe en audience privée. Un tel événement ne se manque pas, quelles que soient les opinions de chacun. Je sais que Lucien récoltera beaucoup d'émotions et de joie de cette rencontre.

L'ambassadeur de France à Rome, Fourque-Duparc, a prévu un magnifique souper au palais Farnèse en l'honneur de la Comédie. Des valets en habit à la française guident les invités vers de petites tables décorées de fleurs différentes. La salle se trouve éclairée uniquement aux chandelles. L'effet est grandiose.

Notre visite au Vatican est fixée à midi. À cette époque, les

femmes doivent se présenter dans des tenues très strictes : robe noire, longue, pas de bijoux, mantille sur la tête. Comme nous quittons Rome le lendemain, dimanche, que la chapelle Sixtine ferme ses portes l'après-midi, Charon et moi, les chevilles entravées par ma jupe, fonçons au pas de course, bousculant des touristes américains, pour entrevoir le plafond de Michel-Ange. À l'heure dite, un peu essoufflés, nous retrouvons la troupe pour l'audience. Personne ne manque... sauf le doyen Denis d'Inès « parce que ce ne sont pas mes idées », dit-il, et notre administrateur empêché au dernier moment. Tout le monde se tient debout, dans un grand salon carré. L'attente est longue. Enfin, précédé de plusieurs prélats, le Saint-Père fait son entrée. On s'agenouille. Il émane de toute sa personne un rayonnement princier. Il passe devant chacun, grand et majestueux, se fait présenter les comédiens. Jean Weber, vice-doyen, se charge de cette mission. Dans un français parfait, nuancé d'un accent joliment chantant, il nous interroge sur nos rôles et offre à chacun une médaille. Je me trouve à côté de Béatrice Bretty, « la doyenne de la Comédie-Française », précise Jean Weber. Sa Sainteté, déjà tournée vers moi, manifeste son étonnement :

– Ah... la doyenne ?

– Non, non, dit vivement Béatrice, c'est moi.

Le pape, dans un geste large et très gracieux, vient de me remettre une médaille, comme à chaque assistant. Au moment où Béatrice rétorque « non, non, moi », il revient vers elle en souriant, lui pose une question, et se retourne vers moi :

– Quel rôle jouez-vous ?

Je réponds, et en même temps il me redonne une médaille ! Les camarades s'exclament en riant :

– Naturellement, la seule protestante hérite de deux médailles !

Pour chacun il trouve un petit mot aimable, et s'enquiert avec intérêt de l'occupation de son interlocuteur.

– Oh, je ne joue que les petits rôles ! dira bien modestement notre camarade Baconnet. (Oui, mais avec quel talent !)

Nous repartons nantis de la traditionnelle photo souvenir. Cette audience privée laisse au cœur une émotion nimbée de grandeur et de mystère.

Je ne chôme pas pendant ces années 1949 et 1950. Les spectacles entre « Richelieu » et « Luxembourg » se succèdent à une cadence accélérée. Je reprends *Madame Quinze*, *Asmodée*, *La Belle Aventure*, *Le Chant du berceau*. Cette fois-ci, je joue sœur Jeanne et non plus la jeune fille. Je passe trois semaines à Alger et Tunis pour des émissions de radio. Je participerai à la première télévision en direct avec *Le Jeu de l'amour et du hasard*, réalisé par Claude Barma. Nous sommes loin

des premiers essais de 1936 où Lise Delamare et moi, maquillées aussi vertes que des grenouilles, dans une petite cabine de verre, épuisées de chaleur, étions filmées par des caméras de télévision au ministère des PTT rue de Grenelle. On y procédait à des expériences devant un public étonné et curieux. Mortes de trac, nous disions des fables de La Fontaine. Cette fois-ci, en direct, nous avons l'impression de nous jeter à l'eau. Pas question, comme au cinéma, de reprendre si l'on se trompe. Pas question d'une présence publique comme au théâtre. Il est difficile de se concentrer au milieu des machinistes qui vont et viennent, gênés par les fils électriques emberlificotés dans les pieds, par les projecteurs dans l'œil, par l'agitation et le déplacement des caméras.

Mon mari, de son côté, travaille beaucoup, il part souvent en tournée. Les enfants grandissent ; avec eux, se posent les problèmes de l'adolescence. Les absences du père ne sont pas toujours favorables aux quinze ans de Jean-Claude. La carrière de comédien est séduisante, certes, mais combien incertaine, aussi ne faut-il pas s'étonner si un homme, vers la quarantaine, se remet en question. Le directeur général de la scène, René Mathis, avec qui Lucien et moi entretenons de bons rapports d'amitié, meurt subitement le 18 avril 1950. Quelle grande perte aussi pour la Comédie-Française où il se dépense sans compter depuis des années ! René Mathis et mon mari appartiennent tous les deux à l'Union catholique du théâtre et de la musique. L'aumônier en est le père Carré. Il éclaire de toute sa foi de nombreux artistes qu'il aide et soutient, même ceux qui, comme moi, appartiennent à une autre confession.

On ne dira jamais assez le rayonnement du père Carré au sein de notre profession, ouvert à tous et toutes, merveilleusement bienveillant, ne condamnant ni n'influençant personne, possédant un sens aigu de l'humour, un rire d'enfant, et le reflet du ciel dans ses yeux. Nous lui devons, mon mari et moi, notre rencontre avec Armand Marquiset en 1948 ; Armand, fondateur des Petits Frères des pauvres, commença, tout seul d'abord, à organiser des repas chauds pour les vieillards démunis et abandonnés des XI^e et XX^e arrondissements. Il les leur portait à domicile. À la nourriture, il joignait l'affection, le réconfort, la sollicitude et le superflu inconnu de la plupart. « Des fleurs avant le pain », telle fut la devise de cet être d'exception qui embrassait joyeusement tous ses vieux amis et adoucissait leurs derniers jours. Lucien devint « petit frère » presque à l'origine. Cette œuvre admirable a pris, en France et dans divers pays étrangers, une extension considérable.

La disparition de René Mathis nous émeut tous profondément. Bernard Roussillon, directeur adjoint, ne peut seul assumer la lourde

charge de la direction de la scène : les difficultés techniques augmentent de plus en plus, les tournées deviennent très importantes. La Comédie emporte à l'extérieur décors, costumes, accessoires, etc. pour que les représentations soient les mêmes qu'au Français. Les deux salles sont lourdes à gérer. Pour Roussillon qui devient directeur général, il faut trouver d'urgence un adjoint. Georges Chamarat, qui fait partie du comité, téléphone un matin de juillet à Lucien, alors que je joue en tournée *Une femme libre* de Salacrou avec Jacques Dumesnil et Jean Piat.

– Cela ne te tenterait pas, la direction de la scène ? Tu es ingénieur, sur le plan technique, c'est un atout. Tu aimes la Maison. Tu as joué le répertoire classique. Réfléchis, pourquoi n'accepterais-tu pas ?

– Je te remercie de la confiance et de l'amitié que tu me témoignes, répond-il à Georges Chamarat, mais si cela ne colle pas ?

« Chacha », comme nous l'appelons tous, insiste :

– Fais un essai de quelques mois, tu verras bien. Tu pourras toujours reprendre ta carrière à ce moment-là. J'en parle à Touchard.

L'administrateur et Bernard Roussillon paraissent très favorables à l'idée de Georges Chamarat. Rendez-vous est pris. Les premiers mots prononcés par Touchard sont directs :

– Êtes-vous en bons termes avec Meyer ?

– Nous nous connaissons, dit Lucien, même si nos chemins ne se sont guère croisés.

– Vos opinions politiques ? poursuit l'administrateur.

Lucien sourit :

– Je ne milite dans aucun parti politique, je crois que je suis très social... et catholique pratiquant.

– Meyer est absent de Paris, je lui parle dès son retour.

– De toute façon, monsieur l'administrateur, reprend mon mari, si la réponse est positive, je désire que d'un commun accord nous fassions un essai de six mois.

L'essai durera trente et un ans ! Non seulement Meyer sera d'accord, mais Lucien et lui travailleront dans une bonne entente. Plus tard, Lucien deviendra directeur général. Quelques années avant sa retraite, on lui demandera de prolonger son mandat pour le tricentenaire de la maison, comme conseiller technique. Il quittera le Français en 1981, comblé de cadeaux, après une fête très émouvante donnée en son honneur par toute la maison, sans exception. Mais j'anticipe.

Dès la prise de fonctions de mon mari, nous décidons entre nous d'agir toujours avec la plus grande discrétion, de nous éviter soigneusement, de ne jamais nous mêler de nos affaires respectives, de n'outrepasser en rien les rapports ordinaires d'une sociétaire et d'un

directeur de scène. On n'aime pas beaucoup les « couples » à la Comédie-Française. Faire oublier le nôtre nous semble une bonne formule.

Jean Meyer monte pour la salle Luxembourg *Le Dindon* de Feydeau. Idée lumineuse. La distribution comprend : Louis Seigner, Fernand Ledoux, Jean Meyer, Jacques Charon, Robert Hirsch ; pour les femmes, Renée Faure, Andrée de Chauveron, Yvonne Gaudeau, Denise Noël et Marie Sabouret, belle et charmante, disparue hélas en 1960. Renée ne croit pas beaucoup à la pièce, elle rend son rôle. « Memeye » me demande de la remplacer. Je ne le regretterai pas, le spectacle fait un triomphe. La presse est enthousiaste, et Jean-Jacques Gautier, dans *Le Figaro*, ne tarit pas de louanges. Un dessin très drôle de Sempé, au lendemain de la générale, montre un spectateur sortant du théâtre le corps disloqué, avec cette légende : « Encore un qui s'est tordu à la pièce de Feydeau ». On s'amusera follement, autant qu'on fera rire les foules pendant plusieurs années.

Une grande tournée nous entraîne pendant un mois en Finlande, en Suède, en Norvège, au Danemark, puis en Allemagne et aux Pays-Bas. Pour la première fois la Comédie se rend à Helsinki. Le drapeau tricolore flotte à toutes les fenêtres. Les gens nous arrêtent dans la rue pour nous parler français et nous remercier. Un véritable événement national. Le dernier soir, les artistes finnois nous reçoivent sur le plateau avec des couronnes de laurier et des gerbes de fleurs. Quand on sait combien, à cette époque, le pays est pauvre, les fleurs rares et chères, on mesure la générosité de leur hospitalité. En Norvège, notre camion de décors, bloqué par la neige, obligera le roi à attendre le lever de rideau plus d'une heure, ce qu'il endure avec bonhomie ! En Allemagne, *Tartuffe* et *Le Mariage de Figaro* obtiendront une vingtaine de rappels à chaque représentation. Aux Pays-Bas, la reine Juliana nous reçoit sans protocole – elle s'y oppose –, avec un aimable et vigoureux *shake hand* pour chaque membre de la troupe, dont notamment Béatrice Bretty, Annie Ducaux, Yvonne Gaudeau, Jeanne Moreau, Fernand Ledoux, Louis Seigner, Jean Meyer et moi-même.

En 1952, la Comédie s'apprête à retourner en Amérique du Sud. L'administrateur me propose de partir, je jouerai Suzanne du *Mariage*, et une « panne » (à peine plus qu'une figuration !). Je décline cette offre, en faisant observer à M. Touchard que, m'étant produite deux fois déjà en Amérique du Sud avec presque toute la responsabilité des spectacles, y revenir si modestement ne me convient guère. Mony Dalmès se désiste également. Elle vient de se marier avec le directeur de l'hôtel Waldorf Astoria de New York et préfère, à juste titre, se diriger vers l'Amérique du Nord. Jean Meyer prend l'heureuse

initiative de faire revenir dans la Maison Hélène Perrière, devenue une vedette du boulevard. Elle se joindra à Béatrice Bretty, Renée Faure, Louis Seigner, Jean Meyer, Maurice Escande et Robert Manuel pour cette tournée de trois mois.

La troupe arrivera à Buenos Aires pour apprendre qu'Evita Peron n'avait plus que quelques jours à vivre. D'urgence, elle programme *La Reine morte*, avant que toute représentation devienne impossible. Car la disparition de cette personnalité si populaire entraîne un deuil total. Tout s'arrête dans la ville. Les hôtels n'assurent plus leur service, les clients doivent faire leur lit, tous les restaurants ferment. Grâce à quelques-uns de nos amis argentins, une partie de la troupe, dont Béatrice Bretty, sera nourrie, choyée et ne souffrira pas de ces restrictions imprévues. La nourriture tient une fameuse place dans la vie et la joyeuse humeur de notre doyenne. Elle rit elle-même du surnom qu'on lui a donné : « l'abbrestit vient en mangeant » !

À la fin de 1952, comme chaque année depuis les réformes de 1946, l'assemblée générale des sociétaires doit ratifier les nominations de nouveaux sociétaires. Cette année-là, le comité propose quatre artistes ; Jean Piat, Denise Noël, Marie Sabouret et Jeanne Boitel. Or, une campagne bien orchestrée se déploie contre cette dernière. L'atmosphère de la maison est irrespirable, les uns et les autres s'épient. On entend de drôles de questions : « Pour qui votes-tu, que je sache si je peux encore te serrer la main ? » Ambiance cordiale et sympathique !

Jeanne Boitel, épouse du secrétaire général du ministère des Affaires culturelles Jacques Jaujard, droite et discrète, a eu une conduite digne et efficace dans la Résistance pendant l'Occupation. Ses qualités sont celles d'un « honnête homme ». Si son talent de comédienne ne rallie pas tous les suffrages, elle n'en a pas moins ses supporters. Elle compte quand même sur quatorze voix, ce qui permettrait son élection. Au dépouillement, malgré toutes les assurances reçues, elle n'en remportera que treize... et ne passera pas. Elle restera donc pensionnaire encore une quinzaine d'années. Ce qui ne l'empêchera pas, en tant que présidente de l'UCTM (Union Catholique du Théâtre et de la Musique), de se dévouer sans compter pour l'entraide des artistes.

Après tant d'années, lorsque je jette un regard en arrière, cette petite comédie humaine m'apparaît bien dérisoire. Les mêmes camarades, montés les uns contre les autres, se regroupent quand leurs intérêts le leur commandent... Tels qui se tournaient le dos s'embrassent six mois plus tard. *Avec le temps...*, comme chante si bien Léo Ferré. Mais à cette époque, je prends tout cela très à cœur. J'aime profondément « ma Maison », et la voir déchirée, divisée en clans me

peine. J'estime et j'apprécie mes camarades dans les deux camps qui se forment, je ne puis me résoudre à combattre les uns ou les autres. Cette situation, hélas, s'installe pour un bon moment. Fatiguée, désenchantée, j'obtiens un congé pour aller jouer une charmante pièce de Constance Coline, *La Duchesse d'Algues*, en compagnie de Suzet Maïs. Cette tournée dans quelques villes de France me distraira, et je m'amuserai beaucoup à incarner cette sirène enjôleuse et humoristique créée à Paris par Gaby Sylvia.

À mon retour, Maurice Escande met en scène *Le Jeu de l'amour et du hasard* pour les débuts officiels d'Hélène Perdrière. J'ai dit plus haut le succès remporté par ce spectacle et par Hélène Perdrière, merveilleuse Silvia.

À Pierre-Aimé Touchard démissionnaire succède Pierre Descaves, issu de la Société des auteurs. Est-il vraiment désigné pour occuper ce poste d'administrateur ? L'avenir le dira... Il est drôle, Pierre Descaves, bien différent d'un Édouard Bourdet, d'un Copeau ou d'un Vaudoyer. Il aime la bonne table, il y fait honneur. Est-ce son nom prédestiné ? Les déjeuners tiendront une grande place en son temps, et il les apprécie ! Très vite, les membres de la Comédie-Française s'apercevront qu'il vaut mieux demander un rendez-vous au patron avant 13 heures... À son actif, sous son administration, *Port-Royal*, *Le Maître de Santiago* de Montherlant et *Le Sexe faible* d'Édouard Bourdet entreront au répertoire.

Arrivé rempli de bonnes intentions, avec la volonté de réconcilier les deux clans toujours opposés, il n'y parviendra malheureusement pas. Béatrice Bretty d'un côté et Jean Meyer de l'autre se montrent farouchement irréductibles. Les tensions iront en augmentant, jusqu'au jour où un comité vengeur mettra brusquement quatre sociétaires importants, dont Béatrice Bretty, à la retraite.

XII

« Et combien que vous en avez, d'enfants ? »

À l'occasion des fêtes du couronnement de la reine d'Angleterre, la Maison prépare un grand déplacement de trois semaines à Londres. Lucien, directeur de la scène, part dès le 1^{er} mai. Les deux premiers spectacles sont *Tartuffe* et *Britannicus*. La dernière semaine, nous jouerons *Le Jeu de l'amour et du hasard* : je ne partirai donc que le 16 mai. Cette semaine à Londres se déroule dans la fièvre, l'excitation du couronnement, les fêtes et les réceptions. Nous retrouverons à l'ambassade d'anciennes connaissances : Crouÿ-Chanel connu au Brésil, Beaumarchais rencontré en Suède. Nous ferons la révérence à la duchesse de Kent au cours d'une soirée en son honneur chez une personnalité britannique. Simple et belle, elle nous charmera. Le public anglais, un des meilleurs du monde, réagit au maximum. Il considère le théâtre comme une véritable fête ; les spectateurs y arrivent en avance, on commence à l'heure dite et dans un silence religieux. Dès l'action engagée, le public s'accroche, les rires fusent, au point que de retour en France nous aurons l'impression de ne plus faire aucun effet ! Nous logeons dans un des plus grands palaces de Londres, l'hôtel Dorchester. « Que rapportez-vous de ce premier voyage en Angleterre ? » me demande-t-on à notre retour. Ce que je rapporte... La première éberluée, déroutée, j'en reste perplexe. Quinze jours de séparation pour un couple encore jeune et amoureux... La joie, l'euphorie des retrouvailles... Dans neuf mois, malicieusement, l'aîné et ses deux sœurs appelleront le petit frère « Lord Dorchester » !

Et voilà : trente-neuf ans, trois enfants, dix-neuf ans de Comédie-Française ; dans un an, j'aurai vingt ans de présence, on peut me mettre à la retraite... En plus, j'attends un bébé ! Il va falloir tout recommencer, j'ai perdu l'habitude. Et moi qui passe mon temps à prévenir Jean-Claude : « Je t'en prie ! Fais attention où tu mets les pieds avec les filles » (et quand je dis « les pieds », façon de parler !). « Tu n'as pas dix-huit ans, il ne manquerait plus que tu fasses un enfant ! » Alors moi, maintenant... Ah non ! C'est trop comique et angoissant. Et que vais-je leur dire, à mes trois garnements ? Comment vont-ils prendre la nouvelle ?

En attendant, les vacances d'été s'annoncent pénibles. Ma mère, pourtant dotée d'une très bonne santé, collectionne les accidents et les opérations. Cette fois, il faut l'hospitaliser d'urgence pour une déchirure de l'œil et un décollement de rétine. Quant à moi, ma forme laisse à désirer. Je ne tiens pas, d'ailleurs, à en parler encore. De plus, les PTT et les chemins de fer font grève. Il me faut assurer une représentation de *La Duchesse d'Algues* à Vichy. Lucien ne veut pas me laisser partir seule en voiture. On devra donc laisser les enfants quelques jours à l'île de Ré où de bons amis veilleront sur eux. À notre retour, nous les préviendrons de mon état. Mais séparément : honneur à l'aîné. Il nous avouera beaucoup plus tard s'être un moment angossé : « Voyons, ils veulent me parler seuls à seul, qu'ont-ils donc appris ? Je vais sûrement me faire attraper. Tel événement... Ils ne peuvent pas le savoir. Telle aventure, non plus... aïe, peut-être ! » Mais il se rassérène très vite lorsque son père, gravement, lui déclare :

– Tu as vu ta mère bien fatiguée tous ces temps-ci. Eh bien, la famille va s'agrandir. Au mois de février, ta maman mettra au monde un bébé. Nous voulions te l'apprendre en premier.

Hilare, il s'exclame :

– Oh, dis donc, papa, bravo ! Tu en fais de belles !

J'ai l'impression de jouer *Lorsque l'enfant paraît* d'André Roussin, que vient de créer Gaby Morlay et que je reprendrai avec André Luguet... dans douze ans ! Mais il se sent quand même un peu ému, notre grand Jean-Claude, et gentiment, maladroitement, il nous prend par les épaules, m'embrasse et répète : « Ah ben cela, alors, ah ben cela ! »

Pour Martine, je me doute d'avance de sa joie. N'a-t-elle pas laissé échapper dernièrement que tous les soirs, depuis des mois, elle fait des prières pour que lui vienne un petit frère ou une petite sœur ? À la bonne heure ! On ne peut vraiment pas reprocher au Seigneur de rester sourd à ses appels !

Béatrice, la petite dernière âgée de onze ans, un peu diable, un peu gâtée peut-être, réagira tendrement : « Pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ? J'aurais été plus gentille avec toi ! »

En septembre, à la reprise, je demande à voir Descaves. Bien loin du temps où je tremblais d'annoncer mon état à Édouard Bourdet, je m'amuse presque en pensant à la réaction de l'administrateur. Je dois dire qu'elle est plutôt inattendue et, pour la circonstance, il me tutoie :

– Un enfant ? Ah ! je regrette bien que ce ne soit pas moi qui te l'ai fait !

On n'est pas plus galant ! Et comme je ne peux m'empêcher de rire, il ajoute :

– J'espère que tu l'appelleras Pierre si c'est un garçon.

J'ai vraiment du mal à tenir mon sérieux :

– Mais, monsieur l’administrateur, il n’y a aucune raison... Dans ma famille, personne ne se nomme Pierre. D’ailleurs, ce sera Dominique.

Je vais assurer mon service jusqu’à mi-novembre. Sollicitée pour une tournée d’une semaine en Afrique où, contre un cachet royal, on me demande de dire des poèmes et de représenter l’élégance parisienne, je me trouve dans l’impossibilité d’accepter et je recommande Hélène Perdrière. Le destin l’attendait là : elle rencontrera pendant ce voyage l’homme de sa vie et l’épousera peu après.

Jean Marchat, Jacques Eyser et Hélène Perdrière sont les trois artistes proposés comme sociétaires, en cette fin d’année 1953, à l’assemblée générale. Je pense préférable pour une comédienne de ne pas se présenter dans ma situation, dite « intéressante », mais peu esthétique. Cependant, la camaraderie l’emporte sur la coquetterie. Je sais l’importance d’une voix. L’unanimité n’est assurée à aucun, et même une voix compte. Chacun me le fera comprendre en me téléphonant tour à tour. Comme un sociétaire est nommé pour vingt ans à compter de son entrée dans la maison, la nomination d’Hélène Perdrière, arrivée depuis un an, la mènerait jusqu’en 1973. « Ce sera bien tard, à cause de son âge », objectent certains. Je trouve l’argument stupide ; du moment qu’on la juge « sociétable », qu’importe le temps ?

Germaine Rouer, ma mère dans *Asmodée*, et une femme que j’aime bien, est mariée avec Yvon Delbos. Notre ministre de la Défense nationale, en 1953, se présente pour la présidence de la République. « Tu sais, me dit Germaine, si Yvon est élu, je serai la marraine de ton enfant. » Après une attente interminable, on nommera René Coty président de la République. Et voilà comment nous avons manqué nos grandes et petites entrées à l’Élysée !

Dominique-Henri arrive un beau matin de l’hiver 1954, le 19 février, par un froid sibérien. À l’époque où l’abbé Pierre commence sa remarquable campagne pour les familles déshéritées. Où un petit nouveau-né du quart monde meurt de froid dans un bidonville. Où ce même abbé Pierre mobilise et sensibilise l’opinion publique et convie un ministre aux obsèques de ce pauvre petit, suivies par une foule immense.

Comme il est mignon, le petit enfant de mon âge mûr. Comme on va l’entourer, le choyer, le gâter. Son grand frère et ses deux sœurs se précipitent à la clinique, émus, admiratifs, heureux de cette superbe occasion de sabler le champagne autour du nouveau-né, et de manquer le lycée. Dominique servira d’ailleurs souvent d’alibi à sa sœur Martine. Elle prendra son bébé de frère et se présentera à l’école

en poussant sa petite voiture : « Excusez-moi, madame, dira-t-elle à la directrice, maman est absente. Vous voyez, je suis obligée de m'occuper de mon petit frère, je ne peux pas rester aux cours. » Tout cela, bien sûr, je l'apprendrai beaucoup plus tard¹.

À partir de 1953, on me demandera beaucoup à Paris, en France et à l'étranger. Il s'agit en fait de « conférences récitals ». Il y aura « La jeune fille chantée par les poètes ». Me rappelant l'emploi de ma jeunesse à la Comédie-Française, je rêve à toutes ces fraîches jeunes filles du temps jadis. Des noms chantent dans ma mémoire : Psyché, Agnès, Myrto, Clara d'Ellebeuse, Sylvette, Aurélia ; et je m'amuse, puisque j'aime les poètes, à évoquer l'œuvre des plus grands par le truchement de ces gracieuses ingénues, unissant dans une ronde immense la jeune fille de Ronsard à celle de Paul Fort.

Il y aura « De Montmartre à la Comédie-Française ». Itinéraire familial et artistique. Les Casadesus ont presque toujours vécu à Montmartre, berceau de la famille. Fait assez rare, j'habite la même maison depuis ma naissance. Après leur mariage, mes parents louèrent l'appartement occupé précédemment par la famille d'André Warnod, critique d'art, écrivain, journaliste au *Figaro*, qui a décrit très joliment notre cinquième étage dans son livre *Fils de Montmartre*. Lorsque, des années plus tard, André Warnod viendra m'interviewer, il retrouvera avec émotion l'appartement de son enfance. En 1979, à l'occasion du centenaire de la naissance de mon père, la Ville de Paris fera apposer une plaque sur notre immeuble. Dans cette conférence, donc, je décris Montmartre haut lieu de l'esprit, de la foi, paradis des artistes, commune libre, royaume des chansonniers, des boîtes de nuit, des mauvais garçons et des filles. À travers les récits de mes parents, à partir également de souvenirs personnels, et avec l'aide des poètes, j'essaye de reconstituer l'histoire de la Butte depuis Henri IV jusqu'à nos jours. Je fais appel, pour toutes ces évocations, à des anecdotes, des morceaux choisis de Baudelaire, Roland Dorgelès, Max Jacob, Francis Carco, Musset, Maurice Donnay, Courteline, Jean Marsac... Montmartre, terre d'asile des francs-tireurs de l'art, de l'esprit, mène à tout... même à la Comédie-Française !

Francis Ambrière, directeur des conférences aux « Annales », désire que je reprenne devant son public le thème de la jeune fille au théâtre. Ce sera donc « Pas d'âge pour les ingénues ». Il est assez piquant de démontrer que la jeune fille pure au théâtre est comme le décor en trompe-l'œil, la plaque de tôle qui fait office de tonnerre, le poulet de carton farci de baba au rhum : une illusion. La jeune fille au théâtre est et ne sera jamais qu'un ravissant mensonge fait femme. Nous savons, nous comédiennes, que la rencontre de l'interprète avec un personnage de jeune fille est un événement aussi rare que passager.

Les dix-sept ans d'Agnès de *L'École des femmes* réclament un visage frais, une innocence virginale ; on triche difficilement avec un tel personnage. Mais bien souvent, c'est en devenant une femme, en découvrant les secrets du cœur humain en même temps que ceux de son métier qu'une jeune comédienne peut se révéler à la scène une excellente jeune fille. Mlle de Brie, créatrice d'Agnès, avait environ trente-trois ans lorsqu'elle joua aux côtés de Molière *L'École des femmes* pour la première fois le 26 décembre 1662. Mariée à un acteur de la troupe, elle était en même temps la maîtresse de Molière. Blonde, exquise, élancée, les yeux bleus, l'air candide, l'humeur douce et sans complication, Mlle de Brie ne sut jamais vieillir. Un peu avant de prendre sa retraite à cinquante-cinq ans, ses camarades lui conseillèrent d'abandonner son rôle d'Agnès à Angélique du Croisy, mais lorsque cette dernière parut sur le théâtre, le parterre réclama Mlle de Brie avec tant d'insistance qu'il fallut la quérir chez elle en toute hâte. Elle accourut, joua en costume de ville, fut acclamée « sans fin », et conserva son rôle jusqu'à la fin de sa carrière. Le quatrain suivant fut composé sur elle :

*Il faut qu'elle ait été charmante
Puisque aujourd'hui malgré ses ans
À peine des attraits naissants
Égalent sa beauté mourante.*

L'éclairage aux chandelles était plus tendre et plus discret que nos projecteurs ! Le cinéma et la télévision ont changé tout cela, et si Molière vivait à notre époque, il ne distribuerait sûrement pas Agnès à une actrice de trente-trois ans, à plus forte raison de cinquante-cinq ans...

C'est en jouant qu'une comédienne découvre qu'un visage frais, une silhouette svelte et une voix d'ange savamment entretenus peuvent faire illusion beaucoup plus longtemps que la rose de Malherbe qui, elle, « n'a vécu que ce que vivent les roses, l'espace d'un matin ». Les comédiennes qui savent tout cela d'instinct et depuis toujours en ont tiré des conséquences : elles se font appeler « mademoiselle » jusqu'à la fin de leur vie, au théâtre comme à la ville. Je n'en conclus pas, entendez-moi, qu'elles peuvent jouer les jeunes filles jusque-là, non. Mais si elles ne devaient les interpréter que dans leur pure adolescence, surtout à notre époque, leur carrière, je le crains, serait bien éphémère. Au total, tout le monde y perdrait, public, auteurs, critiques, et comédiennes.

Pour la conférence « Les femmes, ces douces amères », Françoise Burgaud – dont le mari André est attaché culturel à Bruxelles – et moi formons équipe. Elle tisse la trame du débat, je l'émaille de citations, d'extraits d'œuvres littéraires, de pièces de théâtre qui montrent la

femme coquette, infidèle, menteuse, jalouse, têtue, indiscreète... Oui, mais à qui la faute ? « À vous messieurs », rétorque Françoise.

Pour « Les Parisiennes et Paris », c'est à une promenade au pays de la fantaisie que je convie les auditeurs. Fantaisie tendre, un peu cruelle parfois, mais toujours galante, avec pour compagnons les poètes et pour décor Paris. Le titre invite à une lecture de *La Parisienne* d'Henry Becque. Mais avant d'aborder : « Ouvrez ce secrétaire et donnez-moi cette lettre », je raconte comment, en 1885, une violente polémique s'engagea sur le titre de la pièce. Certains critiques, à l'époque, se montrèrent blessés dans leur amour-propre national. « Non, monsieur Becque, votre pièce ne devait pas s'intituler *La Parisienne*, mais *Une Parisienne*. Cette pièce par son titre répand dans le public une idée fausse de la Parisienne. On ne saurait desservir plus sottement le prestige de la France. »

Pudiquement, Alice Cocéa, en 1943, débaptisa la pièce et la joua sous un nouveau titre, *Clotilde Dumesnil*, du nom de son héroïne.

Le critique du journal *Le Temps*, dès 1915, avait pourtant balayé toute cette polémique : « *La Parisienne* est un chef-d'œuvre extrêmement spirituel et bien français, on ne voit pas ce que la France gagnerait à le proscrire. »

Le dernier mot appartient à Édouard Bourdet : « Quelle étrange préoccupation [de la part de la critique] que ce besoin de voir l'auteur exprimer ouvertement son point de vue à l'égard de la morale. En montrant les travers et les vices de la société, ne fait-on point œuvre plus utile, plus morale, qu'en la montrant telle qu'elle devrait être... » Oui, la Parisienne appartient à Paris par le bon sens, le souci des intérêts domestiques, le goût de l'ordre qu'elle apporte jusque dans le désordre. L'article *la* n'a aucun sens défini. Chacun sait que toutes les Parisiennes ne se conduisent pas comme l'héroïne Clotilde, pas plus que toutes les Arlésiennes ne se conduisent comme l'Arlésienne d'Alphonse Daudet... En tout cas, j'ai souvent constaté que toutes les comédiennes rêvent d'interpréter Clotilde. J'ai eu cette joie au cours d'une grande tournée au Maroc en 1963.

Ces conférences, ces tournées donnent lieu à bien des rencontres, des réflexions diverses et cocasses. Je me souviens de ma stupéfaction en Hollande quand, au beau milieu d'une de mes conférences qui durait une heure, l'organisateur m'arrête « pour que le public puisse prendre un café ». Je me suis souvent demandé si c'était une précaution en vue d'empêcher les auditeurs de s'endormir... Mais non, il paraît que c'est la coutume.

Pour le 75^e anniversaire de l'Alliance française à Copenhague, je suis conviée à parler au théâtre Christianborg, le plus ancien du Danemark. Il fut fondé par Holberg, construit par l'architecte français Jardin, et c'est aujourd'hui un musée. Nos compatriotes comédiens du

XVIII^e siècle y ont joué. Plus tard, Sarah Bernhardt, Coquelin aîné, Maurice de Féraudy s'y produiront. L'Alliance française me demande d'emporter un grand portrait du général de Gaulle, soigneusement enroulé, que l'on doit mettre en bonne place pendant ces fêtes auxquelles participent également Émile Henriot, de l'Académie française, et Wilfrid Baumgartner. Le jour de mon départ, mon mari et mon fils aîné m'accompagnent à la gare des Invalides, heureusement très en avance sur l'horaire car, au moment où l'on enregistre mes bagages, je pousse un cri : « J'ai oublié le général de Gaulle sur mon lit ! » Je dois dire que j'obtiens un certain succès. L'ahurissement des gens dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Je réussis tant bien que mal à expliquer de quoi il s'agit et à faire retarder le départ de l'autocar pendant que Jean-Claude, plus rapide que l'éclair, fonce en voiture chercher chez moi le fameux rouleau.

Un autre jour, en province, je faisais une conférence pour une association de médecins devant un auditoire très attentif, très réceptif. Il faisait très chaud, j'étais habillée d'une robe noire à manches courtes. À la fin s'avance vers moi une spectatrice très émue qui me prend les mains dans un élan d'enthousiasme : « Ah madame ! que j'ai admiré... (ici, je prends un petit air confus et modeste) vos veines au creux des bras ! Je suis anesthésiste, et pendant tout le temps où vous parliez, j'admirais ces veines bleues et gonflées en pensant combien elles doivent rendre faciles les piqûres ! » Allez donc vous donner un peu de mal pour transmettre un souffle poétique !

Si les spectateurs nous font l'honneur d'aimer et d'apprécier quelquefois ce que nous leur apportons, il arrive qu'eux-mêmes sans le savoir nous divertissent. Ainsi cette auditrice, après la lecture de la grande scène de *L'École des femmes* entre Arnolphe et Agnès, qui m'interroge fiévreusement : « Mais alors, cette Agnès, elle l'a retrouvé en fin de compte, son petit ruban bleu ? » (Pourquoi bleu, on se le demande, puisque Molière ne précise pas la couleur !) Je sais bien que Madame Simone a déclaré plaisamment – et non sans cruauté – que l'on ne peut demander au public à la fois de regarder, d'écouter et de comprendre. En tout cas, certaines réflexions sont irrésistibles : je jouais en tournée une pièce intitulée *Le Guilledou* et, à la fin, un monsieur vient me saluer et se répandre en compliments :

– Ah ! Bravo, madame, vous êtes si... et vous êtes tellement... mais dites-moi, qu'est-ce que c'est au juste, « le guilledou » ?

– Monsieur, ai-je répondu en me retenant de rire, si vous ne savez pas ce que signifie courir le guilledou, votre femme doit être bien heureuse !

Un autre original se présente un jour à la Comédie-Française et demande au bureau :

– S'il vous plaît, deux places pour mercredi soir.

– Pour *Le Gendre de monsieur Poirier* ?

– Non, non, madame, pour moi !

Une autre anecdote me réjouit toujours quand j'y pense. Une dame téléphone à la salle Luxembourg et demande ce que l'on joue le mercredi suivant : « *Comme il vous plaira*, madame. » La dame remercie son interlocuteur de son amabilité mais insiste pour savoir ce que l'on joue ce soir-là : « *Comme il vous plaira*, madame », répète la buraliste. La dame commence à s'énervier, insiste et, ayant obtenu pour la troisième fois la même réponse, réclame le Secrétaire général. En rage, elle se plaint que l'on se moque d'elle ! Le Secrétaire général commence par présenter ses excuses pour les défaillances de son personnel et, enfin, lui demande ce qu'elle voulait : « Le titre de la pièce, mercredi prochain. – *Comme il vous plaira*, madame. » Là, elle éclate : « Vous aussi, vous vous moquez de moi ? – Mais, madame, on joue *Comme il vous plaira*, de William Shakespeare ! »

Je rapporterai pour finir une histoire à la fois drôle et émouvante. La pièce de Diderot *Est-il bon, est-il méchant* demande une nombreuse figuration enfantine, parmi laquelle un petit garçon qui venait accompagné par sa grand-mère, une brave femme, simple et un peu encombrante. Elle m'avait sans doute en sympathie car elle s'asseyait en coulisses toujours près de moi et, malgré mes protestations répétées, bavardait sans se gêner : « Bonjour, mademoiselle Casadesus. Ça va, mademoiselle Casadesus ? Il fait beau... Il fait froid », etc. Un jour, elle se lance :

– Je vous appelle mademoiselle Casadesus, mais j'ai appris que vous avez des enfants. Alors, vous n'êtes pas demoiselle ?

– Bah non, évidemment !

– Et combien que vous en avez, d'enfants ?

– Quatre.

Là, je vois l'œil de la pauvre femme s'arrondir, me regarder avec un mélange de pitié, d'admiration, d'effolement, et elle ajoute :

– Mais... les papas s'en occupent ?

– Ah oui ! C'est d'ailleurs le même pour les quatre !

Alors, me montrant son petit-fils, elle murmure :

– Ben, chez nous, y a pas de papa, alors je me disais... chez une artiste !

1.

Dominique, comme son frère, sortira du Conservatoire de Paris avec un premier prix de percussion. Compositeur de plusieurs opéras et de symphonies, il réalisera de nombreuses musiques de scène. Il a gardé notre nom officiel de Probst.

XIII

Dernier rideau à la Comédie-Française

En 1955, les problèmes internes de la Comédie-Française, loin de s'apaiser, s'aggravent. La fin de l'année s'annonce orageuse. La maison se scinde en deux clans de plus en plus nets. L'atmosphère pour une sociétaire qui, comme moi, entend se tenir en dehors des polémiques est irrespirable, on me tiraille d'un côté ou d'un autre. On chuchote dans les coins. Certains qui jouent ensemble ne s'adressent pas la parole en coulisses. D'autres regardent d'un œil mauvais ceux qui parlent à leurs adversaires. Coup de tonnerre : fin décembre, le comité met à la retraite le doyen et la doyenne (Jean Yonnel et Béatrice Bretty), Véra Korène et Germaine Rouer, et propose au sociétariat la fille de cette dernière, Thérèse Marney. On devine que l'assemblée générale ne va pas se passer dans le calme. Personnellement, je ne me sens pas en forme, je me fatigue beaucoup.

Il faut dire que les soucis s'accumulent : ma belle-mère que j'aime tendrement va de plus en plus mal. Elle mourra, hélas, un peu moins d'un mois plus tard. Martine traverse un âge difficile, son travail s'en ressent ; hier, on l'a ramenée à la maison alors qu'elle s'était trouvée mal dans la rue. Le médecin ne lui a rien trouvé d'anormal. Je suis inquiète. Des années après, elle m'apprendra, la coquine, que n'ayant rien fait au lycée et anxieuse d'une composition de français non préparée, elle n'avait rien trouvé de mieux que ce moyen d'échapper à une sévère punition. Elle avait soigneusement choisi un endroit passant et s'était effondrée non sans prendre la précaution de murmurer son adresse. Ah ! la rouerie des filles ! L'avenir se chargera de la rendre plus sage. Pour l'instant, je dois la surveiller beaucoup, Béatrice également. Adultes et mères à leur tour, nos deux filles comme leurs frères nous donneront de nombreuses satisfactions et joies. Leurs enfants, adultes à présent, se divertiront souvent avec leurs parents et nous-mêmes des frasques d'adolescents de ceux-ci.

J'arrive donc à l'assemblée générale inquiète, tourmentée, vaguement consciente qu'un éclat se prépare. En pleine séance, les quatre sociétaires mis à la retraite se lèvent brusquement, suivis de quelques membres appartenant à leur clan. Je ne me souviens plus des

détails. En tout cas, bouleversée, j'essaye de m'interposer... et je m'évanouis. Je me retrouve étendue dans ma loge, secouée de frissons, en larmes, entourée de Jacques Charon, Jacques Clancy et Yvonne Gaudeau, remplis de sollicitude. On fait venir un médecin. On cherche Lucien, dont c'est le jour de repos. Il me remmène, pâle, souffrante et forcée de garder le lit quelques jours, puis, sur ordre de la Faculté, de me reposer plusieurs semaines.

Me voici donc doyenne à quarante et un ans. Je veux dire doyenne d'ancienneté dans le sociétariat. L'éviction de trois artistes femmes, et non des moindres, me porte tout à coup en haut de l'affiche. Ce titre, il me l'est bien précisé, ne donne aucun droit, pas même celui de m'en parer au cas, improbable, où il m'en prendrait envie. Tout juste nous accorde-t-il la première place sur l'affiche, de meilleurs fauteuils de générale, une loge mieux située. Il faut savoir que lorsqu'on débute dans la maison, jeune pensionnaire, on est logé sous les combles. À mon entrée, j'avais une loge si petite au dernier étage, étage Rachel – une sorte de placard à côté du service des coiffeurs –, que mon habilleuse était forcée de me passer mes robes Louis XV ou à crinoline sur le palier. Au fur et à mesure que l'artiste grimpe dans la maison, elle descend les étages. Parmi ses obligations, la doyenne doit assumer, avec le doyen, la réception des hôtes de marque ou des hautes personnalités, offrir les fleurs et quelques mots de bienvenue à l'épouse du chef d'État ou du monarque en visite. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises, Maurice Escande – mon doyen de l'époque – et moi avons eu l'honneur, en haut du grand escalier du public, d'accueillir le général et Mme de Gaulle. Le Général, qui appelle tous les sociétaires « maître », sans distinction, me déclare aimablement un soir : « On n'offre pas les fleurs d'une façon plus gracieuse ! »

Maurice Escande, à l'occasion d'une nouvelle année, a l'idée de présenter nos vœux aux « abonnés habillés » sous forme de cartes éditées à leur intention : nous les leur distribuerons avec un mot agréable à chacun. Idée simple et charmante, mais, pour notre plus grand amusement, interprétée diversement. Certains spectateurs à qui nous tendons le carton, « avec tous les vœux des Comédiens-Français », ne comprennent rien. Nous nous voyons même brutalement repoussés avec un « non, merci » très sec ou, pire : « J'ai déjà donné. »

– Mais monsieur, c'est gratuit... c'est une petite carte que nous vous offrons avec nos vœux

– Ah... Ah... Oh ! pardon, merci..., réplique l'intéressé tout confus.

Ou bien :

– Excusez-moi, je n’ai pas de monnaie, nous disent certains qui pressent le pas.

Les plus polis :

– C’est combien ?

L’innovation de Maurice, après cette expérience, ne se renouvellera pas. Inutile de donner une crise cardiaque à ces aimables spectateurs.

Depuis fort longtemps, inspirée par l’action des artistes catholiques (l’UCTM), je souhaite un groupe protestant, sinon équivalent – nous sommes une trop petite minorité –, du moins similaire.

Baptisée à l’âge de sept ans, c’est sur les genoux d’une mère adorée et vénérée que j’appris que Dieu est amour. À quatorze ans, j’ai fait ma première communion à l’église réformée des Batignolles, ma paroisse à laquelle je suis restée fidèlement attachée. La foi m’a soutenue dans bien des circonstances, et le sentiment indicible d’être aimée et protégée ne m’a jamais fait défaut. Je découvre parfois avec bonheur, chez des auteurs considérés comme athées ou indifférents, des propos qui me réjouissent. Ainsi, Marguerite Duras (dont j’ai joué *Savannah Bay* avec ma fille Martine Pascal) qui avoue quelque part dans son œuvre être fascinée par le Christ et Jeanne d’Arc, et déclare : « Je n’ai rien fait qu’attendre devant la porte fermée. » Avec Jésus, j’ai grande envie de lui murmurer à l’oreille : « Frappez et l’on vous ouvrira. »

L’exclusion, le chômage, l’injustice sociale, la pauvreté me bouleversent, de même que le racisme et l’intolérance. Dès l’origine j’ai adhéré, et j’ai fait adhérer ma paroisse, à l’ACAT (Action des Chrétiens pour l’Abolition de la Torture) qui parvient quelquefois à tirer des malheureux de l’enfer dans lequel ils sont emprisonnés... une goutte d’eau dans l’océan des douleurs du temps présent devant lesquelles on se sent si impuissant. Aux heures noires, aux heures de doute – il y en a hélas –, je me tourne vers Celui qui a dit ces paroles si chères à mon cœur : « Ne crains pas », « Je suis le chemin, la vérité et la vie ». Je L’accable de demandes... mais je Lui dis ma reconnaissance chaque jour pour Son amour et Sa lumière.

Un jour, je reçois la visite du pasteur André de Robert, évangéliste itinérant, homme de foi, profondément missionnaire, qui forme à Villemettrie des groupes professionnels de recherche et de spiritualité. Il compte des disciplines extrêmement diverses et rêve d’y associer les artistes. Nous élaborons les premières bases, puis je le mets en rapport avec quelques amis artistes protestants. Il est bien entendu que ce groupe n’est pas une « agence pour l’emploi », même si certains espèrent (à tort) trouver l’occasion d’engagements, mais un lien entre

artistes, musiciens et comédiens. Souvent empêchés, pour des raisons professionnelles, de se rendre à une paroisse, beaucoup désirent être rattachés à une union chrétienne. Les réunions ont lieu deux fois par mois, l'une réservée à des conférences ou à des sujets de réflexion, l'autre à la tenue d'un culte présidé par notre aumônier. Des réunions œcuméniques rassemblent parfois catholiques et protestants. Le pasteur Bœgner, dès la fondation, est président d'honneur. Après avoir été secrétaire général, André Chanu deviendra notre président actif et dévoué pendant de longues années. Nous sommes le seul groupe survivant de tous ceux qui furent créés à Villemettrie. Au pasteur André de Robert succéderont le pasteur Fath, puis le pasteur Maison et le pasteur Castenoble. Ils ont su, les uns et les autres, en toute circonstance, nous manifester leur attachement et leur affection. Tous, à travers le temps, nous ont apporté avec une fraternelle disponibilité la richesse de leur enseignement et le rayonnement de leur témoignage.

Le climat du Théâtre-Français redevient sinon serein, du moins plus calme. Des changements importants interviennent. Après avoir tant réclamé une seconde salle, les comédiens se plaignent que « Luxembourg » leur pèse terriblement, mais la décision ministérielle qui la retire à la Comédie pour la donner à Jean-Louis Barrault ne réjouit pas les sociétaires. Le mandat de Pierre Descaves ne sera pas renouvelé. Jean Meyer demande sa mise à la retraite. Les pouvoirs publics en peine d'un administrateur nomment en avril 1959, à l'étonnement général, un diplomate fort distingué au demeurant, M. Claude Bréart de Boisanger. On sait que cet aimable ambassadeur, courtois et raffiné, projeté à la tête de notre première scène nationale, ne possède cependant pas les qualités requises ni l'expérience pour diriger cette imposante maison. Je n'ai personnellement jamais eu à me plaindre de cet homme du monde, rempli d'égards pour les artistes, soucieux de la hiérarchie, bien qu'à l'évidence il soit plus à sa place dans une ambassade que sur un plateau. Au bout d'une année, et fort désagréablement d'ailleurs, le ministre qui l'avait nommé, André Malraux, le congédiera. Maurice Escande lui succède, ce sera mon dixième et dernier administrateur.

Rompus à toutes les disciplines de notre vénérable maison dont il est sociétaire depuis plus de vingt-cinq ans, doyen de surcroît, Maurice Escande, diplomate et charmeur, fin et intelligent, promet tout à tous et à toutes... et ne donne que ce qu'il veut. Il est tout désigné pour présider à nos destinées. Fait assez exceptionnel, il restera dix ans à la tête du Théâtre-Français.

L'année 1959 m'apporte beaucoup de joies. À commencer par la naissance de ma première petite-fille, puis le brillant premier prix de

percussion de notre fils Jean-Claude, et enfin nos noces d'argent (vingt-cinq ans de mariage). Plus la Légion d'honneur. Sans aucun lien entre eux, ces événements marquent dans mon existence.

Me voilà donc grand-mère, moi qui ai encore ma grand-mère. Elle peut dire, comme la marquise de Sévigné : « Ma fille, va dire à ta fille que la fille de sa fille pleure ! » Cinq générations... Ma fidèle Suzanne a des larmes d'émotion : « Vous, grand-mère, mademoiselle Casadesus ! Ah, quel coup ! Quand je pense que j'ai serré le corset sur tous vos enfants, et maintenant, voilà Martine mère de famille. Cette petite, quand même ! » Pour mon plus grand bonheur, j'assiste à la naissance de ma petite-fille, comme à celle de beaucoup de mes petits-enfants. Cette montée à la vie me bouleverse. Au même moment, le destin, malin et soucieux de bien me signifier mon nouvel état d'aïeule, me gratifie de ma première paire de lunettes.

Le concours de Jean-Claude se déroule début juin, par une chaleur accablante. J'y assiste, évidemment. Les résultats sont proclamés assez tard, et je joue en soirée *Le Dindon*. Je prends le temps, très vite, dans la joie et l'émotion, de sabler le champagne avec Jean-Claude et la famille, puis je cours au théâtre sans dîner. À la fin de la représentation, un peu affamée quand même, j'avale un souper qui ne me réussit pas et, dans la nuit, je me sens assez mal. Le matin, je dois enregistrer à la radio, puis enchaîner avec la matinée à la salle Luxembourg ; nous jouons *Le Jeu de l'amour et du hasard*. Il fait chaud. Il n'y a presque personne dans la salle. Je me sens de plus en plus malade. Mais le rideau se lève sur Yvonne Gaudeau et moi. Malgré tous mes efforts, je n'irai pas plus loin que le deuxième acte. Tout se trouble devant mes yeux. Je sors en titubant et je m'effondre en coulisses. La pauvre Yvonne, paniquée, au lieu d'enchaîner avec son partenaire, s'exclame : « Casadesus vient de se trouver mal, il faut baisser le rideau ! » Affolement général. On appelle le médecin de service. On annonce un entracte. Là se situe un petit quiproquo comique que l'on m'a raconté par la suite :

- Alors, que fait-on ? demande un des comédiens.
- Il faut rembourser, dit un autre.
- Mais non, dit le directeur de « Luxembourg », Pascal n'a qu'à lire le rôle.
- Quoi ! Vous voulez que Pascal...
- Mais oui, bien sûr, il faut l'appeler.
- Vous n'y pensez pas, voyons, Pascal dans Lisette !
- Pourquoi pas, puisque nous avons cette chance que Pascal soit dans la maison ? Après tout, c'est son affaire.
- Mais enfin, s'exclame Jean-Paul Roussillon, vous ne me voyez tout de même pas jouer Pasquin avec Lucien Pascal dans Lisette !

– Mais non, pas Lucien, bien sûr, Philippine, Philippine Pascal¹ !

Tout s'éclaire dans un immense éclat de rire. Pendant ce temps, le médecin empressé auprès de moi constatait que je ne pouvais pas reprendre dans l'état où je me trouvais. On fit une annonce et on remit le spectacle à huitaine.

Le 10 juillet, nous fêtons nos noces d'argent, entourés de ma grand-mère, ma mère, nos enfants, la famille, et notre petite-fille – cinq générations de filles ! – dans son couffin. Dominique-Henri eut une réflexion à l'école maternelle que la maîtresse, très amusée, me rapporta quelques jours après. Comme elle demandait aux enfants qui avait vu des roses, Dominique leva le doigt : « Moi, aux noces d'argent de mes parents. Vingt-cinq ans de mariage, c'est rare chez des artistes. » Il avait cinq ans !

Les activités au Théâtre-Français ne se ralentissent pas, mais ne m'apportent guère de nouveautés. Si, à l'extérieur, en tournées, je joue des rôles de mère de mon âge, Maurice Escande s'obstine à ne pas me voir vieillir :

– Tu es trop jeune pour jouer les mères !

– Mais enfin, Maurice, dans la vie je suis grand-mère ! Il n'en démord pas. Une mère, pour lui, est une femme lourde ou âgée.

Heureusement, je m'amuse hors de la Maison en jouant le rôle d'Édith, la mère dans *Patate* de Marcel Achard, créé joliment par Simone Renant dans la mise en scène de Pierre Dux. Celui-là apportait tout son talent dans le rôle-titre. Pour cette pièce, je retrouve Jean Martinelli, avec qui je jouerai dans de nombreuses villes de province, et l'été dans les casinos. Avec mon vieux camarade Robert Murzeau, tragédien au Conservatoire mais reconverti dans les emplois comiques au boulevard, nous nous produirons en France, en Belgique et au Maroc dans *Isabelle et le pélican* de Marcel Franck.

26 novembre 1962... La soirée poétique s'achève : « En scène pour les rappels ! » crie l'huissier de service. Vêtue d'une longue robe brochée blanc et gris, je me rapproche du plateau. Ce sera la dernière fois.

Tous les comédiens du spectacle sont en scène autour de Mme Dussane. Elle est superbe, Mme Dussane. Habillée d'une robe de velours noir, ses décorations bien alignées sur son sein gauche, ses cheveux argent impeccablement relevés, comme une duchesse-douairière du XVIII^e siècle, elle s'incline devant le public en ayant l'air de le remercier profondément avec un petit air modeste que dément son œil narquois et assuré. Elle qui vient de parler pendant près de deux heures, présentant poèmes et artistes, est fraîche comme la rose et prête à recommencer, pour peu qu'on l'en prie. Remarquable conférencière, érudite, elle réussit mieux dans l'art de présenter des

textes que dans celui de les interpréter. Entrée à l'âge de quinze ans à la Comédie-Française, elle a cependant joué toutes les soubrettes du répertoire et bien joliment incarné Marie Leczinska dans *Madame Quinze* de Jean Sarment. Si son rire n'égale pas celui de Béatrice Bretty, elle a du moins l'esprit de se moquer souvent d'elle-même. Pour l'instant, elle s'incline, nous saluons, le rideau se relève, retombe.

Je souris, je souris, je regarde la salle qui s'éclaire, et je pense avec mélancolie que c'est fini, je ne paraîtrai plus sur ce théâtre tant aimé².

L'heure de la retraite a sonné. Vingt-huit ans se sont écoulés. L'an passé, Maurice Escande m'a demandé si je voulais faire valoir mes droits à la retraite. « Non, Maurice, toi et le comité pouvez me mettre à la retraite, je n'aurai rien à dire, mais ne comptez pas sur moi pour donner ma démission. Tout le monde sait que j'ai passé vingt-sept ans de ma vie ici, que j'aime cette Maison, que je ne suis pas attendue ailleurs et que je n'ai donc aucune raison de partir de mon propre chef. » J'y ai gagné un an, pendant lequel j'ai d'ailleurs peu joué. Mais on a besoin de douzièmes pour ceux qui attendent, c'est normal ! Mon départ se précise donc. Les comités vont commencer dans quelques jours, je ne suis plus affichée jusqu'à la fin de l'année, je sais à quoi m'en tenir. Sans rancune, sans révolte, je ressens seulement un petit nœud dans la gorge. Tant d'années ici, de rôles, de joies, de peines aussi, de succès... Le rideau se baisse pour la dernière fois.

À peine quelques jours plus tard, je pars pour une tournée de conférences. D'Avignon, un soir de début décembre, je téléphone chez moi avant le commencement de la soirée :

- Il y a une lettre pour toi de la Comédie-Française, me dit Lucien.
- Ouvre-la et dis-moi le contenu.

Plus ému que moi, mon mari m'annonce ma mise à la retraite.

- Bah ! je m'y attendais. Ne nous attristons pas.

Je raccroche, sors de la cabine et tombe sur l'organisateur affairé, accompagné d'un monsieur :

- Chère madame, je vous cherchais partout, permettez-moi de vous présenter notre préfet, M. Escande.

- Ah ! monsieur le préfet, justement votre homonyme vient de me mettre à la retraite.

Interloqué, le malheureux s'exclame :

- Mais, madame, je n'y suis pour rien... Nous ne sommes même pas parents !

Quiproquo comique, digne de Feydeau. Le lendemain matin, je me réveillai avec une curieuse impression. Peut-être, dans des cas de divorce ou de séparation, et malgré la peine, éprouve-t-on ce sentiment, comment dire ? Non de délivrance, mais d'une espèce de soulagement. La sensation de ne plus avoir de comptes à rendre.

Pendant vingt-huit ans de ma vie, j'ai pensé, agi, décidé en fonction de la Comédie-Française. Si je ne jouais pas, il m'arrivait soudainement – cauchemar de l'alternance – de consulter fiévreusement mon carnet avec l'angoisse de rater une représentation. Dieu merci, je n'ai jamais oublié un spectacle, mais c'est arrivé à des camarades pourtant professionnels et consciencieux. On imagine la panique ! Maintenant, j'étais libre. Je pouvais accepter ce que je voulais sans demander ni congé ni autorisation.

Sitôt rentrée à Paris, je déménageai ma loge. Dans ces cas-là, il ne faut pas traîner, mais laisser vite la place, de préférence avant le début de l'année. Ah, dame ! Derrière, un plus jeune sociétaire attend.

1. Philippine Pascal, pensionnaire, épouse de Jacques Sereys, jouait les soubrettes et les rôles de composition.
2. Je reviendrai cependant dix-huit ans après pour jouer, comme sociétaire honoraire, dans *La Folle de Chaillot*. Mais le plateau et la salle, refaits à neuf, ne seront plus tout à fait pareils.

XIV

L'ère de la télévision

1962-1963 est une année lourde de deuils, de peines, d'épreuves, de soucis, de maladies. Mais à quarante-huit ans, rien n'est perdu, une vie nouvelle s'ouvre devant moi. Comme dirait Figaro qui se « presse de rire de tout de peur [...] d'en pleurer, mon bagage en sautoir, je parcours » non pas « les deux Castilles », mais la province et quelques pays étrangers où mes récitals poétiques, conférences et tournées théâtrales sont fort bien accueillis.

Jean Huberty, directeur organisateur de spectacles, a l'idée de monter *Lorsque l'enfant paraît* d'André Roussin. Il en fait une « affaire de famille » ; aux côtés d'André Luguet, le merveilleux créateur, je jouerai Olympe, rôle où s'illustra Gaby Morlay. Nous aurons comme enfants ma fille Martine, le fils d'André Roussin Jean-Marie, et comme soubrette Rosine, la fille de Luguet. En 1967, nous reprendrons la pièce au théâtre Saint-Georges et elle fera les beaux soirs de toute une saison avant d'être enregistrée pour la télévision. Jouer avec André Luguet est un réel plaisir. Le naturel, la vigueur, la précision de son jeu sont étonnants. À soixante-quinze ans, il a une jeunesse d'allure, une verdeur et une vivacité époustouflantes. Jamais ennuyeux, coléreux parfois, il est intarissable en coulisses. Il a joué au théâtre des Nouveautés cette pièce écrite pour lui plus de mille huit cents fois. Un soir, me raconte-t-il, il a un « trou » terrible. Sans hésiter, il met le public de son côté : « Excusez-moi, je ne sais plus ce que je dis. Si vous le permettez, je vais sortir de scène et recommencer. Vous savez, cela n'arrive jamais dans les premières représentations, mais au bout de deux ans, on peut avoir une petite absence ! »

– Vous allez voir, ma chère amie, me dit-il, sarcastique et agacé, ils vont encore me prendre pour Fernand Gravey !

Non seulement cela ne rate pas, mais un jour une spectatrice vient lui dire, toute souriante et en pleine confiance : « Bravo, monsieur... Ah ! je vous préfère à M. Luguet ! »

Les réflexions du public peuvent quelquefois être déroutantes ou irrésistiblement comiques. En 1948, nous jouions à la salle Luxembourg *L'Ami Fritz* d'Erckmann-Chatrian. Jeune ingénue

alsacienne, rêveuse, assise face au public, je ne participais pas au repas pantagruélique dévoré à belles dents par les protagonistes. Jacques Charon, burlesque au possible, faisait beaucoup rire. Comment avons-nous réussi à tenir notre sérieux en entendant une spectatrice rire à gorge déployée et s'exclamer à haute voix en se tapant sur les cuisses : « Ah ! Qu'il est bête, ce Charon, qu'il est bête ! Où va-t-il chercher tout ça ! »

Peut-être ignorait-elle l'existence du texte ?

Je jouais, à Fécamp, *La Paix chez soi* de Courteline, avec Robert Manuel, pour un gala où se produisaient Roger Pierre et Jean-Marc Thibault. Il faisait un froid sibérien. La nature a des exigences... Je demande donc au garçon qui balayait la scène de m'indiquer les lavabos :

– Ben, faut traverser toute la salle, c'est à l'entrée, près du contrôle.

J'étais en costume 1900.

– Mais je ne peux pas y aller dans cette tenue, il y a déjà du monde dans la salle !

Sans cesser de balayer, philosophe, il hausse les épaules :

– Qu'est-ce que ça fait ? Personne ne vous connaît.

Bonne leçon d'humilité !

Une autre fois, l'organisateur d'une tournée, par économie, jouait lui-même un domestique. Il devait entrer en scène et m'annoncer un visiteur important. En même temps, il s'occupait des accessoires et de la bonne marche du spectacle. Très affairé, perruque de travers, il courait dans les coulisses, de la cour au jardin. Moi, j'attendais. Il n'entrait toujours pas. Je finis par l'appeler et lui crier (finement !) : « Firmin, j'ai entendu sonner, allez donc ouvrir ! »

À la fin du spectacle, je lui fis remarquer :

– Dites, vous avez bien raté votre entrée tout à l'heure !

– Ah, qu'est-ce que vous voulez, ma chère amie, me répond-il sans s'émouvoir, je ne peux pas être partout !

L'ère de la télévision va commencer pour moi. J'avoue y prendre plaisir. Si le théâtre stylise la vie, la télévision, comme le cinéma, la photographie. À l'écran, les images et les visages comptent plus que le texte, qui n'est qu'une ponctuation. Au théâtre, avec peu d'artistes et souvent dans un seul décor, le texte prime sous forme d'un dialogue continu. Au cinéma, à la télévision, on joue pour un spectateur fictif placé juste devant l'interprète : le micro et la caméra. Ils enregistrent l'action par petites séquences, et en gros plan, les expressions les plus nuancées. Au théâtre, le mouvement, l'intensité du jeu, la diction, les gestes et les attitudes comptent plus que les traits du visage qui s'estompent. Théâtre et caméra imposent, de ce fait, deux techniques

de jeu absolument opposées et même contradictoires. L'une, au cinéma comme à la télévision, où selon la formule consacrée « il ne faut rien faire », comme dans la vie ; l'autre, au théâtre, où il faut « en faire beaucoup plus » pour passer la rampe.

Tant pis pour la modestie, mais je dois dire que certains rôles que j'ai joués avec beaucoup de joie à la télévision ont marqué le public. Je pense particulièrement à *Mamie Rose* (réalisation de Pierre Goutas). Les rapports de cette grand-mère au pair et de ce petit garçon étaient tendres et émouvants, mon jeune partenaire, confondant de naturel. Les enfants, au théâtre ou à l'écran, lorsqu'ils ne sont pas de petits singes savants, peuvent être prodigieux. À l'aise comme un poisson dans l'eau pour son premier rôle, cet enfant s'amusait de tout et exprimait les sentiments demandés sans aucun effort. Une seule fois, il proteste lorsque, dans une scène, il dut s'empiffrer de gâteaux :

– Tu en as de la chance, tu vas te régaler, lui dit-on. Regarde les belles pâtisseries !

– Mais j'aime pas les gâteaux ! s'écria-t-il presque en pleurant.

La scène a été refaite six fois !

Dans *Roméo et Baucis*, d'Hélène Misserly, la vieille fille triste et solitaire que j'incarnais retrouvait fortuitement un fiancé d'autrefois (Pierre Destailles, en l'occurrence) et, à l'âge de la retraite, nous unissions nos destinées, remplis d'amour, de joie et d'espoir.

La Maison de marbre, de Jacques Trébouta, me proposait un personnage plus dramatique, plus poussé. Prise de passion pour une fillette qui lui rappelait son enfant disparu, Mme Nicolas n'hésitait pas à l'enlever, animée d'un amour maternel débordant et refoulé. Là encore, la petite fille, émouvante et très douée, m'avait apporté une grande satisfaction de comédienne. Les enfants, c'est incroyable, ont le ton juste et « savent tout sans avoir jamais rien appris », comme dit Mascarille, des *Précieuses ridicules*.

Pour *Un crime de notre temps*, de Gabriel Axel, la télévision avait loué l'appartement d'une vieille dame. C'est ce qu'on appelle tourner « en décors naturels » et la pratique est courante. Beaucoup de particuliers apprécient cette source de revenus apportée par la télévision ou le cinéma, sans imaginer toujours quel chambardement les attend : l'envahissement de leur demeure, le déménagement des meubles, des portes, sans compter la casse – remboursée, évidemment, mais jamais à sa valeur morale ou matérielle. Cette fois-ci, l'intérieur correspondait au couple que nous représentions, Henri Virlojeux et moi : des petits bourgeois retraités, modestes et sans histoires. Un soir, dans le métro, des voyous en mal de distraction malsaine les attaquent violemment et sans raison. Violentée, jetée par terre, la femme meurt. Une scène particulièrement pathétique me représentait dans mon cercueil, entourée de mon mari-Virlojeux et de mon petit-neveu en

larmes. Notre vieille dame n'avait pas pensé aux mouvements de caméra. Pour elle, les personnages jouaient devant l'objectif comme ils jouent au théâtre devant le public. Naïve ignorance ! Effarée, elle voit soudain son lit poussé contre le mur, sa commode évacuée dans l'antichambre pour laisser place à la caméra, son portrait remplacé par le mien, et les accessoiristes du film introduire un cercueil dans la pièce.

– Qu'est-ce que c'est encore ? crie-t-elle.

– C'est pour Mme Casadesus. On tourne demain la scène de sa mort.

– Ah non ! Ah, mais non ! Vous ne vous imaginez pas qu'à mon âge, je vais dormir avec ce cercueil à côté de mon lit ! Emportez-moi cet objet tout de suite !

Malgré les explications les plus rassurantes, elle ne cédait pas. Heureusement, sa fille vint au secours de la production, elle emmena sa mère chez elle, et la scène fut tournée sans autre incident.

Il suffit d'une télévision réussie pour que le lendemain, ou les jours suivants, les passants reconnaissent les interprètes, leur parlent, donnent leurs impressions. Le contact est direct et vivant. Ayant eu la chance de jouer de nombreux personnages pour le petit écran, je suis souvent dévisagée, arrêtée. Le téléspectateur se trompe quelquefois de nom. Il confond les comédiennes. S'il les reconnaît, cela donne lieu à des démonstrations très sympathiques.

Un jour, il y a environ une trentaine d'années, je revenais d'une conférence avec Fernand Ledoux. Sur le quai de la gare de Liège, le chef de gare se précipite, prend ma valise et me dit : « Quel honneur, je suis si heureux de vous rencontrer, savez-vous, je vous regarde à la télé... » Je souris, aimablement flattée, mais un peu étonnée quand il ajoute : « Surtout le dimanche matin. » Là, je commence à penser qu'il fait erreur, confirmée quand il ajoute :

– Ah ! Vous chantez si bien ! Merci, au revoir, madame Line Renaud.

Autre confusion dans un restaurant, à peu près à la même époque. Une dame s'approche de ma table : « Vous voulez bien me signer le menu, madame Denise Grey ?

– Mais je ne suis pas Denise Grey !

– Oh, ça alors, je vous reconnais bien !

– Mais non, je vous assure, je connais très bien Denise Grey, depuis longtemps, et elle est de l'âge de ma mère.

– Alors vous êtes sa sœur !

Il a fallu toute l'autorité du maître d'hôtel pour la faire partir !

Quoi qu'il en dise, un artiste n'est jamais fâché d'être reconnu, à condition que l'intervention reste discrète et spontanée. C'est souvent dans l'autobus que j'ai droit aux démonstrations admiratives plus ou

moins justifiés. Les confusions ne sont pas rares et j'ai bien ri quelquefois :

– Ah, me dit un jour une grosse dame, quelle joie d'être assise à côté de vous... Quand je vais le raconter à ma fille !

Je souris modestement.

– Ça alors, ah ! ça, si je m'attendais... Vous êtes bien la mère à M. Astruc ?

Eh ben non !

Un jour que j'attendais une amie devant la Bibliothèque nationale, une dame m'aborde :

– S'il vous plaît, pourriez-vous m'indiquer la rue des Petits-Champs ?

– Tout droit, madame, la première à droite, et à gauche.

– Ah, s'écrie soudain la dame, vous êtes une artiste ! Je vous connais, voyons, voyons... Mme Ca... Casa... Casadesus ?

– Oui, c'est exact.

– Mais je vous croyais décédée ! Ça alors !... Vous êtes sûre ?

À l'aube de 1970, tout doucement, après deux ans de souffrances, ma mère tant aimée va nous quitter. Comment décrire un tel arrachement ? Sa vie entière a été tournée vers les autres, vers nous. Je m'accroche désespérément aux mots qu'elle a inscrits elle-même, d'une main ferme, dans sa bible : « Pour nous chrétiens, mourir, ce n'est pas cesser d'être, c'est cesser d'apparaître. » Généreuse et efficace, tendre et attentive, maman chérie, tu as tracé pour moi un chemin lumineux, plein d'amour et de sollicitude. Ta présence invisible ne me quitte plus. Éternelle maman bien-aimée...

À la fin de cette même année, *La Voyante* d'André Roussin me donnera le privilège de jouer pendant quelques mois aux côtés d'Elvire Popesco, au théâtre Marigny. Chaque soir, en coulisses, je l'écouterai lancer du fond de son cœur un cri bouleversant de vérité quand elle apprend la mort de son fils. Étonnante Popesco, qui souffre mille morts avant d'entrer en scène et, sitôt devant le public, se redresse et oublie avec nous et pour nous toute douleur. Admirable nature de femme et de comédienne, exprimant tour à tour le comique ou le drame avec la même véhémence, la même flamme, l'absurde sincérité. Habituees aux trois coups, au rideau rouge qui se lève et retombe, à la salle dorée, aux rappels, aux entractes, même, elle est déroutée par les scènes actuelles et les théâtres nouveaux, qui la surprennent souvent, de même que la stupéfient les scènes osées, la nudité des comédiens dans certaines mises en scène, et les dialogues d'amour réalistes, « et si peu poétiques, ma *chérrrie* », gémit-elle.

Un matin de 1980, je reçois un coup de téléphone du metteur en scène Michel Fagadau, qui dirige les répétitions de *La Folle de Chaillot* rue Richelieu. Yvonne Gaudeau, qui joue la Folle de Saint-Sulpice, est souffrante et doit s'arrêter plusieurs semaines.

– Gisèle, en tant que sociétaire honoraire, accepteriez-vous de sauver la situation et de reprendre le rôle ? Nous jouons dans quatorze jours à l'Odéon.

– Envoyez-moi la brochure, je vous rends ma réponse dans les plus brefs délais.

Malgré le peu de temps, le rôle, très joli, très poétique, me tente. Et puis... retrouver la Comédie-Française, même à l'Odéon, mes camarades Lise Delamare et Louise Conte qui jouent aux côtés d'Annie Ducaux, l'une la Folle de Passy, l'autre la Folle de la Concorde. J'accepte. Me revoilà donc, après vingt et un ans, à « Luxembourg » redevenu « Odéon ». Je vais beaucoup m'amuser avec cette *Folle*, me fatiguer aussi, car j'ai signé pour un film de télévision, *Le Curé de Tours*, réalisé par Gabriel Axel et qui se tourne à Blois. Après le spectacle, je retrouve Micheline Boudet qui joue aussi chaque soir, au Petit Marigny, et qui tourne le rôle de Mme de Lignères dans le *Curé*. Nous roulons de nuit, nous dormons quelques heures, nous tournons jusqu'à 17 heures, et une voiture nous ramène à Paris pour la représentation du soir. Ce n'est pas un métier de tout repos, on l'aura compris.

L'année suivante, de retour d'Amérique où nous avons passé, mon mari et moi, quinze jours à New York auprès de nos petits-enfants et de leur mère, je reprends, cette fois rue Richelieu, cette *Folle de Chaillot* si divertissante. Avec quelle émotion je retourne sur une scène quittée dix-huit ans plus tôt ! Quand le rideau se relève pour les rappels, que la salle s'illumine, Lise Delamare et moi nous serrons très fort la main, les larmes aux yeux, et je ne peux m'empêcher de lui murmurer : « Quel beau théâtre, notre Comédie-Française ! »

Quel bonheur de remonter sur les planches, de retrouver ce contact vivant avec le public ! À la veille des vacances, je rencontre Guy Rétoré, directeur au TEP (Théâtre de l'Est Parisien) : « En septembre, me dit-il, je mets en scène *Fin de partie* de Beckett. Pierre Dux et Michel Robin vont jouer Hamm et Clov, André Reybaz, Nagg. Voulez-vous être Nell ? Le rôle est court, mais plein de nostalgie et de poésie. » J'admire dans cette pièce avec quel génie Beckett manie les sentiments les plus divers, comme il tire de situations dramatiques des effets comiques. Cette déchéance de l'être humain nous fait frissonner et, en même temps, nous ramène dans le quotidien avec un éclat de rire. Beckett lui-même dit quelque part : « Il ne faut pas se laisser aller

au pathétique. Le pathétique serait la mort de la pièce. Nous voulons obtenir des rires autant qu'il est possible à partir de cette terrible chose. » Il dit aussi : « Il n'y a ni psychologie ni morale. On ne peut entrer dans le monde de la pièce qu'à travers le jeu. » Et quel jeu ! Pierre Dux et Michel Robin se montrent subtils, autoritaires, drôles, naïfs, mélancoliques tour à tour, se renvoyant la balle comme au tennis. Haine, amour. Jeu de cache-cache entre le chat et la souris. Partie sans fin, ponctuée par les apparitions faméliques, fantomatiques et pourtant poétiques de Reybaz si parfaitement Nagg, et de Nell, pauvres parents abandonnés au fond de leurs poubelles, dilués, rejetés, culs-de-jatte déjà moribonds, désespérément raccrochés aux branches de la vie, vieux oiseaux déplumés en quête de quelques miettes...

Le comédien absorbe le personnage. Il vit avec lui à partir des répétitions et pendant toute la durée des représentations. En lisant la pièce, je me demandais si je ne serais pas démoralisée de jouer ce rôle. Eh bien non ! J'écoutais chaque soir le texte de Beckett diffusé dans les loges par haut-parleur. J'y découvrais toujours quelque chose de nouveau, et aussi la confirmation que Beckett écrit une langue « classique » : il est impossible à l'interprète de changer le moindre mot à ce texte parfaitement équilibré et balancé.

Après les représentations au TEP, nous partons en 1981 pour une grande tournée à travers toute la France. Pendant près de trois mois, du Vésinet à Biarritz, d'Amiens à Annecy, nous allons promener cette pièce qui déroute nombre de spectateurs. La mode étant aux « colloques », nous n'y échappons pas. Dans les Maisons de la culture ou dans certains théâtres, le public âgé ne nous cache pas combien il supporte mal cette situation dramatique reçue au premier degré. Un matin, au moment où je vais régler ma note, le patron de l'hôtel me dit : « Nous aimons bien vous regarder à la télévision, madame, alors hier, ma femme et moi avons pris des billets pour aller vous voir jouer. Je vous le dis tout net, s'il y avait eu un entracte, nous serions partis. Vous voir, vous, madame, dans une boîte à ordures, ah non ! vraiment, c'est trop ! » Les spectateurs, heureusement, ne réagissent pas tous de la même manière...

Les pays de l'Est nous invitent en juin 1982. Après Budapest et Bucarest, nous jouons à Sofia au Festival international du théâtre. Les artistes venus de différents pays habitent tous le même hôtel entièrement réservé à leur intention, une vraie Tour de Babel. En permanence, des cars font la navette entre le centre de la ville, les théâtres et l'hôtel. Le public réserve un gros succès à *Fin de partie* et, le dernier soir, le théâtre où nous jouons donne une charmante réception en notre honneur. À tour de rôle, directeurs, comédiens, techniciens et musiciens réunis autour d'une immense table portent un toast et prononcent un petit discours traduit par des interprètes appropriés.

L'atmosphère est gaie, on rit, on danse, on chante. Mais, s'il avait fallu boire tous les verres levés, combien d'entre nous auraient atteint l'autocar ?

À la rentrée de septembre, notre quatuor reprendra la pièce pour une courte série de représentations au théâtre du Rond-Point, chez Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud. Nous y prendrons autant de plaisir, malgré la petite mésaventure dont j'ai gardé un souvenir rien moins qu'agréable. Un dimanche, après la matinée, je m'attarde un peu plus que de coutume dans ma loge, située au deuxième étage. Au moment de partir, je trouve la porte au bout du couloir de sortie fermée à clé ! J'appelle, je cogne... J'étais coincée dans le théâtre ! Pas de fenêtre dans ma loge, juste une espèce de hublot, que j'entrebâille tant bien que mal pour glisser la tête au-dehors, et je me mets à crier : « Je suis enfermée dans le théâtre, prévenez le gardien ! S'il vous plaît... monsieur... madame ! » Personne ne m'écoute et même, levant la tête, les quelques passants s'éloignent en ayant l'air de me prendre pour une folle. C'est un étranger qui finit par prévenir le concierge au moment même où il fermait le théâtre et s'apprêtait à partir à la campagne passer ses deux jours de relâche ! Je tremble encore à la pensée que j'aurais pu restée bloquée à l'intérieur jusqu'au mardi, sans téléphone (le portable n'existait pas encore), sans que personne sache où j'étais !

Un deuxième engagement me retient au TEP : Guy Rétoré monte une pièce de Charles Tordjman, inspirée par la vie et les récits des habitants du XX^e arrondissement, *Le Chantier*. Georges Staquet sera mon mari. Nous interpréterons un pauvre couple sympathique et touchant, chassé de son immeuble en démolition, venu se réfugier dans un chantier transformé, dans leur imagination, en théâtre qui s'effrite. Une actrice y cherche un spectacle... Des ouvriers s'entraînent à chanter l'opéra. Les deux vieux époux naïfs les prendront pour des artistes, se mettront à raconter leur vie, à rêver eux aussi pour échapper au quotidien qui les enserme et les déconcerte. La presse et le public, peu convaincus, recevront différemment cette grande fresque ponctuée d'une musique de Jean-Louis Méchali. Le rôle m'avait séduite et j'éprouvai beaucoup de joie à l'interpréter.

XV

« Vous avez encore le trac ? »

1984... Nos enfants ont décidé de fêter nos cinquante ans d'union – des noces d'or ! – par une cérémonie intime et familiale, avec nos petits-enfants, nos frère et sœurs, mon amie Gladys Gautier et son mari. L'aumônier des artistes protestants Pierre Fath et le révérend père Carré, en union œcuménique, partageant la Parole et le Témoignage évangélique, l'émotion et l'humour, retracèrent avec indulgence, chacun en quelques mots, notre itinéraire familial et spirituel. Comment aurions-nous espéré alors avoir l'immense privilège de fêter en 1994 nos noces de diamant, puis en 2004 de platine, entourés de nos quatre enfants, huit petits-enfants et neuf arrière-petits-enfants. Soixante-dix ans de mariage ! À la même date, pour mes quatre-vingt-dix ans, Lucien m'écrira un poème d'amour qui me touche infiniment et dont voici les premiers vers :

À TOI MA GISÈLE AIMÉE POUR TES 90 ANS
DE TON VIEUX MARI QUI VA SUR SES 100 ANS

*Dans ton premier regard plus pur qu'un jour d'été,
J'ai trouvé le bonheur d'aimer et d'être aimé
Et soixante-treize ans n'ont jamais effacé
Ce bref instant sublime en son éternité.*

Le reste est du domaine privé et intime. Il nous quittera le 12 août 2006.

De 1984 à 1989 je ne cesse de jouer au théâtre et à la télévision. En 1990, au cours d'une cérémonie à l'Élysée, le président de la République me remet les insignes de commandeur de la Légion d'honneur. Cette même année, mon frère et moi sommes invités à l'inauguration de la nouvelle salle Henri-Casadesus à la Boston Symphony, après les travaux de rénovation du musée et de la salle.

En 1926, mon père avait cédé au grand orchestre de Boston et à son musée toute sa collection d'instruments anciens, composée de

pièces très rares et très originales. Si loin que remontent mes souvenirs, je me revois tout enfant, au salon, terrifiée devant ces serpents énormes accrochés au mur, ces hautbois en forme de requins, ou, plus sereines, ces flûtes et ces clarinettes géantes que je regardais de biais en tenant la main de mon père. En 1928, âgée de quatorze ans (comme je l'ai écrit plus haut), mon père m'avait fait l'immense plaisir de m'emmener en Amérique où il donnait quelques concerts en soliste, à Boston, sous la direction de son vieil ami Serge Koussevitzky. J'avais revu (sans peur !) tous ces instruments dans une salle baptisée « Henri-Casadesus », dans des vitrines qui, à présent, les mettent particulièrement bien en valeur. L'une d'elles est garnie de photos et documents concernant mon père. C'est très émouvant pour nous. Nous assistons à un concert d'inauguration dirigé par Seiji Ozawa et à deux dîners de gala, les 27 et 28 septembre 1990.

La première pièce de Bernard-Henri Lévy, *Le Jugement dernier*, mise en scène par Jean-Louis Martinelli, sera créée au théâtre de l'Atelier en novembre 1992. C'est une pièce difficile dans laquelle les deux principaux interprètes se donnent beaucoup de mal, ne quittent pas la scène et ne récoltent rien, tandis que quelques comédiens privilégiés, comme moi-même, ont une très belle scène à jouer qui remporte un grand succès, et qui me vaudra une nomination aux Molières. J'en aurai une deuxième, dans un genre tout différent, avec *Le Retour en Touraine* de Françoise Dorin, mis en scène en 1993 par Georges Wilson. Je joue la mère de Jean Piat et m'amuse beaucoup du personnage un peu farfelu, plus moderne que son fils, et qui compare les humains à des petites fourmis.

Enfin, l'une de mes plus grandes joies est de jouer avec ma fille Martine *Savannah Bay*, de Marguerite Duras, en création à Villeneuve-d'Ascq en octobre 1994, puis au théâtre Firmin-Gémier en janvier 1995 et 1996, et enfin au théâtre du Rond-Point en 1999. Cette pièce m'a beaucoup bouleversée. Au commencement des répétitions, j'étais même désorientée... Le metteur en scène Jean-Claude Amyl avait demandé l'assistance d'un « dramaturge » ami. Celui-ci décortiquait le texte, arrêta nos élans pour analyser chaque phrase ou entreprenait des conférences sur le personnage de Duras. Pas du tout habituée à ce genre de travail, j'avoue que j'étais plutôt désarçonnée, sinon agacée, au point que j'ai failli renoncer... Plongée dans le texte, je sentais confusément la douleur de Madeleine enfermée, enlisée dans sa mémoire défaillante, son délabrement, ses réminiscences éparpillées, et je ne pouvais m'empêcher de m'approprier un drame qui en fait guette chacun d'entre nous, ce mélange de fiction et de réalité où la comédienne se perd, se cherche... Je m'angoissais, je n'arrivais pas à trouver le concret du personnage. Et puis j'avais l'âge de Madeleine !

Marguerite Duras stipule que « ce rôle ne devra être tenu que par une comédienne qui aura atteint la splendeur de l'âge ». Aucune comédienne jeune ne peut jouer le rôle de Madeleine. Là se trouvent le mystère et la beauté du théâtre, lorsqu'on a la chance de jouer un rôle où la sensibilité du personnage rejoint la vôtre. Mais il existe un danger, celui de se laisser complètement emporter. Il faut garder la main sur les rênes du cheval. J'aime cette image du cavalier et de sa monture. Jusqu'où peut-on aller trop loin ? Certains rôles vous poursuivent, on vit avec eux, on véhicule leurs défauts, leurs qualités, on les laisse entrer en nous : danger et vertige...

Savannah Bay m'a beaucoup marquée et fait avancer un peu plus. L'angoisse de ne pas arriver à tout exprimer a fait place à une intimité secrète avec le personnage. Peu à peu, il m'a habitée, j'ai essayé d'en exprimer la vérité, l'incertitude, la perte d'identité, l'amour de son métier de comédienne, l'absence de mémoire, la présence permanente de la mort, la menace du drame sans pouvoir la situer... Je connus là une grande joie professionnelle et un accueil chaleureux. J'étais émue de reprendre le rôle créé par Madeleine Renaud que j'avais aimée et admirée, avec qui j'avais joué autrefois ; nous avions choisi la première version, différente de celle créée par elle.

Je regrette de n'avoir jamais rencontré Marguerite Duras. Lorsque nous répétions *Savannah*, elle était déjà très fatiguée. Yann Andreas, son compagnon, est venu plusieurs fois nous voir, surtout à Bordeaux où nous donnions quelques représentations. J'ai été frappée par sa disponibilité vis-à-vis de Marguerite Duras, dont il nous parlait avec émotion, son téléphone portable toujours à portée de main pour être immédiatement en communication avec elle, n'importe où, à n'importe quelle heure. L'amour... La fidélité... Au fond, c'est peut-être mieux de ne l'avoir rencontrée qu'à travers ses livres, et d'avoir rêvé sur son enfance ; l'inoubliable *Barrage sur le Pacifique* et ce jeune aviateur tombé dans un arbre en Normandie, pendant la guerre ; le texte sur la mort de son premier enfant... qu'elle n'a jamais pu voir ni serrer contre elle...

Nous avions exactement le même âge, sûrement les mêmes inquiétudes, les mêmes angoisses dues à la guerre, à ceux qu'on a perdus, aux années qui restent... Je me rappelle encore ces répliques significatives : « Des yeux qui voient bien loin vers le passé », dit la jeune femme. « Non, dit Madeleine, des yeux qui voient seulement l'immortalité... »

Jouer avec ma fille donnait une dimension de plus à notre interprétation. Sur scène, nous ne pensions pas que nous étions mère et fille. Mais ces liens d'affection, cette complicité nous aidaient à exprimer une émotion authentique, profonde. Je suis infiniment reconnaissante à ma fille d'avoir eu l'idée de ce spectacle. Elle fut une

partenaire émouvante et lumineuse. On ne joue pas seul et l'interprétation d'un personnage dépend aussi de l'environnement. La présence de Martine m'aidait, me soutenait. La façon toute simple, mais avec une telle sincérité, un tel prolongement, dont elle disait : « C'est vous que j'aime le plus au monde. Plus que tout, plus que tout ce que j'ai, plus que tout », m'atteignait profondément et m'aidait à être égarée, presque épouvantée. Après avoir joué plus de deux cents fois, tant à Paris qu'en province, en Hollande et en Belgique, nous avons terminé à Tours en mai 2001. La dernière représentation a été particulièrement émouvante. Le public m'a offert un accueil d'une qualité exceptionnellement chaleureuse. La ministre de la Culture de l'époque, Catherine Tasca, m'avait fait envoyer une gerbe de fleurs magnifiques. Mon arrière-petite-fille Louise, sept ans – fille de ma petite-fille Nathalie et de Gilles Bouillon, le directeur du centre dramatique –, est montée sur scène m'apporter un joli bouquet et m'embrasser. La salle, comme nous-mêmes, était très émue !

Je pensais qu'après ce rôle de *Savannah Bay*, je ne retrouverais pas un personnage équivalent, de cette importance. J'avais donc décidé de faire mes adieux à la scène, et de me tourner du côté de la télévision ou du cinéma.

Moins d'un an après, le destin me poussait irrésistiblement à changer d'avis : le président de la République m'ayant fait l'honneur de me nommer grand officier de l'ordre national du Mérite, j'avais demandé à la ministre de la Culture de me remettre cette décoration, ce qui fut fait le 10 avril 2002, au ministère rue de Valois, devant une nombreuse assemblée. Deux autres artistes devaient également être honorés : Catherine Lara et Pierre Arditi. On m'avait discrètement prévenue que, après son discours, la ministre serait sûrement très contente si je pouvais lui adresser quelques mots de remerciement. Dans son allocution, elle avait très gentiment présenté ses vœux à Lucien dont c'était l'anniversaire et que nous avions pu emmener dans son fauteuil roulant. J'avais donc, en quelques mots, remercié et fait rire l'assistance en parlant de ma famille, nombreuse il est vrai, et dont tous mes descendants, ou presque, se trouvaient là.

Le lendemain, coup de fil de Bernard Murat, le metteur en scène qui m'avait congratulée la veille :

- Je vais monter *À chacun sa vérité* de Pirandello, je veux vous avoir pour Mme Frola.

- Mais j'ai fait mes adieux au théâtre, je ne veux plus monter sur scène !

- Vous ne serez pas la première à revenir sur une telle décision ! Je voudrais vous voir et vous parler.

Après bien des réticences, après avoir relu la pièce et discuté avec

la famille qui ne ménageait pas ses encouragements – « Tu n’as pas le droit de refuser, tu es en forme, en bonne santé. On n’abdique pas avant l’heure. Tu as la chance que l’on te demande. Tu dois accepter », etc. –, j’ai dit oui, et je ne l’ai pas regretté.

Une première lecture eut lieu dès novembre au théâtre Édouard VII. La « prise de contact » est toujours un peu impressionnante : on se connaît déjà ou l’on fait connaissance, on s’observe, on se sourit. Le metteur en scène dit quelques mots, présente l’adaptatrice Huguette Hatem. Elle parle de la pièce, de Pirandello. Sont aussi présents le décorateur, la costumière, Loïc Volard et Jean-Claude Houdinière, respectivement directeurs de Théâtre actuel et de « Cado », le centre dramatique d’Orléans où nous débiterons début janvier, après avoir répété là-bas dès la seconde partie de décembre ; et enfin l’associé de Bernard Murat et codirecteur d’Édouard VII, Jean-Louis Livi. L’impression est positive, nous allons former une bonne équipe. J’appréhendais un peu le contact avec Niels Arestrup, à qui on prêtait à tort un caractère pas facile. Tout au long des répétitions et durant toutes les représentations, je n’ai eu qu’à me louer de sa gentillesse, de son empressement, de sa courtoisie et de son parfait professionnalisme. Nous débiterons à Orléans, dans un excellent climat, le 4 janvier 2003.

Il est difficile d’expliquer l’état d’esprit d’un acteur au moment où, les répétitions achevées, le rideau va se lever. Sait-on exactement ce qu’éprouve le parachutiste qui, pour la première fois, va se jeter dans le vide ? Pour l’acteur, le bond dans l’inconnu le soir de la générale, c’est toujours, malgré des années de carrière, la première fois ! Tout se mêle dans la tête et dans le cœur : la peur, la joie, l’appréhension, l’oubli, l’angoisse... « Vous avez *encore* le trac ? » me demande-t-on couramment. Eh oui ! le temps ne fait rien à l’affaire, c’est atroce... et merveilleux, car on n’imagine pas de se présenter en scène froid et indifférent.

Ces représentations à Orléans ont été un grand succès. J’ai retrouvé le bonheur du contact avec le public, ce « rendez-vous d’amour », ainsi que j’aime à le dire, et qui se renouvellera au théâtre Antoine pendant quatre mois, dans ce théâtre tout imprégné d’un riche passé, dans un cadre unique, où les murs des coulisses sont tapissés de tableaux, d’affiches, de photos qui conservent le souvenir des générations d’acteurs passés là, où les deux directeurs ne savent que faire pour être agréables aux artistes, où chaque loge porte le nom d’une vedette d’autrefois. J’occuperai pour ma part celle de Louis Jovet ; et son grand portrait, son œil un peu narquois, son demi-sourire en coin m’encourageront chaque soir, avant d’entrer en scène.

Le 7 février, la chaîne de télévision Paris Première devait réaliser un reportage qui comporterait une interview chez moi, une visite chez

mon mari dans sa maison de retraite, mon arrivée au théâtre le soir, ma préparation – maquillage, coiffure – jusqu’à mon entrée en scène. Ce que je ne savais pas, c’est que Bernard Murat avait comploté une immense surprise... pour moi comme pour le public ! Avec la complicité de quelques comédiens dont Catherine Chevallier, ma belle-fille qui faisait partie du spectacle, il avait décidé de fêter mes soixante-dix ans de scène (ma première apparition dans un théâtre, en fait, mes débuts se situant... en 1933 !). La télévision était dans la salle. Au baisser de rideau, quelle ne fut pas ma surprise de voir tous les camarades disparaître en coulisses, me laissant seule en scène. Mais aussitôt Bernard Murat reparut les bras chargés de fleurs, suivi de la troupe, également fleurie, qui déposa tous les bouquets à mes pieds pendant que Murat, s’adressant au public, expliquait que ce soir était une fête en hommage à ma carrière. Bouleversée, comme dans un rêve, je vis le public se lever pour m’adresser une ovation, le plateau se remplir de spectateurs, d’amis, de ma famille prévenue à mon insu ! Quelques jours après, Paris Première diffusait cette inoubliable journée.

Les représentations s’achevèrent au mois de mai, et le 12, à la cérémonie des Molières, je reçus des mains de Jean Piat le Molière d’honneur pour *À chacun sa vérité* et l’ensemble de ma carrière. Jean Piat fit preuve, une fois de plus, d’un esprit pétillant : « Elle a été ma maîtresse... au théâtre. Elle a été ma mère ... au théâtre. Et aujourd’hui, je suis son parrain... au théâtre, puisque j’ai la joie... »

Et il retraça mes débuts au Français en 1934, à vingt ans. À quoi je lui fis remarquer que mes dix ans de plus que lui ne lui auraient en aucun cas permis de jouer avec moi à ce moment-là. Puis j’expliquai que mon rêve d’enfant s’était réalisé, puisque j’avais, selon mes souhaits, fait « du théâtre et des enfants ». Et les spectateurs éclatèrent de rire lorsque j’annonçai : « À quatre-vingt-neuf ans, je fais toujours du théâtre... mais je ne fais plus d’enfants. Ils sont quatre et brillent, pour notre plus grande joie, dans des disciplines artistiques différentes. » Et j’ajoutai : « Ce Molière d’honneur, je le partage, si vous le permettez, avec celui qui depuis près de soixante-dix ans me tient la main et le cœur, qui m’a aidée, soutenue et aimée, et avec qui, ce soir, je puis dire “merci Molière”, et “vive le théâtre” ! »

Une tournée en France avec le Théâtre actuel nous occupa encore d’octobre à décembre. La dernière représentation eut lieu à Morges, le 19 décembre 2003.

Est-ce la dernière fois que je joue la comédie ? Pas encore, puisque le 7 février 2004, je remonte sur la scène du Théâtre-Français, salle du Vieux-Colombier, pour une séance qui m’est consacrée : « Le

Théâtre de... » Là, Claude Mathieu, l'une des sociétaires, retrace ma carrière, me pose des questions, et des comédiens de la maison jouent quelques scènes de pièces dans lesquelles j'ai paru autrefois. J'ai l'émotion de constater que ma fille Béatrice, peintre, a décoré la scène d'une multitude de tissus aux couleurs chatoyantes qui envahissent l'espace. Les acteurs évoluent parmi ces sortes de chrysalides qui évoquent la transformation du temps et produisent un sentiment de légèreté. J'ai l'extrême surprise d'assister à un extrait de mon premier film, *L'Aventurier*, que j'avais joué aux côtés de Francen et Henri Rollan, dans une mise en scène de Marcel L'Herbier. On s'amuse tous beaucoup de cette rétrospective.

Des propositions au théâtre continuent de m'être offertes, que je décline : après *Savannah Bay* et *À chacun sa vérité*, je suis devenue difficile, exigeante ! Et puis, passés quatre-vingt-dix ans, c'est dur de répéter et de jouer tous les soirs... Le théâtre est pressant, il ne laisse aucun répit dans la fatigue, les migraines, la grippe, les trous de mémoire. Face au public, on ne peut pas tricher ni se reprendre. Il faut être là, coûte que coûte, et se livrer tout entier.

Régulièrement, je participe à des lectures. J'ai alors le plaisir de remonter sur scène sans en subir les épreuves, qui sont devenues incompatibles avec mon âge. Texte en main, les comédiens lisent la pièce. Il n'y a pas de mise en scène, pas de costumes, à peine quelques jeux de lumière, mais le public est au spectacle, et il suit l'action. La lecture est très vogue de nos jours, elle permet de tester le potentiel d'une pièce avant de la monter, d'en donner un aperçu aux directeurs de théâtre. Avec la troupe de la Comédie-Française, on joue ainsi le *Jubilé d'Agathe* de Pascal Lainé. Je retrouve de vieux camarades, comme Michel Favory, et quelques membres de la famille, car mon fils Dominique compose la musique du spectacle, et ma petite-fille Barbara me donne la réplique. Sur scène, on s'amuse beaucoup à s'écharper toutes les deux. Je raille sa jeunesse, sa naïveté, et elle se moque de mes manies de vieille fille. Nos personnages nous font oublier notre filiation. Il n'en demeure pas moins que c'est un grand bonheur de jouer en famille. J'espère que l'occasion se représentera. Peut-être nous verra-t-on, Barbara et moi, partager un jour l'affiche d'un film.

XVI

La « retraite » attendra

Si j'ai fait mes adieux à la scène, j'ai encore une foule de choses à dire à l'écran. Depuis quelques années, j'enchaîne films et télévisions : *Le Promeneur du Champ-de-Mars*, *Mis en bouteilles au château*, *Une femme d'honneur*, *Travaux*, *Palais-Royal !*, *Le Grand appartement*, *Le Hérisson*, et des courts-métrages de réalisateurs débutants, à qui j'accepte toujours de prêter mon concours. J'aime les plateaux de tournage, me laisser diriger par un metteur en scène. Au théâtre, l'acteur a beaucoup de responsabilité, c'est le duo qu'il forme avec le public qui prime. Devant les caméras, à l'inverse, la technique s'en mêle, et il faut savoir être docile face à ses exigences. Mon credo : ne pas s'énerver ni s'impatiser, car l'attente peut être longue sur un tournage. Je n'en ai cependant que de bons souvenirs. On y est choyé et protégé comme jamais au théâtre. On s'étonne souvent de ne pas me voir à la retraite à mon âge, mais jouer la comédie, est-ce un travail ? C'est un privilège, un don du ciel. Et puis, il faut bien des vieilles dames pour jouer les grands-mères ! Heureusement, chez les artistes, la retraite n'existe pas, et pour moi, chaque fois qu'un tournage s'achève, c'est le début du « chômage ».

En 2010, je retrouve Jean Becker. Nous avons des liens de cinéma – j'avais joué dans *Les Enfants du marais* en 1999, et apprécié la délicatesse avec laquelle il dirige les acteurs – et des liens de vacances. Comme moi, c'est un habitué de l'île de Ré, même si ses habitudes sont plus récentes que les miennes, qui remontent à 1922... Deux semaines avant le début du tournage de *La Tête en friche*, on s'y trouve tous les deux. D'un village à l'autre, les nouvelles vont vite, et un jour, coup de téléphone, j'entends sa voix affolée au bout du fil :

– Allô, Gisèle Casadesus ? J'ai appris que vous faisiez de la bicyclette ?

– En effet, depuis l'âge de huit ans, lui réponds-je.

– Mais c'est épouvantable ! Et si vous tombez ?

Tomber ? Cette éventualité ne m'a même pas traversé l'esprit, mais je lui promets d'arrêter – du moins momentanément – et d'aller dorénavant faire mon marché à pied. Je lui assure que je me porterai

sur mes deux jambes pour le tournage. Aujourd'hui, je ne fais plus de vélo, quoique... il m'arrive encore de monter en amazone sur le porte-bagages, fermement agrippée à mon fils Jean-Claude, qui tient le guidon. À presque quatre-vingts ans, il est aussi raisonnable que moi. Le voyage n'est guère confortable – en dépit du petit coussin fixé sur la galerie –, mais follement amusant.

J'ai été conquise par le roman de Marie-Sabine Roger, *La Tête en friche*. Le scénario de Jean-Loup Dabadie est resté très fidèle à ce qui fait son charme : la verdeur du langage de Germain Chazes, interprété par Depardieu, et la tendresse de sa relation avec une vieille dame qui l'éveille à un monde inconnu de lui, les livres et la lecture. Le personnage de Margueritte est un passeur de textes – n'est-ce pas le rôle que j'ai tenu toute ma vie ? Elle rencontre Germain dans un jardin public. Lui, le colosse illettré en bleu de travail, et elle, la vieille dame cultivée et coquette, n'ont pas grand-chose en commun, mais ils sont du genre à parler aux chats, aux fleurs, aux oiseaux, et ce sont justement des pigeons qui leur font engager la conversation. Rien n'est moins facile que de tourner une scène avec des animaux. Ceux-là doivent rester attroupés à mes pieds. On tend de grands filets dans le square, de façon qu'ils ne s'échappent pas, on dirige leur parcours avec des cannes. Surtout, Jean Becker fait venir un spécialiste, un homme qui organise des courses de pigeons ! Il arrive sur le tournage au volant d'un camion, une véritable volière, d'où s'échappent des nuées d'oiseaux. Finalement, ils sont plutôt dociles... et bien portants. Car on tourne en pleine épidémie de grippe H1N1. Tous les jours, Jean Becker passe en revue ses troupes, et quand il pointe un absent, il demande, inquiet : « La grippe ? »

Dès cette rencontre de hasard dans un parc, Germain et Margueritte, ce couple si mal assorti, va devenir inséparable. Elle lui lit des passages de *La Peste*, de *La Promesse de l'aube*, du *Vieux qui lisait des romans d'amour* – je prends beaucoup de plaisir à partager et commenter ces textes – et lui boit ses paroles. Il découvre les mots, la poésie, à la grande surprise de son entourage qui le prend pour un benêt. Elle lui offre un dictionnaire, dans lequel il a sans cesse le nez fourré. C'est plus qu'une amitié qui finit par les lier, presque une histoire d'amour.

Depardieu... Quelle taille ! Trois ou quatre têtes de plus que moi. Il est impressionnant. On ne se connaissait pas avant *La Tête en friche*, mais, pour dire vulgairement, ça « colle » très bien entre nous. Cet homme est un véritable ouragan. Tout est excessif chez lui, sa voix, ses mouvements, ses grands bras dont il remue l'air constamment. Il apparaît sur le plateau – toujours ponctuel – et envahit l'espace de son rire et de ses anecdotes. Il téléphone, il fait le pitre – Jean Becker a

peine à se concentrer face à ses clowneries –, et puis on entend « Moteur », et les gesticulations cessent net, on voit alors un grand professionnel à l'œuvre. Le jeu est inné chez lui, et j'avoue que son talent m'a intimidée au début – pourtant, je pourrais être sa mère, voire sa grand-mère ! Au fil des jours de tournage, le monumental Depardieu devient « ce cher Gérard », puis mon « gros nounours » comme je l'appelle, toujours à me demander si tout va bien, si j'ai besoin de quelque chose, de repos, d'un verre d'eau. Il s'amuse de me voir studieuse comme une écolière, penchée sur le script. J'aime beaucoup ces moments de concentration à apprendre un texte, même si, au cinéma, l'exercice est moins exigeant qu'au théâtre. Il loue mon endurance – je n'en ai guère quand il s'agit de se réveiller avant 8 h 30... –, ma « robustesse ». Si le mot peut sembler comique dans la bouche d'un géant comme lui à l'adresse d'une petite dame comme moi, il n'en est pas moins sincère. Depardieu est un homme qu'on a envie de serrer contre son cœur, il n'a rien d'une vedette narcissique, habituée à ce qu'on s'occupe de lui. Il dégage un charisme qui attire à ses trousses une foule de badauds, venus pour un autographe, une photo. Lui se prête au jeu avec générosité, il sourit, embrasse les enfants. Les polémiques récentes à propos de son exil fiscal en ont dressé un portrait déplaisant. Je me refuse à le commenter, je préfère conserver le souvenir d'un homme attachant et chaleureux.

À mon âge, c'est une joie d'avoir encore des propositions, d'ouvrir son agenda, et d'y voir des pages noircies de rendez-vous, de promesses de projets. En 2010, je fais quelques apparitions au cinéma, je tourne avec Claude Lelouch dans *Ces amours-là*, et Gilles Paquet-Brenner, dans *Elle s'appelait Sarah*. Les vieilles dames sont rares à l'écran, d'ailleurs, mon emploi est plus souvent sollicité pour des silhouettes et des petites participations. Je suis loin de me douter, alors, qu'un magnifique premier rôle m'attend sous la direction d'Anne-Marie Étienne.

Je trouve rarement des scénarios dans ma boîte aux lettres – le téléphone est un messenger plus rapide –, mais c'est par la poste que je reçois celui de *Sous le figuier*. Je le lis en quelques heures, touchée par l'humanité de cette histoire et la sincérité de son écriture. Je m'empresse de joindre Anne-Marie Étienne pour lui dire que j'accepte le rôle de Selma. En dehors de son don de diseuse de bonne aventure, ce personnage n'est pas très éloigné de ce que je suis : une optimiste, qui a décidé de sourire jusqu'au bout. Elle irradie la gaieté, transmet l'espoir à trois jeunes gens qui dédaignent la vie. Elle leur apprend à ne pas en avoir peur, alors qu'elle est en train de mourir.

J'ai eu la chance, au cours de ma carrière, de croiser des rôles avec lesquels je me sentais en harmonie – je n'ai jamais eu à refuser

un emploi parce qu'il heurtait mes convictions – et des réalisateurs comme Anne-Marie Étienne. Elle vient de la scène, et on se trouve toutes les deux comme un air de famille. Je ne saurais définir cette connivence que partagent les comédiens de théâtre, c'est une sorte de spontanéité, une façon de s'exprimer, quelque chose qui vous fait comprendre d'instinct que vous vous tenez sur la même branche. Actrice avant d'être metteur en scène, elle connaît profondément ceux qu'elle dirige. Sur un plateau, ses indications sont précises, et elle sait, sans bavardages ni tâtonnements, nous conduire à l'émotion juste.

On tourne un été, à Wintrange, un village au bord de la Moselle. Le décor, une grande villa plantée au milieu de la verdure, semble échappé d'une pièce de Tchekhov. C'est un moment plein de charme, de soleil. Il règne une atmosphère de camaraderie entre nous, Marie Krémer, Jonathan Zaccàï, Anne Consigny – je l'avais vue toute jeune faire ses débuts sur les planches, dans *La Cerisaie*, en 1981 – et les quatre petites filles qui apportent tant de joie sur le plateau. Il y a des enfants que les tournages transforment en singes savants, c'est terrible, parce qu'ils en perdent le pétillant de leur âge. Elles, au contraire, sont naturelles. Elles « jouent » comme on jouerait à la poupée.

On me demande souvent si le métier d'acteur a changé en quatre-vingts ans. Forcément, il subit les contingences de son époque et, au fil de ma carrière, j'ai vu évoluer les physiques, la manière de se mouvoir, de parler. Le jeu est devenu plus naturel et, à force, certains comédiens de théâtre en oublient même d'articuler, c'est dommage. Mais ce ne sont que des nuances, qui n'ont pas altéré l'essence du métier. Depuis toujours, c'est le talent et l'amour du jeu qui forgent les acteurs. Les codes, en revanche, ont changé. La hiérarchie, que j'ai connue autant à la Comédie-Française qu'au cinéma, s'est estompée, et le mystère qui entourait les comédiens s'est dissipé. Il y a trente ans, quand on tournait un film, il fallait montrer de l'autorité pour se voir entourer d'égards. Aujourd'hui, tout le monde est logé à la même enseigne. Les acteurs sont descendus dans la rue, ils sont de plain-pied dans la vie, une vie réelle, en dehors des plumes et des projecteurs. Non seulement ça forge l'esprit, mais ça donne une véritable humanité au jeu. Oh, bien sûr, j'en ai croisé, des acteurs imbus d'eux-mêmes, grisés par la gloire, et qui vous prennent de haut. Ça me passe au-dessus de la tête. Le plus souvent, c'est la fraternité qui l'emporte.

J'ai remarqué aussi qu'il n'y avait plus de barrière d'âge entre les acteurs. Qu'on ait dix-huit ou cent ans, on tend vers un même but, la réussite d'un film, on fait partie d'une équipe. Les distances, les règles de bienséance sont alors abolies. Des jeunes filles s'adressent à vous comme si vous étiez leur amie, en vous tutoyant, en vous prenant par

le bras. La jeunesse ne me dépayse pas, au contraire, c'est une alliée qui maintient vivant. De mon côté, je me garde bien de jouer les vétérans en donnant des conseils aux jeunes comédiens, ou, pire, les vieilles dames ronchonnières ! Celles qui ruminent le passé et regardent la jeunesse de travers. Je préfère regarder droit devant moi.

C'est une chose précieuse, que la communion entre les âges. Elle est rare dans la vie, où les générations sont tant cloisonnées, où l'on demeure entre soi, où les anciens sont relégués dans des maisons de retraite. C'était différent autrefois, les aïeux restaient à la maison. Il était même fréquent que les enfants soient élevés par leurs grands-parents. *Sous le figuier* montre que la différence d'âge n'exclut pas les démonstrations de tendresse, les conversations, l'humour. Ce propos est tout sauf banal à notre époque.

Au moment de la sortie du film, je participe à quelques rencontres avec le public, qui s'étonne presque de me voir si bien portante, alors qu'il m'avait quittée sur mon lit de mort ! C'est drôle, on s'imagine toujours qu'un acteur est le personnage. Parmi les spectateurs, beaucoup de vieilles dames intriguées me demandent si la mort n'était pas trop éprouvante à interpréter. Pourquoi, si ce n'est qu'une illusion ? Et je ne vais pas m'étonner qu'à mon âge on me propose ce genre d'emploi, je suis plus proche de la fin que du début...

La mort imaginaire m'impressionne moins que lorsque j'avais vingt ans. Je me souviens, je jouais Rosette, qui meurt à la fin d'*On ne badine pas avec l'amour*. Le rideau tombait, et je n'en finissais pas de pleurer sur le sort de cette pauvre jeune femme. Je rentrais à la maison, les yeux rougis, les joues humides, bouleversée par la mort que j'avais feinte sur scène. Tous les soirs, c'était la même comédie. Rosette me suivait jusque chez moi, et il fallait les mots compréhensifs de mon mari pour me consoler. J'ai appris, depuis, à ne pas me laisser gouverner par les émotions de mes personnages, et à appliquer cette règle nécessaire : on n'entre pas dans un rôle, c'est le rôle qui entre en vous, prend votre voix, votre caractère. Combien de fois suis-je morte au théâtre, au cinéma ou à la télévision ? Gardons-nous des superstitions, elles portent malheur. Plus sérieusement, tant que la mort reste un trompe-l'œil, elle ne me trouble pas. Quant à celle qui nous guette tous... ah, c'est un grand mystère. J'essaie de ne pas trop y réfléchir. J'aime trop la vie pour cela.

Jeune fille, je pensais que j'allais mourir jeune. Je le répétais à ma mère :

– Oh, tu sais, je ne ferai pas de vieux os...

– Ne dis pas des choses pareilles !

Je devais avoir une vision très romantique de la vie, et le théâtre, déjà, infusait ses histoires, ses drames, ses tragédies dans mon esprit.

Peut-être avais-je peur de vieillir. Il se mêlait aussi beaucoup de coquetterie dans cette crainte. Je voulais attirer l'attention sur moi. Plus tard, j'ai répété à mes enfants que je ne dépasserais jamais les cinquante ans. « Ma ligne de vie est trop courte ! » leur disais-je. Il faut croire que ma ligne de chance a chahuté son dessein... Ou est-ce cette injonction paternelle : « Tu te lèves le matin, tu poses un pied par terre, et tu dis : “Je m'en fous et merde !” », qui m'a aidée à vaincre ces mauvaises pensées, à les dissoudre dans l'optimisme ? Dans la vie, l'humour – et Dieu sait que mon père en avait, il perdait un temps fou pour monter un canular ou composer une bonne blague – est une ressource.

La foi l'est tout autant. Depuis toujours, je sens cette force qui m'accompagne, me protège. Elle m'a aidée à surmonter les épreuves, à rester ancrée dans la vie après la mort de mon mari. La promesse de la résurrection est un baume pour celui qui a perdu un être cher. Sinon, comment accepter qu'il soit englouti dans le néant ? La foi n'efface pas les doutes ni les questionnements, mais elle donne l'espérance, celle-là même qui faisait dire à sainte Thérèse : « Ce n'est pas la mort qui viendra me chercher, mais le Bon Dieu. » Je suis loin d'être aussi sereine, bien sûr, mais j'ai trouvé dans le message chrétien un élixir de bonheur. Pas un jour ne se passe sans que j'ouvre ma bible. Je l'ai emportée partout, dans mes tournées au Brésil, en Égypte. Aujourd'hui, j'en lis un passage chaque soir, avant de me coucher. La Bible n'est pas un lit de roses – quelle violence, quelle barbarie irrigue l'Ancien Testament ! – mais on trouve dans l'Évangile la bonté et l'amour de Jésus-Christ. Depuis presque un siècle que je le fréquente, j'ai noué une intimité étroite avec Lui. Il est l'ami, le père, le frère, le guide, l'exemple. Il m'apprend à aimer mon prochain comme moi-même, un enseignement difficile, car le monde est parfois détestable, et à aimer tout court, à continuer à vivre, à goûter la joie, les rires, quand ils se présentent. Et à jouer la comédie ! Il est temps d'avoir des projets à cent ans. Et si on m'oublie ? Que le téléphone cesse de sonner, que ma boîte aux lettres reste vide ? Je me dis que je prendrai le temps de me reposer, moi qui ne me repose guère.

En 2013, je tourne dans *Week-ends* d'Anne Villacèque, où je campe une vieille dame qui transmet à une jeune fille son expérience de la vie. Je me rends compte que j'incarne presque toujours des rôles de grand-mère gentille. J'inspire aux réalisateurs des personnages apaisés, lumineux. J'aimerais un jour me métamorphoser en une teigneuse, une acariâtre, endosser un rôle excessif. À bon entendeur, je relève volontiers le défi du contre-emploi.

XVII

Cent ans, déjà ?

Quand j'étais petite, je guettais la nuit de mes anniversaires avec beaucoup de curiosité. J'étais persuadée que prendre une année me métamorphoserait. Je me souviens encore de la veille de mes dix ans, impatiente d'être bientôt dotée d'un âge à deux chiffres. Je me suis couchée en pensant que le lendemain, je n'entrerais plus dans mes vêtements, tant j'aurais « grandi ». La nuit est passée sans opérer aucun changement. Je me suis réveillée avec la même figure que d'habitude, je n'avais même pas pris un millimètre. Seuls les cadeaux signifiaient mon nouvel état. Il s'en est passé des anniversaires, ça fait bien longtemps que je ne grandis plus, et me voilà à l'orée d'un âge impressionnant, à trois chiffres. La vie m'a semblé si courte, je suis épatée d'avoir gravi autant d'années. Elles me semblent légères, je ne ressens pas leur poids. Je ne m'en vante pas, car je sais qu'il peut vous tomber dessus sans crier gare, du jour au lendemain.

Cependant, j'ai bon pied, bon œil et de bons réflexes. Merci, papa, merci, maman pour les gènes que vous m'avez légués. Je n'ai jamais fait d'excès, la cigarette n'a pas voulu de moi – ce n'est pas faute d'avoir essayé, à quatorze ans – j'ai toujours eu horreur de sauter un repas, et peux difficilement me passer d'un bon verre de vin rouge au déjeuner. Mes enfants disent que je marche trop vite dans la rue, et ils n'aiment pas beaucoup que je me promène toute seule. Mais je sais me débrouiller. Ma chance, c'est l'ascenseur qu'on a installé récemment dans mon immeuble. À cent ans, mon mari montait encore les escaliers jusqu'au cinquième étage ! « C'est très bon pour la santé », me disait-il. J'ai cru que j'allais devoir déménager, quitter cet appartement dans lequel j'étais née, j'avais eu mes enfants, d'où me parvenaient les musiques des concerts de l'Élysée Montmartre quand j'ouvrais les fenêtres, et qui m'offre encore aujourd'hui une merveilleuse vue sur Paris. Un coucher de soleil rue de Steinkerque vaut tous ceux qu'on pourrait aller chercher au bord de la mer. Ces escaliers, je les ai grimpés à tous les âges, dans tous les états. Chargée d'enfants – un dans le ventre, un dans les bras et l'aîné en éclaireur, deux marches devant moi –, de provisions ou de l'angoisse qu'il me

faudrait un jour déménager. Je ne pensais pas qu'il me serait un jour aussi voluptueux d'appuyer sur le bouton d'un ascenseur.

Il arrive un âge où les souvenirs sont trop lourds pour être déplacés. Chez moi, il n'y a que le petit buste de Molière au-dessus de ma bibliothèque qui soit facilement transportable – il semble en marbre, mais il est en carton et léger comme une plume. Il a été l'accessoire de nombreuses mystifications, qui commençaient toujours ainsi : « Soyez gentil et aidez-moi à le déplacer, il pèse une tonne. » Le reste est comme l'armoire qui se tient dans ma chambre : inamovible. C'est mon enfance, mon adolescence, les frayeurs que me faisait Jean-Claude, petit, à courir comme un diable sur le balcon. Aujourd'hui, il occupe l'appartement d'à côté, et c'est par ce même balcon que, très souvent, il entre chez moi à la manière d'un voleur. Il a effrayé plus d'une de mes amies en pénétrant dans mon salon « par effraction ».

Il y a quelques années, une centenaire, c'était une « petite vieille », et même parfois moins que ça, une pauvre petite chose toute faible et fragile. Je ne dis pas que je brûle les planches, mais je ne ressemble pas à cette image de la centenaire. J'ai une activité plus jeune que les années. Je me promène dans mon quartier, autour de la basilique du Sacré-Cœur dont mon père a connu le chantier. À l'époque, Montmartre était une campagne, où il faisait la tournée des fermes pour acheter du lait... Le quartier a changé, avec tous ces touristes qui partent à l'ascension de la butte, ces marchands de tours Eiffel miniatures, mais il correspond à ce que j'aime. Il est original. Je continue de me promener au square Saint-Pierre, dont j'ai dévalé les escaliers dans tous les sens, et à flâner autour du funiculaire. De temps à autre, je vais au cinéma. Récemment, je me suis rendue au Louxor, qui a été entièrement rénové. Petite fille, j'y allais avec mon frère voir des Chaplin. La mémoire exagère toujours, et la salle m'a paru moins grande que dans mes souvenirs. Mais tout était là, comme avant : les stucs, les faux marbres, les frises de papyrus, le jaune étincelant et l'or.

On me dit qu'il n'est pas raisonnable de sortir autant à mon âge. Mes enfants voudraient me modérer, mais il est une chose qu'on ne modérera jamais chez moi, c'est mon amour du théâtre. Tant que je pourrai supporter ces soirées, lovée dans le rouge et l'or des Bouffes-Parisiens ou de la Comédie-Française, je lui resterai fidèle. Je ne me suis encore jamais endormie pendant une pièce. Je ne sais plus qui disait : « Le sommeil aussi est une opinion. » Il m'arrive de ne pas être d'accord avec une mise en scène, une interprétation, mais le jour où je le manifesterai par des somnolences, l'heure sera grave ! C'est important pour moi de voir ce que font les jeunes générations, je suis toujours curieuse des nouvelles pièces, de la façon dont elles sont montées et jouées.

En tant que « doyenne », je suis invitée un peu partout et, si jamais on m'a oubliée, j'appelle pour avoir une « place avec détaxe ». Suis-je si vieille et si respectable pour qu'on me réponde : « Mais enfin, madame Casadesus, vous n'allez pas payer votre place ! » ? J'aime aller au Palais-Royal, au théâtre Édouard VII, où j'ai joué pour la toute dernière fois. Je ne manque pas une occasion d'applaudir mes camarades, Robert Hirsch, Jean Piat, Michel Bouquet, Michel Galabru, tous des comédiens magnifiques. Et puis je continue de visiter « ma maison », la Comédie-Française. J'y suis avec amour tout ce qui s'y passe, admire la cohésion et l'amitié de la troupe, le travail de Muriel Mayette, qui s'acquitte de sa lourde charge d'administratrice avec beaucoup de talent.

Au Français, j'ai mes habitudes au cinquième rang de l'orchestre. Il ne se mêle aucune nostalgie, aucune arrière-pensée dans le plaisir, pur, de voir jouer mes camarades. Je ne viens jamais au théâtre dans un esprit démolisseur. Mes critiques ? Je les garde pour moi – je suis d'ailleurs très bon public. Et si je suis déçue, je ne vais surtout pas me plaindre auprès des protagonistes. C'est une leçon de voir jouer les autres, qui soulève toujours une foule de questions : Comment aurais-je abordé ce rôle ? Comment l'aurais-je interprété ?

Après le tomber de rideau, les lumières se rallument, et je vais rejoindre quelques instants les comédiens pour les saluer. Les soirs de première – il y a alors une effervescence particulière, qui vient de l'émotion et de la fatigue de la troupe – les coulisses sont pleines de monde, de fleurs, de baisers et de compliments. Je prends l'ascenseur pour monter aux loges. J'en ai connu des ascenseurs avant celui-là... Quand je suis arrivée à la Comédie-Française, ce n'était qu'un monte-charge, qu'on actionnait avec une corde. Quant aux loges, elles n'ont pas vraiment changé. Aujourd'hui, la comédienne Martine Chevalier, la sœur de ma belle-fille, a hérité de celle que j'occupais à l'étage Mars. J'ai l'impression qu'elle reste un peu dans la famille.

Mes sorties me conduisent souvent loin de ma Butte, pour m'enquérir des activités de mes quatre enfants, tous artistes. Je vais aux expositions de Béatrice, me baigner dans la couleur et la poésie de ses tableaux, je vais voir les pièces de Martine, écouter les concerts de Dominique et Jean-Claude – pour lesquels je fais souvent le déplacement à Lille. Je suis de près l'actualité de mes petits-enfants et arrière-petits-enfants, musiciens, comédiens, cantatrices, chef d'orchestre. Dans le milieu, une plaisanterie court depuis des générations : « Il y a toujours un Casadesus au Conservatoire. » D'ailleurs, est-ce une plaisanterie ? C'est la vérité. La famille ne s'est pas éloignée de sa devise : « Apprendre ses notes avant ses lettres. » J'en ai moi-même de beaux restes, je sais encore toutes mes clés d'ut...

Je n'ai jamais forcé mes enfants à une carrière dans les arts. Ils en ont suivi le chemin naturellement, sans doute guidés par le mimétisme. En revanche, je sais que je leur ai transmis le goût du travail bien fait, la rigueur, sans laquelle il ne peut y avoir d'épanouissement artistique. Aujourd'hui, je me réjouis de voir mes arrière-petits-enfants jouer du violon, du piano, ou faire de la danse, perpétuer cet amour des Casadesus pour la musique, le théâtre, le cinéma. Deborah, la fille de mon petit-fils Olivier Holt, fait figure d'exception dans la famille. Elle a « bifurqué » : elle est infirmière. Comme dit son père : « Il faut bien quelqu'un pour soigner cette tribu d'artistes. »

Et quelle tribu ! Pastichant la marquise de Sévigné, je pourrais dire : « Ma fille, va dire à ton fils que le fils de sa fille pleure. » Étrange impression que de voir son petit-fils devenir grand-père... J'ai quatre enfants, huit petits-enfants, neuf arrière-petits-enfants et un arrière-arrière-petit-fils. Tous les ans, à Noël, ils se réunissent chez moi, autour du sapin. On est un peu serrés – les instruments de musique sont priés de rester dehors – mais on se tasse, et on est heureux de se retrouver et de lire ensemble l'Évangile de Noël. Dans ces moments, je ne peux pas m'empêcher de penser à cette promesse que je m'étais faite, petite fille : jouer au théâtre et avoir des enfants. J'ai eu mes soucis, mes peines, mais je ne peux que remercier la vie dont je continue de goûter chaque seconde.

XVIII

Au soleil couchant

Ce long regard sur les années passées me fait mesurer la fragilité d'une vie... Des regrets ? Seulement le constat de quelques rendez-vous manqués, de rencontres oubliées, un peu de mélancolie de n'avoir jamais interprété Shakespeare, Claudel, Tchekhov... souvenir inoubliable de *La Cerisaie*, le choc reçu par la mise en scène de Peter Brook et l'interprétation. Soirée unique pour une comédienne qui voit, sous ses yeux, se dérouler non un spectacle, mais la vie même de cette famille russe, la mienne, celle que j'imaginais en rêve, et l'émotion suscitée par l'abandon du vieux serviteur Firs interprété par mon cher camarade Murzeau.

J'aurais aimé jouer *Comme il vous plaira*, ou *Troilus et Cressida*, ou *Le Marchand de Venise*. Je n'ai pas eu la chance de rencontrer le théâtre du « grand Will » ! Claudel non plus. Je me souviens de l'*Announce* à l'automne 1941, et du choc de cette découverte. Pierre Franck, tout jeune metteur en scène, avait monté la pièce avec très peu de moyens au théâtre de l'Œuvre. Mon mari et moi étions sortis bouleversés ; nous avions (je le dis honteusement) « découvert » Claudel. Mais je n'ai jamais eu le bonheur de l'interpréter ; il est vrai que, dans ma jeunesse, on parlait peu de lui. Il a fallu le talent de Jean-Louis Barrault, la clairvoyance de Jean-Louis Vaudoyer – l'administrateur de la Comédie-Française pendant l'Occupation –, pour monter *Le Soulier de satin* dans la grande maison et faire découvrir cet immense poète au public et à une jeunesse estudiantine et passionnée.

Ce qui me paraît réconfortant aujourd'hui par rapport à mon époque, c'est la faculté du public à assister à des pièces profondes, étranges, comme le théâtre de Beckett ou de Ionesco – ce qui n'empêche pas le succès du théâtre de divertissement. J'ai dit plus haut l'intérêt que j'ai ressenti à jouer *Fin de partie* de Beckett ; une autre expérience qui m'a beaucoup intéressée, ce fut de jouer en tournée une pièce de Ionesco : *Ce formidable bordel*. Mon rôle était composé d'un long monologue s'adressant au personnage principal qui, lui, ne disait pas un mot. C'était très amusant à faire, mais

terriblement éprouvant. Jacques Mauclair avait monté la pièce, un des premiers directeurs de Paris à découvrir Ionesco, et le premier interprète du *Roi se meurt*.

Quand je repense au théâtre de ma jeunesse – je parle des années 1934-1935 – et que je le compare à celui de notre époque actuelle, je suis à la fois interloquée et émerveillée. À part les directeurs du Cartel (Baty, Jouvet, Dullin), Jacques Copeau, Georges Pitoëff et quelques autres, le rôle du metteur en scène était à peu près inexistant ; à la Comédie-Française, un régisseur vous indiquait vos « places », immuables depuis la nuit des temps. Un grand sociétaire dirigeait quelquefois les répétitions, ou, comme Émile Fabre, les créations. Les années 1930 voient surgir une petite révolution : Charles Granval, sociétaire et mari de Madeleine Renaud, met en scène dans un ravissant décor de Marie Laurencin *À quoi rêvent les jeunes filles*, avec Madeleine Renaud et Marie Bell (rôles repris plus tard par Lise Delamare et moi). Mais on ne mentionnait même pas le nom du metteur en scène sur les affiches ! Aujourd'hui, la chance d'un comédien tient quelquefois dans la rencontre avec un bon metteur en scène, qui peut lui renvoyer sa meilleure image, l'aider sans rien lui imposer, susciter le maximum de ses qualités au service du rôle qu'il interprète.

Jouer la comédie, ce n'est pas facile... À vingt ans, j'avais la chance d'être en harmonie avec mes rôles, je jouais « d'instinct ». Les années passant, la réflexion, les difficultés commencent, les interrogations, les larmes. Le mélange de la vie quotidienne, familiale, avec le métier m'a souvent posé des problèmes. Combien de fois ai-je éprouvé l'angoisse de ne pas être à la hauteur de la tâche, le découragement... Ne rien laisser paraître, prendre sur soi, c'est peut-être le plus dur.

« Vous ne donnez pas de cours ? » me demande-t-on quelquefois. Non, je ne me suis jamais sentie capable d'enseigner. Enseigner quoi, d'ailleurs ? Le musicien, la danseuse, le chef d'orchestre sont obligés de fournir des heures de travail, plongés dans des partitions, à étudier pour les uns, à exécuter des exercices fastidieux pour les autres... Mais nous, les comédiens ? Au début, on apprend d'un professeur à placer la voix, à faire quelques exercices de diction, à se mouvoir. Mais, très vite, la meilleure école c'est de monter sur scène tout en continuant à se cultiver, à lire beaucoup, à prendre conseil d'artistes en qui on a confiance, à exercer sa mémoire. Il faut aller voir jouer les autres... On ne peut pas se jouer la comédie seul, dans sa chambre, comme un musicien qui fait ses gammes chaque jour.

Je pense à tous ces jeunes qui veulent se lancer dans l'aventure théâtrale et qui n'ont pas la chance d'appartenir à une troupe ou d'être vite distingués par un auteur ou un metteur en scène. Il y a tant de

jeunes qui veulent faire du théâtre. Je n'ai pas le cœur de décourager les peu doués ni l'audace d'encourager les autres, moi qui connais les immenses difficultés et les injustices de la profession. Je me permets seulement, lorsque l'on me demande conseil, de rappeler toutes les difficultés du métier et combien il est périlleux de penser y gagner sa vie : « Ayez surtout un autre métier, on ne vit plus aujourd'hui du métier de comédien lorsque l'on débute... » Il y a tant et tant de comédiens, et si peu de troupes, et comme l'a dit Molière : « Le grand secret c'est de plaire, et plaire, c'est charmer l'auditoire et lui ôter tout sens critique pendant la durée de la pièce¹. » Je crois que l'on naît comédien ou comédienne, et que l'on ressent une passion, une vocation, l'évidence que l'on ne pourra jamais faire vraiment autre chose, parce que le théâtre vous est aussi indispensable que respirer. C'est ce que j'ai éprouvé moi-même.

Au début de ce récit, de cette chronologie plutôt, je posais la question : « Qui suis-je à sept ans ? » Aujourd'hui, je la répète : « Qui suis-je à cent ans ? »

J'aime la paix, l'harmonie, l'humour

La bonne humeur, la poésie, la musique

J'aime, oserais-je l'avouer ? Oui, j'aime bien que l'on m'aime

J'ai toujours peur de déplaire

L'agressivité, l'animosité m'anéantissent

Je ne hais que la haine

Je ne suis pas toujours sûre de moi-même

Je suis sûre de ceux que j'aime

J'ai toujours de la peine de la peine des autres

Je ne peux pas voir pleurer sans pleurer

J'ai toujours peur de la mort

J'aime toujours la vie passionnément, je garde au fond du cœur la petite lumière de l'espérance.

On m'a souvent demandé : « Si c'était possible, referiez-vous le même chemin ? » Sachant ce que je sais, qui je suis, après ces longues années écoulées, je crois sincèrement pouvoir répondre : « Oui, si c'était à refaire, oui, je recommencerais. »

Quelle grande bénédiction, malgré les embûches, les difficultés, de pouvoir assumer l'existence que j'ai souhaitée, de sentir au creux du cœur la tendresse de mes enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, et l'amour d'un fidèle compagnon à qui, depuis tant et tant d'années, la main dans la main, j'ai pu murmurer, comme Iseut à Tristan :

Ainsi va de nous, ami, ni vous sans moi ni moi sans vous 2 .

1. . *L'Impromptu de Versailles*.
2. *Le Lai du chèvrefeuille*, Marie de France.

Interprétations

RÔLES À LA COMÉDIE-FRANÇAISE

débuts officiels dans Rosine, *Le Barbier de Séville*, Beaumarchais 1834 :

Fanchette, *Le Mariage de Figaro*, Beaumarchais

Thérèse, *Tante Marie*, Anne Valray, m.e.s. Charles Granval

Solange, *L'Amour veille*, Gaston Armand de Caillavet et Robert de Flers

Mme de Verdières puis Suzanne Sérignan et Hélène de Trévilhac, *La Belle Aventure*, Gaston Armand de Caillavet, Robert de Flers et Étienne Rey

Casilda, *Ruy Blas*, Victor Hugo

Lucinde, *Le Médecin malgré lui*, Molière

Rose, *Le Sourire du faune*, André Rivoire, m.e.s. Pierre Bertin

2^e Égyptienne, *Le Mariage forcé*, Molière, m.e.s. Robert Manuel

Rosette, *On ne badine pas avec l'amour*, Alfred de Musset

Georgette, *La Brebis*, Edmond Sée, m.e.s. Jean Debucourt

Louise Strozzi, *Lorenzaccio*, Alfred de Musset, m.e.s. Émile Fabre

Mme Traizerone, *Paraître*, Maurice Donnay 1935 :

une servante, *L'Arlésienne*, Alphonse Daudet

Hyacinthe, *Les Fourberies de Scapin*, Molière

Léa 1, *Sur la lisière d'un bois*, Victor Hugo

la jeune fille de l'hôtel de ville, la jeune fille de l'auberge et Mme de Céran, *Madame Quinze*, Jean Sarment, m.e.s. Émile Fabre

Catherine de Surlis, *L'Illustre Théâtre*, Jules Truffier, m.e.s. Pierre Bertin

Célie, *L'Étourdi*, Molière

Lupus, *Les Burgraves*, Victor Hugo

Mlle de Brie, *L'Impromptu de Versailles*, Molière

Martine, *Martine*, Jean-Jacques Bernard, m.e.s. Alexandre 1936 :

Nantilde, *Le Bon Roi Dagobert*, André Rivoire

Maria-Teresa, *Bolivar*, Jules Supervielle, musique de Darius Milhaud, chorégraphie de Serge Lifar, m.e.s. Émile Fabre

Antoinette Milat, *La Nouvelle Idole*, François de Curel

Mathilde, *Un caprice*, Alfred de Musset, m.e.s. Maurice Escande

Lise, *Les Rivaux d'eux-mêmes*, Pigault-Lebrun, m.e.s. Jean Martinelli

la jeune fille, *Le Voyage à Biarritz*, Jean Sarment, m.e.s. André Brunot

Thérèse puis sœur Jeanne de la Croix, *Le Chant du berceau*, Gregorio et Maria Martinez Sierra, m.e.s. Émile Fabre

Suzanne, *Les Noces d'argent*, Paul Géraudy

Louise Danton, *Le Sang de Danton*, Saint-Georges de Bouhélier, m.e.s. Léon Bernard

Anne-Marie, *L'Embuscade*, Henry Kistemaekers

Micheline, *L'Âne de Buridan*, Gaston Armand de Caillavet et Robert de Flers, m.e.s. Fernand Ledoux

Madeleine, *Le Chandelier*, Alfred de Musset, m.e.s. Gaston Baty

Lucile, *Le Dépit amoureux*, Molière 1937 :

Jacqueline, *Le Bonhomme Jadis*, Henri Murger

Isabelle, *L'Illusion comique*, Corneille, m.e.s. Louis Juvet

Isabelle, *Le Légataire universel*, Regnard, m.e.s. Pierre Dux

Marie, *Les Corbeaux*, Henry Becque

Ninon, *À quoi rêvent les jeunes filles*, Alfred de Musset, m.e.s. Charles Granval

Mlle de Brie puis Mlle du Parc, *L'Impromptu de Versailles*, Molière, m.e.s. Pierre Dux

Suzanne de Villiers puis Jeanne Raymond, *Le Monde où l'on s'ennuie*, Édouard Pailleron

Lisette, *Le Jeu de l'amour et du hasard*, Marivaux, m.e.s. Maurice Escande

Mlle Aimée, *La Marche nuptiale*, Henry Bataille

Emmanuelle, *Asmodée*, François Mauriac, m.e.s. Jacques Copeau

la Piété, *Esther*, Racine, m.e.s. Georges Le Roy 1938 :

Lucinde, *La Coupe enchantée*, La Fontaine et Champmeslé, m.e.s. André Bacqué

Isabelle puis Clarice, *Le menteur*, Corneille, m.e.s. Pierre Bertin

Hélène, *Un chapeau de paille d'Italie*, Eugène Labiche et Marc Michel, m.e.s. Gaston Baty

Adine, *La Dispute*, Marivaux, m.e.s. Jean Martinelli

Henriette, *Les Femmes savantes*, Molière

une Gitane, *Cantique des cantiques*, Jean Giraudoux, m.e.s. Louis Juvet

Marie-Josèphe, *Tricolore*, Pierre Lestringuez, musique Darius Milhaud, m.e.s. Louis Juvet

Lisette, *La Seconde Surprise de l'amour*, Marivaux, m.e.s. Pierre Bertin

Casilda, *Ruy Blas*, Victor Hugo, m.e.s. Pierre Dux 1939 :

la femme du perceuteur, *Les Affaires sont les affaires*, Octave Mirbeau

Louise de Lorraine, *Les Trois Henry*, André Lang

Jeanne, *A souffert sous Ponce Pilate*, Paul Raynal, m.e.s. René Alexandre

Marton, *Les Fausses Confidences*, Marivaux, m.e.s. Pierre Dux 1940 :

Marianne, *Tartuffe ou l'Imposteur*, Molière, m.e.s. Pierre Bertin 1941 :

Colombine, *Le Beau Léandre*, Théodore de Banville et Siraudin, m.e.s. Denis d'Inès

Selba, *Noé*, André Obey, m.e.s. Pierre Bertin

Gotte, *La Gageure imprévue*, Sedaine, m.e.s. Pierre Bertin

Cathos, *Les Précieuses ridicules*, Molière, m.e.s. André Brunot

Gotte, *La Gageure imprévue*, Sedaine, m.e.s. Pierre Bertin 1942 :

Éliante, *Le Misanthrope*, Molière, m.e.s. Jacques Copeau

Clarice, *Le Distrait*, Regnard, m.e.s. Jean Meyer

Valentine, *La Paix chez soi*, Georges Courteline

Hermeline, *Le Cheval arabe*, Julien Luchaire, m.e.s. Jean Debucourt

Isidore, *Le Sicilien ou l'Amour peintre*, Molière, m.e.s. M^{me} Escande 1943 :

Rosine, *Le Barbier de Séville*, Beaumarchais, m.e.s. Pierre Dux

l'Âme du poète, *Un jour*, Francis Jammes

l'infante de Navarre, *La Reine morte*, Henry de Montherlant, m.e.s. Pierre Dux

Kalékairi, *Barberine*, Alfred de Musset 1944 :

Marianne, *L'Avare*, Molière, m.e.s. reprise par la suite par 1945 : Jean Meyer

Mme de Cygneroi, *Une visite de noces*, Alexandre Dumas fils

Yvonne, *Feu la mère de madame*, Georges Feydeau, m.e.s. Fernand Ledoux 1946 :

Aglante, *La Princesse d'Elide*, Molière, m.e.s. Georges Le Roy

Suzanne, *Le Mariage de Figaro*, Beaumarchais, m.e.s. Jean Meyer

Antoinette, *Le Gendre de M. Poirier*, Émile Augier et Jules Sandeau 1948 :

Lisette, *L'Épreuve*, Marivaux, m.e.s. Julien Bertheau

Suzel, *L'Ami Fritz*, Erckmann-Chatrian

la comtesse de Vernon, *On ne saurait penser à tout*, Alfred de Musset, m.e.s. Robert Manuel 1949 :

Marton, *Les Fausses Confidences*, Marivaux, m.e.s. M^{me} Escande 1950 :

Hélène de Trévilhac, *La Belle Aventure*, G.A. de Caillavet, Robert de Flers et Étienne Rey, m.e.s. Jean Debucourt

Marie, *L'Indigent*, Charles Vildrac, m.e.s. Georges Chamarat 1951 :

Lucienne Vatin, *Le Dindon*, Georges Feydeau, m.e.s. Jean Meyer

Lucie, *Le Chevalier Canepin*, Henri Duvernois, m.e.s. Jacques Charon

la femme de Sganarelle, *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*, Molière, m.e.s. Jacques Clancy

Madelon, *Les Précieuses ridicules*, Molière, m.e.s. Robert Manuel 1952 :
 Lisette, *Le Légataire universel*, Regnard, m.e.s. Pierre Dux
 Perrette, *La Coupe enchantée*, La Fontaine et Champmeslé, m.e.s. Jacques Clancy
 Lisette, *Le Jeu de l'amour et du hasard*, Marivaux, m.e.s. Maurice Escande 1953
 Marinette, *Le Dépit amoureux*, Molière, m.e.s. Georges Chamarat
 Isabelle, *Le menteur*, Corneille, m.e.s. Denis d'Inès
 Clarice, *Le menteur*, Corneille, m.e.s. Denis d'Inès 1954 :
 Lisette, *L'Épreuve*, Marivaux, m.e.s. Julien Bertheau
 Mlle Beaulieu, *Est-il bon, est-il méchant ?*, Diderot, m.e.s. Henri Rollan 1955
 Helena Ivanovna Popova, *L'Ours*, Anton Tchekhov, m.e.s. René Falcon 1957
 Mathurine, *La Bonne Mère*, Florian, m.e.s. Maurice Escande
 Éliante, *Le Misanthrope*, Molière, m.e.s. Pierre Dux 1958 :
 la comtesse de Vernon, *On ne saurait penser à tout*, Alfred de Musset, m.e.s. Robert Manuel
 Lisette, *La Maison de campagne*, Dancourt, m.e.s. Hélène Perdrière
 Mme Le Blumel, *Un ami de jeunesse*, Edmond Sée, m.e.s. Denis d'Inès
 Mme Gredane, *Les Trente Millions de Gladiator*, Eugène Labiche et Philippe Gille, m.e.s. Jean Meyer 1959
 Mme Agazzi, *Chacun sa vérité*, Luigi Pirandello, m.e.s. Charles Dullin 1960
 la comtesse de Vernon, *On ne saurait penser à tout*, Alfred de Musset, m.e.s. Robert Manuel 1961
 Magdelon, *La Troupe du Roy*, d'après Molière, m.e.s. Paul Deiber 1961
 Gabrielle, la Folle de Saint-Sulpice, *La Folle de Chaillot*, Jean Giraudoux, m.e.s. Michel Fagadau 1980
 la vieille, *Tête de poulet*, Spiro (semaine des auteurs hongrois) 1990 :
Le Jubilé d'Agathe (lecture), Pascal Lainé 2011 :

PIÈCES JOUÉES À PARIS

À *chacun sa vérité* (Mme Frolla), Luigi Pirandello, m.e.s. Bernard Murat, (théâtre Antoine, 2003)
Le Chantier, Charles Tordjman, m.e.s. Guy Rétoré, (TEP, 1977-80)
Clair de terre, Daniel Besnehard, m.e.s. Guy Rétoré (TEP, 1977-80)
Entre passion et prairie, Denise Bonal, m.e.s. Guy Rétoré (TEP, 1977-80)

Fin de partie (Nell), Samuel Beckett, m.e.s. Guy Rétoré (TEP, 1977-80 ; théâtre du Rond-Point, 1983-84)

La Folle de Chaillot (la Folle de Saint-Sulpice), Jean Giraudoux, m.e.s. Michel Fagadau, Odéon (1980-81)

Le Jugement dernier, Bernard-Henri Lévy, m.e.s. Jean-Louis Martinelli (théâtre de l'Atelier, 1992)

Lorsque l'enfant paraît (Olympe), André Roussin, m.e.s. Jean Huberty (théâtre Saint-Georges, 1967)

Le Retour en Touraine, Françoise Dorin, m.e.s. Georges Wilson (théâtre de l'Œuvre, 1993-94)

Savannah Bay (Madeleine), Marguerite Duras, m.e.s. Jean-Claude Amyl (théâtre Firmin-Gémier, 1995-96 ; théâtre du Rond-Point, 1998)

Teddy and Partner, Yvan Noé, m.e.s. Robert Trébor (théâtre Michel, 1933)

Le Vallon, Agatha Christie, m.e.s. Simone Benmussa (théâtre du Rond-Point, 1987)

La Voyante, André Roussin, m.e.s. André Roussin (théâtre Marigny, 1971)

PIÈCES JOUÉES EN PROVINCE ET À L'ÉTRANGER

À chacun sa vérité (Mme Frolla), Luigi Pirandello

L'Amour veille (Solange), Gaston Armand de Caillavet et Robert de Flers

L'Âne de Buridan (Micheline), Gaston Armand de Caillavet et Robert de Flers

Antigone (Antigone), Jean Anouilh

Le Bal des voleurs, Jean Anouilh

La Belle aventure (Hélène), Gaston Armand de Caillavet et Robert de Flers

Le Bonheur à Romorantin, Jean-Claude Brisville

Bonne chance, Denis, Michel Duran

Boubouroche (Adèle), Georges Courteline

Caroline a disparu, Jean Valmy et André Haguet

Le Complexe de Philémon, Jean-Bernard Luc

La Courte-Paille, Jean Meyer

Les Dix Petits Nègres, Agatha Christie

La Duchesse d'Algues (la duchesse), Peter Blackmore

Une femme libre, Armand Salacrou
Feu la mère de madame (Yvonne), Georges Feydeau
Le Formidable Bordel, Eugène Ionesco
La guerre de Troie n'aura pas lieu (Hélène), Jean Giraudoux
Le Guilledou (la mère), Constance Colline
Histoire de rire, Armand Salacrou
Hyménée (Marianne), Édouard Bourdet
J'y suis, j'y reste, Jean Valmy
Lorsque l'enfant paraît (Olympe), André Roussin
Martine (Martine), Jean-Jacques Bernard
Monsieur Chasse, Georges Feydeau
Les Œufs de l'autruche (la mère), André Roussin
La Paix chez soi (Valentine), Georges Courteline
La Parisienne (Clotilde), Henry Becque
Patate (Édith), Marcel Achard
Primerose (Primerose), Gaston Armand de Caillavet et Robert de Flers
Le Rendez-vous de Senlis, Jean Anouilh
Savannah Bay (Madeleine), Marguerite Duras
Trois garçons, une fille (la mère), Roger Ferdinand
Une petite qui voit grand (la jeune fille), Germaine Acremant

CINÉMA

1934 : *L'Aventurier*, de Marcel L'Herbier
1944 : *Vautrin*, de Pierre Billon
1944 : *Graine au vent*, de Maurice Gleize
1944 : *Coup de tête*, de René Le Hénaff
1945 : *Paméla*, de Pierre de Hérain
1946 : *L'homme au chapeau rond*, de Pierre Billon
1947 : *Les Aventures de Casanova*, de Jean Boyer
1947 : *Route sans issue*, de Jean Stelli
1948 : *Entre onze heures et minuit*, d'Henri Decoin
1949 : *Du Guesclin*, de Bernard de Latour
1974 : *Verdict*, d'André Cayatte
1974 : *Le Mouton enragé*, de Michel Deville
1976 : *Une femme fidèle*, de Roger Vadim
1976 : *Un mari, c'est un mari*, de Serge Friedman

1977 : *Un oursin dans la poche*, de Pascal Thomas
 1988 : *Sweet Lies*, de Nathalie Delon
 1989 : *Un été d'orages*, de Charlotte Brandstrom
 1993 : *Roulez, jeunesse*, de Jacques Fansten
 1996 : *Hommes, femmes, mode d'emploi*, de Claude Lelouch
 1996 : *Album de famille*, de Shiri Tsur
 1997 : *Riches, belles, etc.*, de Bunny Schpoliansky
 1997 : *Post coïtum animal triste*, de Brigitte Roïan
 1999 : *Les Enfants du marais*, de Jean Becker
 1999 : *La Dilettante*, de Pascal Thomas
 2000 : *Aïe*, de Sophie Fillières
 2001 : *J'me souviens plus*, d'Alain Doutey
 2002 : *C'est le bouquet*, de Jeanne Labrune
 2004 : *Le Promeneur du Champ-de-Mars*, de Robert Guédiguian
 2005 : *Le Noël de Lily*, d'Éric Nebot
 2005 : *Palais-Royal !*, de Valérie Lemercier
 2006 : *Le Grand Appartement*, de Pascal Thomas
 2007 : *Le Quatrième Morceau de la femme coupée en trois*, de Laure Marsac
 2009 : *Le Premier Cercle*, de Laurent Tuel
 2009 : *Kankant* (court métrage), de François Grandjacques
 2009 : *Le Hérisson*, de Mona Achache
 2010 : *Porteur d'hommes* (court métrage), d'Antarès Bassis
 2010 : *La Tête en friche*, de Jean Becker
 2010 : *Ces amours-là*, de Claude Lelouch
 2010 : *Elle s'appelait Sarah*, de Gilles Paquet-Brenner
 2012 : *Sous le figuier*, d'Anne-Marie Étienne
 2012 : *Le Jeu de cette famille* (court métrage), d'Aytl Jensen
 2014 : *Week-ends*, d'Anne Villacèque
 2014 : *Plus jamais ça !* (court métrage), d'Aytl Jensen :

TÉLÉVISION

Théâtre filmé :

1950, première télévision de la Comédie-Française : *Le Jeu de l'amour et du hasard*, m.e.s. Claude Barma
 Nombreuses pièces enregistrées pour « Au théâtre ce soir », dont :

Lorsque l'enfant paraît (1967), *Une histoire de brigands* (1971), *Une femme libre* (1972), *La Voyante* (1972), *La Rabouilleuse* (1976)

1980 : *La Folle de Chaillot*

Feuilletons et téléfilms :

<i>Les Compagnons de Jésus</i> , de Michel Drach	1966 :
<i>Tribunal de l'impossible : Les rencontres du Trianon ou La dame rose</i> de Michel Subiela	1968 :
<i>Maigret en vacances</i> , de Claude Barma	1971 :
<i>La Belle aventure</i> , de Jean Vernier	
<i>Valérie</i> , de François Dupont-Midi	1974 :
<i>Une vieille maîtresse</i> , de Jacques Trébouta	1975 :
<i>Les Robots pensants</i> , de Michel Subiela	1976 :
<i>Mamie Rose</i> , de Pierre Goutas	
<i>Un crime de notre temps</i> , de Gabriel Axel	1977 :
<i>La Maison de marbre</i> , de Jacques Trébouta	
<i>Un ours pas comme les autres</i> , de Nina Companez	1978 :
<i>Le Devoir de français</i> , de Jean-Pierre Blanc	
<i>La Lumière des justes</i> , de Yannick Andréi	1979 :
<i>Roméo et Baucis</i> , d'Hélène Misserly	
<i>Le Vérificateur</i> , de Pierre Goutas (un épisode)	
<i>Le Curé de Tours</i> , de Gabriel Axel	1980 :
<i>Comme chien et chat</i> , de Roland Bernard	
<i>Les Dames de cœur</i> , de Paul Siegrist	
<i>Allô Béatrice</i> , de Jacques Besnard	1984 :
<i>Le Crime de Mathilde</i> , de Jean-Paul Carrère	1985 :
<i>Grand Hôtel</i> , de Jean Kerchbron	1986 :
<i>Claire</i> , de Lazare Iglesis	
<i>Les Tisserands du pouvoir</i> , de Claude Fournier	1988 :
<i>Le Hérisson</i> , de Robert Enrico	1989 :
<i>Deux maîtres à la maison</i> , de Philippe Gallardi	
<i>Maigret et les témoins récalcitrants</i> , de Michel Sibra	1993 :
<i>Lise ou L'affabulatrice</i> , de Marcel Bluwal	1995 :
<i>Tout ce qui brille</i> , de Lou Jeunet	1996 :
<i>J'ai rendez-vous avec vous</i> , de Laurent Heynemann	
<i>P. J.</i> (un épisode, 1999)	1999 :
<i>Docteur Sylvestre</i> , de Philippe Roussel (un épisode)	2001 :
<i>Maigret chez le ministre</i> , de Christian de Chalonge	2002 :
<i>Une femme d'honneur</i> (un épisode)	2005 :
<i>Mis en bouteille au château</i> , de Marion Sarraut	
<i>Marie-Octobre</i> , de Josée Dayan	2008 :
<i>Le Grand Restaurant 2</i> , de Gérard Pullicino	2011 :